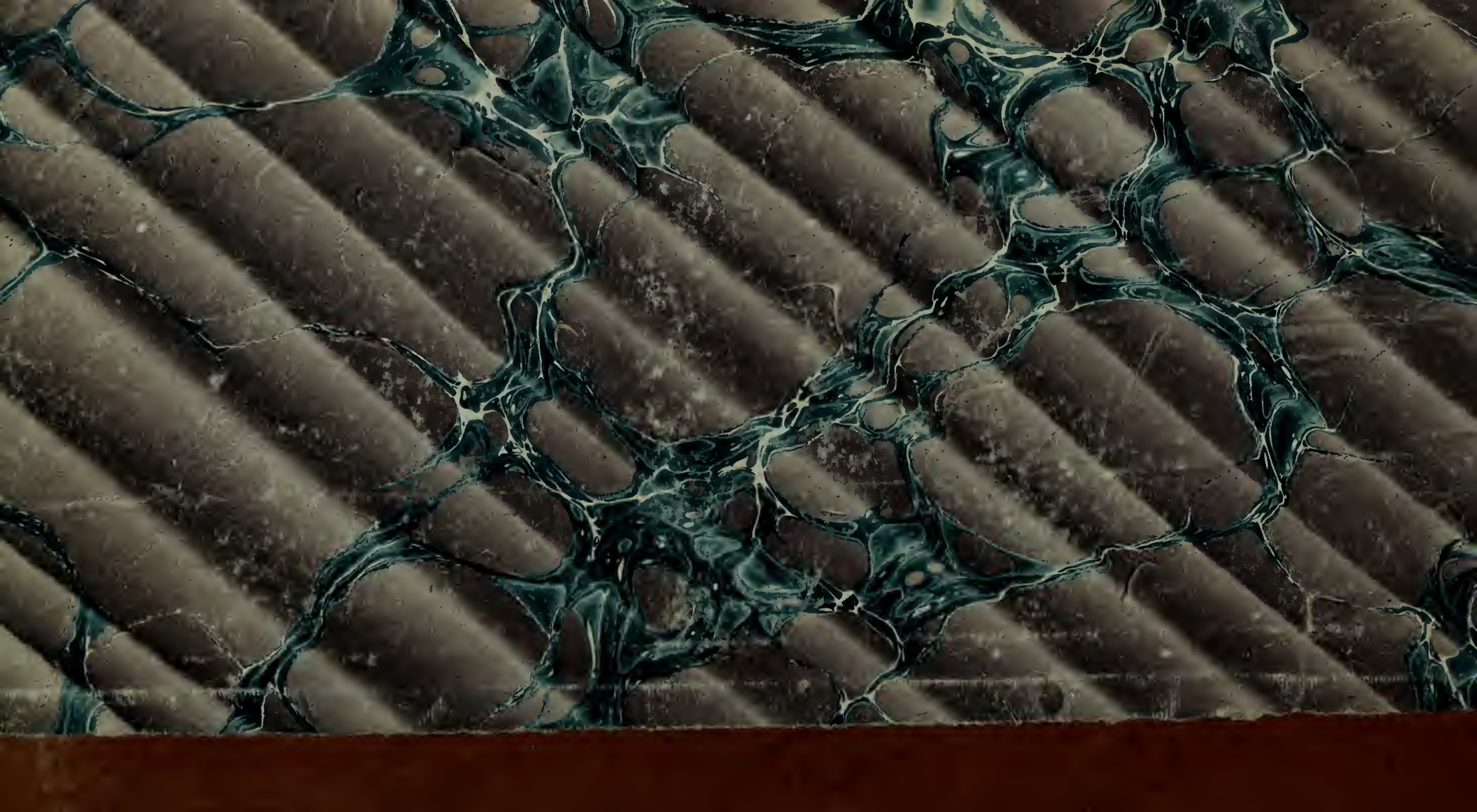


KIRDGEALI.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
RUE JACOB, 30.

KIRDGEALI.

—

Tome 1.

—

PARIS ET LEIPZIG,

CHEZ BROCKHAUS ET AVENARIUS.

—

1839.

MARGUERITE.

I.

« Danube ! vieux géant ! fleuve des pays slaves ! tes vagues écumeuses ont-elles donc entraîné au fond des abîmes de la mer, l'antique gloire, et les noms des Slaves et des Dacques ?

» As-tu donc noyé dans tes flots impies la sainte foi du Christ?

» Parle, Danube! réponds-moi. Vois-tu sur tes rivages le croissant jaillir du sein des villes, avec les flèches des minarets? Et que sont devenues les tours sculptées de l'église du Dieu vivant? Où est la croix, ce signe de notre rédemption, ce symbole d'un pacte indissoluble entre le fils de Dieu et les enfants des hommes?

» Vois-tu les farouches musulmans chevauchant au milieu de prairies arrosées par tes eaux; comme si la terre qu'ils foulent aux pieds fût le berceau de leur race sacrilége, comme si leurs pères leur en eussent laissé l'héritage!

» Le Valaque et le Moldave couvrent leurs dos courbés du kaftan d'Ali ; le

Servien et le Boulgare, dociles à se parer des emblèmes de leur dégradation, coiffent leurs têtes albanaises du turban infidèle.

» Et cet enfant de la noble Pologne, ce fils aîné des steppes, l'indomptable Zaporogue! Lui aussi, à la honte du nom cosaque, barriole la veste guerrière de l'Attaman des misérables oripeaux de Stamboul! Lui qui répondit aux offres fallacieuses des czars en leur crachant au visage un refus méprisant; lui qui ne se battait jamais qu'à sa guise; loin maintenant des eaux bleues du Borysthène, loin des plaines fleuries de l'Ukraine, il est venu échanger contre un cachemire d'Orient son colpak, autrefois la terreur des Islamites!

» Tu vois ces choses, ô Danube, sans que tes ondes roulent plus troublées

qu'aux jours d'autrefois, aux temps dont le souvenir est bon !

» Honte à toi, Danube ! honte au soleil qui échauffe ces contrées ! honte à la lune qui leur prête sa lumière !

» Frémis d'indignation, vieux fleuve ! que ta colère éclate comme un déluge ! Epands au loin tes flots soulevés ! porte partout le ravage et la mort ! et cherche jusqu'au fond de ton lit des vagues pour engloutir ces pays ingrats et parjures !

» Dieu fit jadis descendre le déluge pour se venger d'une race criminelle ; fais de même, Danube ! punis la race coupable qui ne respecte pas la foi de ses pères, et qui a renié jusqu'à son nom de nation !... »

On jugera facilement que cette apo-

strophe, mélange de plaintes religieuses, de fervents regrets et de virulentes malédictions, n'a pu bouillonner que dans une âme jeune et chaleureuse; c'est de là en effet qu'elle était évoquée.

Celui qui méditait ainsi était un bel adolescent, Slave jusqu'au fond du cœur, quoique son costume fût celui des Turcs. Sa lèvre était à peine couverte d'un léger duvet, mais déjà son œil noir lançait des regards d'une virile assurance; les traits de son visage étaient doux et purs comme ceux d'une jeune fille, mais son front se ridait déjà, et les ondulations qui en sillonnaient les larges plans révélaient de violentes secousses intérieures. La taille svelte et bien prise du jeune homme se dessinait gracieusement sous les plis épais du kaftan, et ses cheveux bruns s'échappaient de dessous son turban comme s'ils fussent hon-

teux de porter cette blanche livrée d'esclave.

Quel était donc ce jeune homme? c'était le serviteur, l'esclave du pacha ; son maître, Kïaïa Mehemed, remplissait la charge de seraskier d'Ismaïlow. C'était d'ailleurs un puissant seigneur, proche parent du sultan, riche de trésors, riche de gloire, possesseur, en outre, d'une volonté de fer et d'une âme inaccessible à la crainte.

Kirdgeali était le nom de son jeune serviteur; ce mot, en langue boulgare, signifie un *proscrit qui n'a ni feu ni lieu.* Kirdgeali était né à Silistria; sa mère, Boulgare de naissance, mourut en lui donnant le jour. Quant à son père ... il ne l'avait jamais connu ; jamais il n'en avait entendu parler. A l'âge de quatre ans, la peste acheva de le rendre orphe-

lin ; il traîna ensuite sa vie dans la misère. Pour se procurer un chétif morceau de pain, il s'engagea comme pâtre chez de pauvres paysans ; passant les nuits sur la terre humide, occupant ses longues soirées d'hiver à arracher le duvet des oies qu'il gardait, en écoutant les récits de vieilles femmes qui devisaient des choses d'autrefois, racontaient les merveilles des temps passés, et parfois répétaient les chants de guerre des anciens Slaves.

Ainsi, tandis que l'aumône lui donnait le pain du corps, son âme se nourrit des vieilles traditions et des chants populaires. Jamais il ne put s'intéresser aux travaux de la terre, ni se résigner à la vie obscure et paisible qu'on trouve dans une chaumière. Il ne soupirait qu'après les aventures périlleuses ; il lui fallait de l'agitation. Il rôdait sans cesse de vil

lage en village et d'une maison à l'autre; et il se disait : Il n'y a donc plus de Slaves ? je ne vois partout que des Turcs.

Il avait atteint sa douzième année, quand il vint au château de Mehemed pour supplier le pacha de lui donner un cheval et des armes. Le fier pacha rit d'abord de cette prière d'enfant, puis il fit apporter des armes. Kirdgeali saisit aussitôt le yatagan, en caressa le manche de ses deux mains, et la lame de ses regards avides; il pressa amoureusement les pistolets sur son sein. Le pacha lui fit alors amener un cheval de combat; le petit Kirdgeali entourant de ses bras enfantins le cou du noble animal, colla sa bouche sur ses naseaux fumants. L'âme guerrière de Mehemed s'émut pour l'orphelin ; il ordonna au bim-bacha des spahis de le faire habiller à la turque, et

de l'élever à devenir un habile *jouteur*. A l'âge de seize ans, Kirdgeali égalait en hardiesse et en assurance les meilleurs cavaliers circassiens. Au grand galop de son cheval, il lançait le djerid, et enlevait toutes les bagues suspendues à un crochet; puis il jetait une *piastre* en l'air, et ne la manquait jamais d'un coup de pistolet. Son sabre était aussi rapide que l'éclair; qu'il frappât du tranchant ou du revers, il faisait infailliblement sauter la tête du mannequin; et lançant son poignard sans arrêter son cheval, il perçait toujours la petite pièce de *léva*.

Mehemed prit Kirdgeali en affection et le fit entrer dans sa garde; Kirdgeali n'en resta pas moins fidèle à la religion du Christ. Les faveurs de son maître, ni aucune perspective d'avancement, ne le firent songer à renier sa foi. Au lever et au coucher du soleil, il adorait le Dieu

des chrétiens, et répétait les prières consacrées par la sainte Eglise. Il portait à son cou une médaille de la vierge Marie, seul héritage que sa mère lui avait laissé en mourant. L'image de la Vierge y était entourée d'une inscription en caractères slaves, qui n'étaient cependant ni caractères serviens ni boulgares.

Extérieurement, Kirdgeali était donc Turc, mais un véritable Slave à l'intérieur. Son âme n'avait soif que de liberté; conquérir l'indépendance, c'était l'unique pensée de sa vie. Jour et nuit il combinait des plans de vengeance contre les Ottomans; il rêvait aux moyens de ruiner leur puissance; et ces rêves n'étaient pas si vains, car il avait pour les exécuter une tête et un bras qui ne connaissaient pas ce qu'on nomme *l'impossible*.

Le soleil s'inclinait déjà vers l'occident et glissait sur l'azur des cieux, semblable à une plaque d'or polie. Kirdgeali, suivant toujours ses méditations, laissa tomber ses regards sur les larges eaux du Danube; il vit les poissons qui sautaient joyeusement hors des flots, et dessinaient des cercles ondoyants sur la surface mobile du fleuve, que rasait l'aile des cormorans. Il se dit alors en lui-même : L'oiseau de proie enlève un poisson et s'envole; mais il ne s'attribue pas la souveraineté sur tous les poissons, il ne cherche pas à les rendre esclaves de ses fantaisies; tandis que les hommes infligent à d'autres hommes la mort et l'esclavage!... Ses yeux se portèrent ensuite sur les murs d'Ismaïlow. Il vit des feux s'abattre par bandes sur les bastions, et il soupira; l'impression d'un chagrin amer se grava sur son visage. Ces oiseaux, dit-il, volent toujours de

NOTRE DOMFRONT

compagnie, ils sont tous unis par des liens de famille... tandis que moi, je n'ai ni père, ni mère, ni parents, ni maison... A cette pensée, ses yeux se remplirent de larmes et son cœur se gonfla de douleur. Un aigle vint enfin planer au-dessus de sa tête, et montant d'un vol hardi au faîte des airs, l'oiseau aux vastes ailes disparut dans la direction des *Balkans*. Le regard de Kirdgeali le suivit avec avidité, et ses pensées escortèrent encore le souverain des airs long-temps après qu'il eut cessé d'être visible. Et moi, je suis comme lui, se dit-il; il est seul, et je suis seul; comme il a les Balkans, j'ai mon pays, et comme lui je m'envole vers les cieux sur les ailes de la foi!... Alors il se sentit consolé, et fier de son âme, il quitta le rivage, se dirigeant vers la ville.

A la porte d'entrée, il rencontra l'Ar-

naoute Michaïlaki, son compagnon d'exercices.

— C'est toi, Kirdgeali ! lui dit celui-ci ; viens-tu de suivre à travers champs la piste de quelque jolie fille valaque? ou, ce qui est plus honorable sans doute, as-tu guetté dans les broussailles le passage de quelque marchand juif ou arménien, revenant d'Istamboul avec les poches remplies d'or?

Kirdgeali jeta à l'Arnaoute un coup d'œil de mépris, et se dispensa de répondre autrement à ses questions.

— Jeune fou! poursuivit Michaïlaki en retroussant sa moustache noire, ce n'est pas moi que tu pourrais tromper par ton air candide ; va! ton œil et ta face annoncent trop bien un scélérat. Ho! ho! il sait ce qu'il dit, le vieux Kor-

daki l'Albanais; et tous les jours il nous répète : Kirdgeali sera un brigand comme nos yeux n'en ont pas vu depuis long-temps.

— C'est pourquoi Michaïlaki veut être mon ami, car il connaît le proverbe : le corbeau ne crève pas l'œil du corbeau.

— Assurément; et Michaïlaki est prêt au premier signal de Kirdgeali. Écoute, tu as à peine de la barbe au menton, et, quant à l'âge, tu pourrais être mon fils; pourtant, je te respecte déjà comme mon chef.

— Arnaoute, ta bouche est prodigue de flatteries; mais sache que mon oreille leur est fermée.

— La flatterie, dans ce moment, est plus loin de ma pensée que la Mèque et

Médine ne le sont d'Ismaïlow. Mais l'heure a sonné où je voudrais te parler comme à un homme.

— Qu'as-tu à me dire? j'écoute.

— Kirdgeali, veux-tu être riche?

— Je n'ai que faire de richesses. Rompu à la misère, je ne sais ce que c'est que le luxe, et je ne m'en soucie pas.

— Mais les plaisirs?

— Le goût ne m'en est pas connu.

— Au moins, tu aimerais la liberté, la gloire?

— Plus que la vie!

— Kirdgeali, tu es des nôtres! suis-moi!

— Où? Qu'y a-t-il?

— Tu le sauras. Viens!

Ils suivirent alors une route qui longeait les remparts, jusqu'à la porte de Bender. La brune figure de Michaïlaki brillait d'une joie diabolique; Kirdgeali se sentait entraîné comme par une force occulte sur les pas de l'Arnaoute : il ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait dans son esprit. Un trouble inconnu faisait tournoyer ses pensées; mais la peur n'était pour rien dans cette sensation. Nous verrons! se dit-il, et il se laissa guider par l'Arnaoute. Tous deux rentrèrent en ville, au moment où l'on allait fermer les portes extérieures, tandis que les muëzins montaient aux minarets, pour prononcer l'Izan du soir, et inviter dans leur chœur monotone les sectateurs du Prophète à s'humilier devant la toute-

puissance d'Allah. Kirdgeali et Michaïlaki parcoururent un labyrinthe de rues étroites et sombres sans échanger une seule parole, non pas même un seul regard. Ils arrivèrent ainsi au caravansérail de la garde albanaise, grande salle remplie d'un brouillard de tabac si compacte qu'à peine laissait-il percer la lueur d'une lampe suspendue au plafond. Des Arnaoutes, des Boulgares, des Albanais, et d'autres individus de toutes nations étaient assis tout autour les jambes croisées. Leurs costumes étaient sauvages, moins cependant que leurs regards et leurs figures. Dès le seuil de la porte, Kirdgeali voulut retourner en arrière, mais il fut entraîné par Michaïlaki. Le vieux Kordaki l'aperçut alors.

— Ne rougis pas, enfant, lui cria-t-il; tu n'es pas une jeune fille, et nous ne sommes pas des galants

On présenta au jeune homme une longue pipe et une tasse de café. Kirdgeali prit la pipe, but le café, et prêtant l'oreille, il s'efforça de comprendre quelque chose aux bourdonnements assourdissants de la tourbe qui l'environnait; mais il ne put saisir à travers les éclats de voix que des clameurs sans liaison.

Pendant ce temps l'Arnaoute et Kordaki s'entretenaient à part. Le vieux Albanais s'approcha ensuite de Kirdgeali, et lui mit la main sur l'épaule si lourdement, que le jeune homme tressaillit involontairement, et sentit le frisson parcourir tous ses membres.

— Enfant de la race slave, et fils de Jésus-Christ, dit le vieillard, n'as-tu pas honte de courber ton front devant un maître turc, et de porter ces vêtements d'esclave?

Kirdgeali arracha son turban, et le foula aux pieds.

— Enfant, tu déchires la livrée, mais tu ne secoues pas le joug. — Voudrais-tu être libre?

— Je le veux! dit Kirdgeali; et ses yeux brillèrent comme deux étoiles filantes.

— Et la mort te ferait-elle peur?

— Non.

— Tu es donc prêt à la donner au tyran?

— Quel tyran?

— Le nôtre, Mehemed, le pacha, qui nous tient esclaves.

Kirdgeali laissa retomber son bras, baissa les yeux, et soupira tristement.

— Non, dit-il, je ne le puis; il m'aime, il est mon bienfaiteur.

— Ton bienfaiteur!... En effet, il te nourrit et te vêtit. Ne fait-il pas aussi distribuer l'avoine à ses chevaux? ne les pare-t-il pas de riches harnais? ne caresse-t-il pas ses chiens? Va donc disputer ses faveurs à ses chevaux et à ses chiens; va lui dénoncer nos projets! Dis-lui que l'heure qui s'approche sera le signal de sa mort... ou de la nôtre; qu'avant une heure les peuples des bords du Danube auront reconquis leur liberté; ou bien qu'ils se seront donné des chaînes plus lourdes et un oppresseur plus cruel. Va! cours! le temps est précieux; tu pourras peut-être pour ta récompense obtenir du pacha d'être

admis parmi les serviteurs de son harem.

Kirdgeali sentit trembler ses genoux; il pâlissait et rougissait; son âme était en proie à toutes les tortures de l'enfer.

— Un traître!... non! dit-il, je ne le serai jamais.... et l'accent de sa voix révélait la violence de ses combats intérieurs. Certes, je veux combattre avec vous, mourir pour notre liberté commune.... mais tuer Mehemed.... cela m'est impossible!

— Hors de ma présence, en ce cas, ver rampant! vagabond sans foi et sans patrie! bâtard d'un esclave, qui as déshonoré le sein d'une femme libre. Va ramper devant un maître, comme a rampé.... comme rampe peut-être encore ton père!

— Tu mens, vendeur de poumons humains! je suis Slave et libre! Et Kirdgeali mit la main sur le manche de son yatagan; mais le bras nerveux de Michaïlaki ne lui permit pas d'aller plus loin, tandis que le vieux Albanais poursuivit en souriant :

— Une injure, une menace, ne suffisent pas pour prouver qu'on est du sang des Slaves; il faut des actions.

— Kirdgeali! tu es Slave! cria alors le chœur des sauvages albanais; tu es Slave! tu vas le prouver! Notre sort est entre tes mains! tu vas nous délivrer!

Les sollicitations, les prières, l'amour de l'indépendance, la vengeance longtemps méditée, assaillaient de toutes parts la conviction du jeune homme; son

cœur seul résistait.... vaincu enfin, il s'écria d'une voix troublée:

— Assez! assez! j'irai tuer le pacha.

Kordaki n'attendait que ce mot.

—Jures-tu, au nom du Christ, au nom de la liberté des Slaves, que ce que tu promets, tu le tiendras?...

— Je le jure, répondit faiblement Kirdgeali.

— Kirdgeali! si tu n'es pas sûr de toi, tu peux te retirer; il en est encore temps; car, je te le dis, malheur au parjure de Dieu! malheur au parjure de la liberté! honte et anathème sur lui pendant sa vie; honte et anathème sur son cadavre, après sa mort!

— Je jure que je le tuerai, s'écria Kirdgeali d'une voix tonnante, et tous les assistants se mirent à l'embrasser, en criant :

— Mort au pacha! Kirdgeali est à nous, à nous la liberté!

Le vieux Kordaki reprit ainsi :

— Ne crois pas que nous manquions de bras ou de cœur : chacun de nous est prêt à frapper le pacha ; mais ce que nous avons à faire doit être fait aujourd'hui, ou jamais. Demain serait trop tard. Le pacha pourrait tout découvrir, et la liberté aurait à verser des larmes bien amères. A cette heure, aucun de nous ne peut approcher du tyran, — toi seul excepté. Mehemed célèbre aujourd'hui le jour de la naissance de sa fille; il te fera venir en sa présence pour jouer du chezdar

et chanter des chants boulgares ; — nouvel outrage adressé à la liberté des Slaves ! — Au premier coup de pistolet parti de la cour du harem, jette là l'instrument, et que ton poignard tire le dernier son. Les habitants d'Ismaïlow sont d'intelligence avec nous. Les janissaires sont peu nombreux ; Dieu et nos sabres achèveront la victoire. — Oui ! nous triompherons, et nous entonnerons de nouveau l'hymne de la liberté !

Kirdgeali et tous les autres répétèrent :

— Nous triompherons, et nous entonnerons de nouveau l'hymne de la liberté !

— Et maintenant, chacun à son poste ! Toi, Kirdgeali, accorde ton chezdar, et aiguise ton couteau.

La foule bruyante et exaltée, avide de sang et impatiente de vengeance, se divisa en sortant de caravansérail. Kirdgeali rentra dans sa chambre, aiguisa son poignard et accorda son chezdar; puis il fredonna les chants des anciens Slaves, pour affermir sa résolution et pour étouffer la voix de sa conscience. C'était ainsi qu'au nom de Dieu et de la liberté il préparait son cœur et son bras — au crime!...

❀

II.

La vaste cour du château s'emplissait de feux joyeux. Mille tonneaux goudronnés lançaient dans les airs des flammes éblouissantes, et des gerbes d'une clarté plus molle s'échappaient des retraites

enchantées du harem. La lumière des flambeaux scintillait en rayons d'or à travers le cristal transparent, et une auréole rougeâtre, reflétée par cette vaste illumination, planait au-dessus du réduit privilégié.

C'était fête au château, fête à Ismaïlow. Le pacha célébrait l'anniversaire du jour natal de sa fille, de son enfant chéri. Il avait fait distribuer des vivres et des liqueurs ; il avait répandu ses dons et ses faveurs sur les serviteurs du château, comme sur les habitants de la ville. C'était un homme étrange, ce pacha. La gloire, la puissance, les honneurs, venaient à lui en suppliant; et lui, il n'acceptait leurs dons qu'avec indifférence. L'amour, les plaisirs, le bonheur, ne lui laissaient pas former un souhait; mais il ne jouissait de rien. Quand il souriait, c'était par distraction; si son front pre-

nait un seul instant un aspect plus serein, il semblait se le reprocher aussitôt. A la guerre, il se montrait vaillant et cruel; pendant la paix, il était inabordable et sévère. Chez lui, ce n'est pas la vieillesse qui aurait étouffé sous ses cendres l'ardente flamme de la vie. Mehemed n'avait pas encore compté quatre fois dix années, et pourtant il ressemblait moins à un homme qu'à un spectre : il ne faisait plus que *ruminer* la vie, il ne la savourait pas; toutes les délices lui étaient devenues importunes.

Tel était Mehemed : Mehemed le pacha, le chef militaire, le seraskier. Mais Mehemed était père aussi, et jamais la lionne ne témoigna pour son lionceau, ni la jeune jument pour son premier poulain, une tendresse aussi anxieuse que celle dont Mehemed entourait sa fille Sélima. Absent, il ne songeait qu'à

elle, il ne soupirait qu'après l'heure du retour; auprès d'elle, il riait et pleurait de joie, jouant avec elle comme un enfant. Elle était tout pour lui, sa vie, son bonheur, son univers. Le vieux Hakin, l'eunuque noir, le chien fidèle du pacha, racontait que Mehemed n'avait pas toujours été tel qu'on le voyait alors. Gai, passionné et fougueux, il s'enivrait de voluptés, ses désirs étaient insatiables. Ambitieux, il ne rêvait qu'honneurs et trésors; avide de gloire, il eût voulu conquérir le monde. A l'âge de vingt ans, il avait aimé Sara Michaëla, son esclave, une fille de la Géorgie; il l'avait aimée comme l'essence de sa vie, comme la félicité céleste, comme l'image d'Allah. Quelques semaines après la naissance de Sélima, la mort avait enlevé la maîtresse de Mehemed. A dater de ce jour, le jeune Musulman n'avait plus paru exister pour le monde... seulement il avait reporté sur

l'enfant la tendresse dont il avait enveloppé la mère. Hakin jurait par le Prophète que depuis lors, et il y avait quatorze ans écoulés, le pacha n'avait pas une seule fois jeté le mouchoir à aucune de ses belles odalisques. Aucune d'elles n'avait obtenu de lui la faveur d'un regard bienveillant; cependant toutes les variétés de beautés que peuvent fournir l'Orient et l'Occident s'épanouissaient dans son harem. Chaque année le nombre en était augmenté. Mais les présents du sultan, les tributs et les bazars, le rendaient maître en vain des plus charmantes créatures; Mehemed restait insensible à leurs séductions. Voilà ce que Hakin affirmait, et certes il pouvait parler savamment; il n'y a pas de mystères dans le harem pour l'eunuque favori du maître.

Le puissant Mehemed était assis sur

des carreaux de soie, à côté de Sélima, dans un vaste salon, où le luxe oriental étalait à profusion tout ce qui peut flatter les sens. Mille flambeaux y répandaient des torrents de lumière qui ruisselaient sur des tapis de Perse, des tissus d'argent et d'or, des soieries, de magnifiques cachemires de l'Indostan, et semblaient prêter de la vie aux métaux étincelants et aux splendides couleurs. Les parfums délicats exhalés des sorbets préparés avec les fruits les plus exquis se mêlaient à l'odeur de l'encens d'Arabie qui s'échappait par bouffées légères des cassolettes d'or ciselé, et formaient ensemble une atmosphère délicieuse et pénétrante de volupté.

Le pacha avait ôté le voile qui dérobait aux regards le visage de sa fille bien-aimée; il caressait de sa rude main les traits enfantins et la chevelure soyeuse de

la jeune vierge, tandis que les belles habitantes du harem dansaient et chantaient en chœur, et que les eunuques sautaient en faisant résonner leurs cymbales; un orchestre caché fit ensuite entendre une vive musique, composée d'instruments à vent et de tambours. Sélima jouissait de la fête; son œil suivait tous les mouvements cadencés des danseurs; son oreille poursuivait les sons les plus fugitifs de l'orchestre, et son âme naïve s'enivrait de tous ces éclats de la joie. Quant au pacha, il n'écoutait, ne voyait que sa fille; il respirait sa joie, il vivait de sa vie.

Quand la musique se tut et que les danseuses eurent disparu, Mehemed dit à la jeune fille :

— Ma belle houri, aimes-tu à entendre les accords du chezdar? Ta mère se plaisait à les écouter...

Il ne put poursuivre; une larme roula dans son œil si fier, qui s'efforça vainement de la comprimer; elle fut essuyée par la fine et blanche main de Sélima, et la voix argentine de l'enfant, résonnant comme une musique aérienne charmante à l'oreille du père, consola par de douces paroles cette âme inconsolable.

— Mon bon père, ce que tu aimes, je l'aime.

Mehemed attendri baisa le front de sa fille.

— Chère enfant, ta mère était ainsi.

Il frappa des mains; le vieux Hakin parut, et se prosterna le front contre terre.

—Que Kirdgeali vienne avec son chezdar!

Lorsqu'un instant après Hakin entra suivi du jeune Boulgare, Sélima fit un geste pour ramener son voile sur sa figure ; Mehemed s'y opposa.

— C'est un esclave, dit-il.

Quoiqu'il eût parlé à demi-voix, le mot insultant atteignit l'oreille de Kirdgeali, et le blessa au cœur comme la pointe du stylet; son œil s'enflamma, et sa main abandonnant les cordes du chezdar, pressa la poignée de son yatagan. Sélima vit ce mouvement, et tressaillit d'effroi ; mais le pacha n'avait pas levé les yeux, et continua de parler d'un air calme.

— Approche, mon jeune jouteur; fais résonner les cordes de ton chezdar, et chante-nous une chanson boulgare.

Kirdgeali répondit brièvement :

— Tu es mon maître, et je suis ton esclave; tu commandes, je dois obéir. Et aussitôt il fit vibrer les cordes de l'instrument, et d'une main habile il en tira des accords, tour à tour tendres, brillants ou sauvages ; pareils à ceux qui s'entre-choquent dans les harmonies de la nature. Il maria ensuite sa voix aux sons de l'instrument, et répéta les chants des anciens Slaves, tout en promenant ses regards de la figure du pacha à celle de Sélima.

C'était la première fois qu'il voyait la fille de Mehemed ; la première fois aussi que la beauté d'une femme excitait son étonnement. Il vit briller dans les yeux de Sélima comme une étincelle céleste : en contemplant les traits expressifs de la jeune fille, ce beau front, ce teint blanc et uni, ces lèvres orgueilleuses, il découvrit, comme à travers un cristal transpa-

rent, tous les trésors d'amour qui dormaient dans cette âme orientale. Et soudain, il oublia son serment, ses injures; il oublia le sang qu'il avait dans ses veines; il oublia que cette fille était musulmane, et la propre fille de son oppresseur. Il l'aimait déjà de tous les désirs, de toute la puissance de son âme passionnée.

Chez les hommes énergiques, les sentiments d'amour, de haine, de tendresse et de colère se succèdent aussi rapidement que les éclats de tonnerre succèdent à l'éclair. Chez eux, les perceptions et les sensations sont simultanées.

Mais aussi, qu'elle était belle, la jeune fille du pacha, avec sa robe blanche brodée d'or, ses bracelets ornés d'amulettes, et toute scintillante de pierres précieuses et de perles! Assise, elle était la

plus belle des filles de Géorgie, la reine des houris d'Eden. Mais quand elle se levait, quand elle promenait autour d'elle son regard saisissant, et qu'elle s'avançait de l'air majestueux d'une souveraine du monde.... alors, oh! alors, les tributs de tous les peuples, les couronnes de toute la terre, et jusqu'aux merveilles d'Eden, tout se fût trouvé au-dessous des mérites de sa beauté. Alors, Dieu s'applaudissait dans son œuvre, et l'homme se prosternait à genoux pour adorer dans le plus bel ouvrage du créateur, le créateur lui-même.

La main de Kirdgeali s'endormit sur les cordes de son chezdar, et sa voix mourut sur ses lèvres. Le pacha n'y fit pas attention; mais la jeune fille le remarqua, et elle rougit.... d'une rougeur causée par la honte, ou peut-être par un autre sentiment. Car une femme, dès

l'âge le plus tendre, sait deviner les sentiments qu'elle inspire; un seul regard lui suffit pour lire dans le cœur de son adorateur aussi clairement que Dieu lit dans la conscience de l'homme.

Kirdgeali avait repris haleine, et se proposait de commencer un nouveau chant, quand un coup de pistolet retentit dans la cour. Les odalisques effrayées jetèrent de grands cris; le pacha fit un geste de main :

— Ce n'est rien, c'est un accident, une maladresse.

Sélima s'était levée, et regardait Kirdgeali, mais cette fois sans témoigner la moindre défiance. Le jeune homme restait immobile, comme s'il eût pris racine à sa place. De nouvelles explosions se firent entendre, accompagnées d'un cli-

quetis d'armes et de cris de révolte. Kirdgeali demeurait immobile. Le vieil eunuque entra précipitamment.

— Maître! les Albanais révoltés en veulent à ta vie, à tes trésors.

— Garde les portes du harem, dit Mehemed sans s'émouvoir, je veux leur porter ma réponse.

Il embrassa sa fille, et tira son sabre du fourreau. Kirdgeali avait la main sur la poignée de son yatagan, et jetait sur le pacha des regards farouches.

— O Kirdgeali! s'écria Sélima en fondant en larmes; sauvez mon père! défendez-le!

Le pacha, en sortant, frôla de son épaule le sein haletant du jeune homme

qui tira son yatagan et s'élança sur les pas du maître.

Les janissaires résistaient avec courage à l'attaque furieuse des Albanais. Ceux-ci hurlaient en chœur : A bas les armes ! la défense est inutile ; le pacha est mort!

— Vos langues en ont menti, chiens d'infidèles! cria soudain une voix bien connue des révoltés ; malheur à vous! car le pacha est vivant.

C'était la voix de Mehemed lui-même. Les janissaires prirent courage, quoique les Albanais revinssent à la charge avec une fureur croissante. Le sabre fut levé sur la tête de Mehemed; le trépas du pacha allait cesser d'être un mensonge. Mais Kirdgeali détourna le coup, et du revers de son yatagan abattit la tête de l'Albanais, qui roula sur la terre comme

une tête de pavot rencontrée par le bras du faucheur. Les révoltés poussèrent le cri de détresse : Trahison ! trahison ! et se sauvèrent de tous côtés, poursuivis de près par les janissaires qui jonchèrent la terre de cadavres des vaincus.

A la rougeâtre lueur des torches de résine, on vit Mehemed, terrible comme le lion, bien qu'il ne rugît pas, se repaître long-temps de carnage, et Kirdgeali combattre à ses côtés, le couvrir de son sabre, de son corps, et porter la mort dans les rangs de ses compatriotes, de ses complices.

Enfin le massacre cessa. Ceux des Albanais qui restèrent vivants furent garrottés par les janissaires; les cadavres du plus grand nombre restaient étendus sur le pavé.

Les habitants d'Ismaïlow n'avaient pas même eu le temps de prendre les armes; la nouvelle de la défaite leur était arrivée presque en même temps que l'annonce de la révolte. Ils s'enfermèrent donc dans leurs maisons, en demandant au Dieu de miséricorde qu'un silence éternel couvrît leur amour de liberté.... puisque c'est un crime et non un mérite de chercher à briser les chaînes honteuses de l'esclavage!

Sur le champ fumant de carnage, le pacha frappant sur l'épaule du jeune Boulgare :

— Kirdgeali, lui dit-il, je te nomme aga de mes gardes. Une voix sépulcrale ajouta :

— Traître.... renégat.. . et assassin.

Le pacha poussa du pied l'agonisant, et lui donna un coup de pointe pour l'achever; mais l'âme du vieux Kordaki s'était échappée en prononçant le mot assassin.

Mehemed fit traîner les cadavres à la rivière, et mettre les prisonniers aux fers.

— A demain, dit-il, et le jugement et la sentence.

Et, sa besogne achevée, il rentra au harem.

Kirdgeali resta seul livré à ses pensées.

— Oui, se dit-il, je suis un traître.... un parjure.... et un renégat! Et c'est désormais qu'il me faudra vivre en paria!... je n'ai plus de race, plus de foi,

plus d'honneur.... Mais Sélima? n'est-ce pas un ange que Sélima? ne m'a-t-elle pas commandé de suivre et de défendre son père?... pouvais-je alors ne pas le défendre?...

Le jeune homme, après avoir lutté quelque temps contre ses émotions, tomba épuisé, ivre de désespoir, d'amour et d'espérance.

III.

Couché sur cette terre qu'il venait d'arroser traîtreusement du sang de ses compagnons, Kirdgeali, la tête appuyée sur son coude, ressemblait à un génie malfaisant, se repaissant de l'aspect d'un

champ de bataille. Le sommeil n'avait garde de venir soulager ses yeux. Son âme brûlée de la double fièvre des remords et de l'amour, par une terrible réaction torturait son corps de la frénésie d'un pestiféré.

La nuit était fraîche, la rosée tombait en abondance, le silence avait envahi les airs : la terre était muette, mais les pensées de Kirdgcali avaient des tourbillons et des mugissements plus terribles et plus furieux que n'en ont l'ouragan du désert et l'orage de l'Océan.

Des fantômes étranges défilaient devant lui; il se frottait les yeux pour s'assurer qu'il veillait; et toujours il voyait Kordaki lui montrer sa poitrine sanglante, le menacer d'un regard terrible, et, de sa bouche convulsive et hideuse, le nommer encore — traître... renégat...

et assassin. Les femmes et les enfants boulgares et valaques l'outrageaient de paroles et de gestes, et le montraient au doigt en criant : Ho ! le proscrit ! le maudit ! sans foi...! sans honneur !

S'il fermait les yeux, il sentait les fantômes danser autour de lui, et pénétrer jusque dans son cerveau..... Oh ! comme il invoquait le retour du jour ! car il savait qu'à la première lueur de l'aube, les farfadets s'évanouissaient... et qu'il y aurait trève à ses tourments.

S'agitant dans son délire, il tourna les yeux du côté de harem ; là, il vit, ou crut voir à l'une des fenêtres une femme vêtue de blanc. C'était Sélima, dont le regard plein de reconnaissance et la bouche toute souriante promettaient au renégat l'amour et la volupté !.....

Kirdgeali oublia soudain et ses souffrances, et son crime, et ses remords; de ses larges poumons il aspirait l'air embaumé par l'haleine de sa maîtresse; il sentait ses prunelles se dilater à force de contempler cette blanche apparition. Maintenant il suppliait le ciel de prolonger les ténèbres de la nuit; car il savait qu'à la première lueur de l'aube, sa présence en ces lieux ne serait plus tolérée.

Ainsi, une impression nouvelle livrait entièrement cette âme ardente au tumulte des désirs, et chassait les vampires qui l'avaient prise pour victime. Car le cœur du jeune Slave était comme cette plante marine, ouvrage des polypes, qui s'imbibe tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre. Puisse-t-il enfin en garder une qui ne soit pas souillée!

Kirdgeali entendit alors son nom mur-

muré par une voix faiblement articulée et qui semblait sourdre de la terre. Soudainement éveillé de sa vision, il regarda autour de lui avec inquiétude, et se leva pour faire ses perquisitions. Quelques cadavres gisaient près de lui, il en poussa un du pied — mort! un second — mort aussi! arrivé au troisième, il entendit ces paroles : Kirdgéali, sauve-moi la vie, et je te le revaudrai.

— C'est toi, Michaïlaki! Est-ce le mal n esprit qui te ramène encore sur mon chemin?

— Oh! dorénavant tu peux rester musulman, si bon-te semble; deviens même pacha, et tout ce qui te plaira... mais sauve-moi la vie.

— Eh bien! peux-tu marcher?

Michaïlaki sauta aussitôt sur ses pieds, et témoigna en se mouvant d'une vigueur et d'une santé parfaite.

— Arnaoute, tu n'es donc pas blessé ?

— Pas même égratigné ; mais j'aimais mieux être jeté dans le Danube qu'en prison, d'où l'on m'eût tiré demain pour figurer sur le pal.

— Suis-moi !

En sortant de la cour ils rencontrèrent les janissaires qui revenaient chercher les cadavres, et qui, reconnaissant le nouvel aga, les laissèrent passer sans obstacle. A l'entrée de la ville, Michaïlaki saisit la main de son compagnon :

—Tu nous as trahis, lui dit-il, et rien ne m'empêcherait d'en tirer vengeance ;

mais tu viens de me sauver la vie, et je t'ai juré reconnaissance. Tu verras que je sais tenir le serment que j'ai fait. Si jamais tu avais besoin d'un bras hardi et fidèle, tu n'auras qu'un mot à dire à la vieille Arnaoute Farika, et tu me trouveras toujours prêt à faire tout ce que tu voudras, quand même il s'agirait de me jeter au feu pour toi. Je t'appartiens désormais; et, pour ce qui est de ta trahison, je ne t'en garde pas rancune; ainsi à tantôt..... Il lui secoua la main et disparut.

Kirdgeali n'était pas homme à souffrir une insulte, n'importe d'où elle venait; mais en ce moment la parole offensante n'était que l'écho de sa conscience; il resta sans faire un geste.

Le lendemain, au lever du soleil, les prisonniers avaient cessé de vivre. Kird-

geali reçut des mains du pacha, en récompense de ses services, un tarbouche et une pelisse rouges, avec un turban de cachemire blanc surmonté d'une aigrette d'or; emblèmes d'honneur, qui le distinguaient aux yeux des musulmans, et qui le flétrissaient à ceux des chrétiens subjugués.

Le jeune aga, chef de cinq cents cavaliers dévoués à son obéissance, aurait bien pu, s'il n'eût eu autre chose en tête, tenter de réparer ses torts envers ses frères, se révoltant à son tour contre les Turcs; mais il ne songeait qu'à Sélima, et pour rien au monde il n'aurait voulu troubler son repos. Il aurait vendu sa vie pour un doux regard de la fille du pacha; pour elle, il avait oublié tous ses rêves chéris d'indépendance; pour elle encore, il avait caché sous les plis de la vaste pelisse ottomane l'image de la sainte mère de Dieu; pour elle, il eût été

capable de renier la foi du Christ. Oui, si la bouche de Sélima lui eût dit seulement : *Je le veux,* il eût adoré le faux prophète de bouche et même de cœur ; car ce mot, *je le veux*, dans la bouche de la personne aimée, est un article de foi, un commandement de Dieu, une parole sacrée!

Les jours, les semaines et les mois se succédèrent et s'effacèrent tour à tour sur le vaste cercle de l'année, qui n'existe que par les changements. Rien n'était changé, ni dans la situation, ni dans le cœur de Kirdgeali. Il était toujours amoureux, il montait à cheval, il lançait le djérid, et faisait les exercices comme devant. L'entrée du harem lui était fermée; il ne pouvait voir Sélima.

Le corps ne se nourrit pas d'air, ni le cœur d'espérance. Pendant quelque temps

on pourra se contenter de bonheurs illusoires... mais les rêves les plus doux finissent par fatiguer, si la réalité ne les investit de corps, et ne les anime du souffle de la vie ; ils ne laissent alors que des souvenirs insaisissables, qui s'évanouissent comme des bulles d'air sur la surface de l'eau.

Kirdgeali s'irritait de la monotonie de sa vie, qui le livrait pieds et poings liés au tourment incessant d'un amour idéal. Quelquefois l'idée de la liberté et tous les songes anciens de sa jeunesse venaient revendiquer leur empire sur lui ; mais ce n'était plus cet élan vierge, ce pur dévouement pour la sainte cause de l'humanité ! Le premier souffle de la passion qui l'avait égaré, laissa une souillure sur sa vie, si transparente jusqu'alors... et il a cru la faire disparaître sous l'éclat de la gloire !... L'orgueil inquiet lui souf-

flait à l'oreille que s'il n'était pas dans sa destinée d'être un amant fortuné, il pouvait du moins devenir un guerrier illustre. Je le deviendrai! se dit-il; et il cherchait à capter l'affection, tant par des largesses que par des paroles bienveillantes, des gardes qu'il commandait.

Un soir, que le soleil ne jetait plus que des regards obliques, derniers adieux qu'il fait à la terre; un courrier tatare, dont le cheval était blanc d'écume, arriva devant la porte du château d'Ismaïlow. Le cheval, arrêté court, se roidit sur ses jarrets, et enfonça ses sabots dans le sol; son corps fumant s'enveloppa d'un léger brouillard. Le Tatare, soulevant ses poumons, aspira à longs traits un air rafraîchissant, sauta à terre, rajusta son turban jaune, fit craquer ses jointures en étendant ses membres, et demanda à être introduit de suite auprès du pacha.

On l'entoura, on le questionna : d'où venait-il ? qu'apportait-il ? Il ne répondit à aucune question ; il hochait la tête, jetant des regards vagues, mais ne disait pas un mot. Tel est, en effet, le devoir d'un courrier musulman : les ordres du maître resteront des mystères pour tout le monde, et il ne les déposera que dans l'oreille à laquelle il est envoyé. Un courrier infidèle serait maudit du Prophète et rejeté d'entre les vrais croyants ; il ne verrait pas, après sa mort, ni le septième ciel, ni les houris du paradis, et son âme serait vouée éternellement au service d'Iblis.

L'arrivée du courrier produisit sur les soldats du pacha un effet analogue à celui que produit sur une meute affamée l'aspect du cheval sellé pour la chasse, des fusils et des laisses qu'on prépare. Les joyeux chiens se dispersent ; tel se

roule par terre, tel autre gambade; ils aboient, ils jouent, ils se provoquent à la course; ils préludent ainsi à la chasse et appellent la curée. A la vérité la joie des soldats se manifestait d'une façon un peu plus décente. Ils se réunissaient en groupes, se communiquaient à voix basse leurs conjectures, et caressaient les manches de leurs yatagans en guettant d'un œil avide le retour du courrier; — c'est qu'ils flairaient la guerre et le butin.

Après avoir conféré avec le Tatare, le pacha manda Kirdgeali en sa présence.

— Aga, lui dit-il, j'ai éprouvé ta fidélité et ton courage; je veux t'ouvrir le chemin des grandeurs et de la gloire. Ces chiens de Boulgares ont levé l'étendard de la rébellion contre l'autorité souveraine du sublime padishah. Tu partiras demain, au lever du soleil, à la

tête de ma garde albanaise, pour aller châtier les infidèles ; le Tatare sera ton guide et te conduira au repaire des brigands. Va ! sois prompt comme l'éclair, et terrible comme la foudre. Demain, avant le jour, tu te présenteras dans la cour du harem avec les troupes qui te sont confiées.

L'aga se retira ; le pacha manda ainsi l'un après l'autre tous les commandants, et leur donna des ordres. Kirdgeali ordonna brièvement à ses subordonnés de se préparer à une expédition.

— Demain, dit-il, que les chevaux soient sellés et bridés avant le jour, et les armes en état ; on se munira de provisions pour trois jours, tant pour les hommes que pour les chevaux. Au lever du soleil nous nous mettrons en marche.

Aucun soldat, comme on le pense, ne répliqua, ni ne conçut la fantaisie de s'informer du but de l'expédition. Tous firent joyeusement et de grand cœur leurs préparatifs. Il faut qu'un soldat entende, et qu'il n'interroge pas; qu'il sache agir, non raisonner. Avec une telle armée on peut conquérir le monde, mais malheur à celle où le soldat délibère avant d'obéir.

Kirdgeali visita ses armes, ses habits de guerre et son cheval, puis il se mit à marcher à grands pas, laissant ses pensées libres de se déchaîner. Le pacha, se dit-il, m'envoie comme un chien à la chasse; le Tatare te mettra sur la piste du gibier; toi, tu n'auras qu'à tuer..... Les Boulgares sont des chiens, à son avis, des bêtes fauves, parce qu'ils veulent cesser d'être esclaves; et Kirdgeali, le renégat, est digne de tremper ses mains dans le sang de ses frères; chrétien, il ira com-

battre des chrétiens et les égorger pour la plus grande gloire du Croissant!.... Cependant ne t'y fie pas trop, noble pacha!... le champ de bataille n'est plus la salle de ton harem ; il n'y aura plus là de tentateur au visage attrayant! Ah! musulman! l'œil brillant de Sélima ne combattra plus pour toi.... Va! Kirdgeali n'est plus un enfant; des moustaches ombragent ses lèvres, il sait manier le yatagan; son bras pourrait beaucoup pour la liberté, et son cœur n'a pas encore dit adieu à la foi de ses ancêtres... il ne se laissera plus leurrer par de douces paroles.... Ah! quand le danger est là, vous savez implorer du secours, et, le danger une fois passé, vous paraissez oublier que votre libérateur eût jamais existé.... Oh! que ne puis-je aussi l'effacer de mon souvenir!

Il fit encore quelques pas, puis s'ar-

rêta d'un air résolu : Oui, je l'en effacerai! J'arracherai de mon cœur l'image séductrice qui arrêta mon bras au jour de la vengeance! Attends, pacha! ce jour renaîtra. Grâce à mon bras, tu as pu alors prononcer *le jugement et la sentence*.... à ton tour maintenant *le jugement et la sentence!*... contre toi et tous les tiens!

Armé de cette résolution, Kirdgeali allait sortir pour se concerter avec Michaïlaki et les Valaques d'Ismaïlow, quand un visiteur inattendu, qui n'était autre que le vieux Hakin, entra dans sa chambre. Kirdgeali, étonné de le voir à un pareil moment, allait s'écrier... mais l'eunuque mettant le doigt sur ses lèvres, lui enjoint le silence, et collant sa bouche à l'oreille de l'aga, il y souffla ces mots :

— Ma maîtresse, la belle Sélima, te

souhaite la victoire; elle soupire après ton retour, et t'envoie ce présent. Porte cette bague à ton cou, elle te gardera du danger; — porte ce mouchoir sur ton cœur, afin qu'il ait un souvenir pour celle qui l'a brodé de sa main. Mais si la vie t'est chère, si tu aimes la lumière du soleil, alors garde le silence!.. sinon... malheur à toi!... malheur à moi!...

Il remit au jeune homme un paquet enveloppé dans une toile d'une finesse extrême, et sortit avant que Kirdgeali eût pu songer à l'arrêter, tant il était ébahi de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. Il ne savait s'il devait en croire le témoignage de ses sens; il restait à se demander s'il n'était pas le jouet d'un songe, si c'était bien Hakin lui-même qu'il avait vu, ou bien un fantôme revêtu de sa figure.... Il ouvrit cependant le paquet, où il trouva une bague d'or

ornée d'un saphir de Bagdad et d'amulettes circassiennes; cette bague était attachée à une chaîne d'or. Il y trouva encore un mouchoir blanc, du plus fin tissu de Delhy, où brillaient des broderies d'or d'un travail mystérieux; une guirlande de roses en formait la bordure; à chaque coin, on voyait le rossignol, amant de la rose, et au milieu se lisaient les versets suivants : *Dieu a créé l'amour pour le bonheur des hommes.* Saadi, le grand poëte, a dit : *Le cœur cherche le cœur; lorsqu'ils se sont rencontrés, ils contractent une union indissoluble comme le diamant, et que ni le feu ni la mort ne peuvent altérer; ils rapportent leur amour à l'Eden comme le plus beau présent du ciel.*

Kirdgeali couvrit long-temps de baisers brûlants les caractères, la broderie et la mousseline où s'était promenée la

main de Sélima. Il suspendit la bague à son cou, déposa le mouchoir sur son cœur, et ne songea plus à Michaïlaki.

Si les derniers sons de la résolution qu'il avait prise vibrèrent un instant encore au fond de son âme, ils furent rapidement étouffés par le brouhaha d'un amour jusque là sans espérance, désormais triomphant, et qui s'agitait de nouveau avec toute la violence du caractère auquel il s'attaquait. Le projet de vengeance fut remis au lendemain: c'est ainsi que l'on remet ce que l'on ne veut plus, ou ce que l'on n'ose plus exécuter. Le jeune aga ayant endormi sa conscience, puisa à longs traits dans la coupe dorée de l'amour — une ivresse d'un instant!...

Au lever du soleil, l'horizon se montra teint d'un pourpre de sang. Des rayons d'une clarté acérée, décochés par dessus

la bande épaisse qui s'étendait du côté de l'orient, coloraient de nuances tranchées les groupes fantastiques de nuages qui couraient comme un troupeau égaré dans la vaste plaine des airs; et la lune, pâlissant à l'approche du soleil, se cacha honteuse derrière un rideau de vapeur.

La garde albanaise s'était formée en escadrons dans la cour du harem. Le jeune aga parcourait les lignes, monté sur un cheval noir de la pure race circassienne. Tantôt le cavalier l'arrêtait un instant, et alors l'animal impatient broyait la terre avec ses sabots, et de son jarret musculeux en renvoyait au loin les éclats; tantôt il rassemblait ses jambes, et soudain les jetant en l'air, faisait étinceler ses quatre fers au soleil; tantôt, caracolant d'un air libre et gracieux, il sautait d'un pas léger, comme une jeune fille qui folâtre en dansant; puis, sou-

mis à la main qui le dirigeait, il s'arrêtait sur place, s'enlevait de nouveau, et retombait en cadence. Sa crinière soyeuse se déchiquetait au vent, sa queue se courbait en panache, un souffle embrasé jaillissait de ses naseaux, et deux charbons ardents roulaient sous sa noire paupière. Le jeune aga conservait une posture facile, que tous les mouvements du cheval ne pouvaient roidir; sa main tenait à peine les rênes, mais il n'en était pas moins maître de sa monture. Le cheval était richement harnaché, le cavalier magnifiquement vêtu, mais l'éclat de l'or et des diamants n'était pas comparable aux feux qui s'allumaient dans les yeux du jeune homme : flammes éthérées qui promettaient tous les trésors intérieurs, et peut-être aussi tous les feux de l'enfer !...

Albanais, janissaires, eunuques, tous

admiraient Kirdgeali ; quant à lui, il ne daigna pas honorer de son attention la foule qui l'environnait. Il parcourait les rangs machinalement ; ses yeux avaient trouvé un meilleur point de mire : son regard de faucon perçant les rideaux jaloux, découvrit le visage charmant de Sélima. Ils ne purent qu'échanger un regard rapide, mais c'en fut assez ; ils se promirent déjà un amour éternel !

Le pacha, en chef expérimenté, examina chaque colonne, chaque cavalier, et commanda lui-même la manœuvre. A mesure que l'aga répétait les commandements, la colonne s'ébranlait, à droite, à gauche, au trot, au galop ; et les cinq cents cavaliers partaient comme si une seule âme les animait. Le sombre pacha sourit, et fit un signe d'approbation.

— Kirdgeali, dit-il, ce sont tes premiers

pas dans la voie de la guerre; j'espère que tu te montreras digne de ma confiance.

L'aga brandit son sabre et s'inclina pour saluer le pacha, ou plutôt sa fille; puis, tournant la bride, il alla prendre la tête de sa colonne. Il tourna encore une fois la tête en arrière, et disparut avec ses Albanais.

Kirdgeali appartenait tout entier à l'amour; tout le reste pour lui était rentré dans le néant. La gloire des anciens Slaves, la haine de l'oppression étrangère, les amis qu'il avait trahis, le noble avenir qu'il avait rêvé, tout était rentré dans le néant! Sélima avait tout remplacé; c'était le flambeau unique de sa vie! et maintenant surtout, qu'il se savait aimé!... Cependant le jeune Slave n'avait pu répudier ainsi tous ses généreux sentiments.

Mais qui peut expliquer les égarements d'un cœur passionné?

Le détachement tourna la ville, et fut conduit par le Tatare du côté du Danube. Kirdgeali brûlait d'impatience d'en venir aux mains, sûr qu'il était d'écraser l'ennemi sous le double ascendant de l'amant heureux, et du guerrier ambitieux.

Le vent soufflait du nord. Les flots brunis du Danube se divisaient en vagues profondes, et l'écume bouillonnante en blanchissait les rivages rocailleux. Des bateaux fendaient le large cours du fleuve. C'étaient ceux qui portaient les soldats albanais, expédiés pour verser le sang chrétien et river les fers d'un peuple slave. Et c'étaient des Slaves qui ramaient à ces bateaux, et qui les dirigeaient! Et le vieux Danube les portait sur son dos, au lieu de les engloutir dans ses abîmes!...

Le croissant allait-il donc triompher encore de la croix? L'heure de la délivrance n'avait-elle donc pas encore sonné pour ceux qui fondaient leurs espérances d'indépendance sur les préceptes sublimes du Christ?

Les bateaux touchèrent le bord; les cavaliers ayant pris terre à l'aide de ponts, se formèrent sur le rivage, et poussèrent sur le grand chemin de Silistria. Un nuage de poussière se roulait devant eux, et une longue traînée semblable à la fumée qui s'étend sur la prairie, indiquait à la fois et marquait leur passage.

Le troisième jour, on entendit le canon, et l'on vit monter à l'horizon une colonne de fumée épaisse et noire : c'était l'incendie qui consumait la ville de Silistria. La citadelle tenait cependant encore. Les hordes des Boulgares l'attaquaient avec

fureur; mais les Musulmans, espérant d'être secourus, se défendaient avec courage. Kirdgeali, en voyant sa ville natale, son unique patrie, livrée aux flammes; en voyant les Boulgares se ruer à l'attaque de la forteresse, sentit son cœur battre avec violence. Il lui revint comme une bouffée des rêves de la jeunesse. Là, était la liberté, ou bien la mort glorieuse, avec l'incendie de sa ville natale, en guise de torches funèbres.... Mais quoi! pouvait-il oublier ce cœur d'ange qui s'était donné à lui, et ces gages d'amour qu'il avait reçus, et toutes ces promesses d'une félicité qu'eussent enviée même les élus du Prophète? Pouvait-il briser une âme si tendre, répondre à son amour par un mépris insolent?... Kirdgeali tira son sabre. Allah! Allah! en avant! Les Albanais répétèrent le cri d'Allah! et, comme des démons échappés de l'enfer, tombèrent sur les Boulgares. Le jeune aga, à leur

tête, ressemblait à l'ange exterminateur, menant l'ouragan du désert. Les sabres scintillèrent au soleil; les genoux des cavaliers s'enfoncèrent dans les flancs des chevaux; puis un tourbillon de poudre engloutit tous les combattants; on ne vit plus qu'un nuage épais et bouillonnant, d'où bruissait un concert barbare de hennissement, de cris, de malédictions, d'armes entrechoquées ou fracassées, et de tous les mugissements et tous les éclats de la guerre.

Les Boulgares, attaqués à l'improviste, prirent l'épouvante. Les assiégés firent une sortie, et se joignirent aux Albanais. Alors, il n'y eut plus de combat; les Boulgares ne pensaient plus qu'à fuir; les Turcs n'eurent plus qu'à tuer. Chaque Albanais attacha à sa selle ou à sa ceinture des chapelets de têtes coupées, que le pacha de Silistria paya comptant et sans

marchander. Il fit à Kirdgeali des présents magnifiques : deux chevaux arabes de première race, richement harnachés, deux mille piastres d'or, une chaîne de pierreries, et une pelisse de martre zibeline, recouverte de velours vert.

On pilla, brûla et ravagea les villages boulgares pendant dix jours entiers. Kirdgeali était partout, excitant par ses paroles et son exemple la rage féroce des vainqueurs. L'expédition fut complète : une centaine de villages furent réduits en cendres ; on envoya à Stamboul des sacs remplies d'oreilles de Boulgares, en signe de soumission au grand sultan. Vingt chariots du plus riche butin, et deux mille pièces de bêtes à cornes furent expédiés au pacha d'Ismaïlow, pour prix de son assistance. Tels étaient les fruits du zèle de Kirdgeali, qui obtint dès lors le renom d'un vaillant capitaine parmi

les Ottomans, et celui d'un brigand infâme parmi les chrétiens.

A une petite distance d'Ismaïlow, l'aga rencontra un homme couvert de haillons, qui murmura ces mots en passant près de lui :

— Kordaki a bien prophétisé : naguère parjure ; maintenant renégat ; bientôt sans doute assassin. Malgré tout, compte sur moi ; au revoir !

Kirdgeali haussa les épaules : — Que me veut, se dit-il, cet infernal Arnaoute?

Il fit une entrée triomphale au château. Le pacha le reçut comme s'il eût été son fils ; au banquet, il le plaça à côté de lui, lui fit donner sa propre pipe, et voulut qu'il fumât en sa présence. C'étaient là les marques de la faveur la plus haute, et

des distinctions bien honorables pour le jeune aga. Plus d'un Turc eût cherché à les obtenir au risque de sa vie. Cependant Kirdgeali n'était pas satisfait : il n'avait pas aperçu Sélima.

IV.

Le château d'Ismaïlow était alors rempli d'étrangers que Mehemed traitait avec des marques d'affection toute particulière. Le vieux Adgi-Achmet, pacha de Vidin, était venu visiter le pacha d'Is-

maïlow. Mehemed avait fait ses premières armes sous Achmet ; maintenant celui-ci réclamait de Mehemed un semblable patronage pour Houssaïn, son septième fils, âgé de vingt ans. Mehemed accueillit cette demande comme il le devait : il fit une réception magnifique à son ancien tuteur, et assura le jeune homme de sa sollicitude. Il fit plus, il promit à Houssaïn la main de sa fille bien-aimée et l'héritage de tous les trésors qu'il possédait. Cette promesse n'eut d'autres témoins que les murailles du harem ; mais les murailles du harem ont des oreilles, et Kirdgeali fut instruit aussitôt. Il y a un proverbe qui dit qu'un mari est toujours le dernier à apprendre la conduite de sa femme; cela est vrai, mais l'amant sait toujours à temps les projets de sa maîtresse, et même les projets des autres sur sa maîtresse.

Cette nouvelle rendit Kirdgeali furieux. Obligé de renfermer son désespoir au fond de son cœur, peu s'en fallut qu'il n'en perdît la raison. Il avait beau maudire le pacha, la gloire, maudire Dieu... et Sélima elle-même... cela ne le soulageait guère. S'il pouvait au moins lâcher la bride à sa colère! s'il pouvait faire éclater sa vengeance à la face de l'univers! Mais un reste d'espérance l'engageait à se contraindre en public, à dissimuler sa haine, à sourire quand il avait la mort dans l'âme!... Oh! pour un amoureux qui se voit sur le point de perdre tout espoir, le sourire de lèvres indifférentes, ou le sourire forcé de sa propre bouche, c'est comme la pointe d'un stylet retourné dans une blessure saignante!

Ne pouvant durer plus long-temps ainsi, Kirdgeali courut chercher Hakin. Heur ou malheur, il rencontra l'eunuque

à la nuit tombante hors des jardins du harem. Il l'empoigna par le bras si fortement que ses doigts entrèrent dans les chairs flétries du vieil Ethiopien.

— Écoute, il faut que tu me fasses voir Sélima cette nuit; sinon... Il acheva sa phrase en montrant son yatagan par un geste qui fit trembler Hakin comme la feuille qui reste à l'automne à la pointe des branches.

— Aga, tu ne peux exiger de moi l'impossible.

— Tu refuses?

— Insensé! ce serait ta perte, la sienne et la mienne aussi.

— N'importe! je veux la voir.

— Aga, je t'en conjure, au nom de Sélima, sois moins impatient.

Kirdgeali, lançant au pauvre eunuque un regard qui le fit rentrer en terre, lui dit : — J'attendrai ta réponse jusqu'à minuit. Minuit sonné, je ne prendrai conseil que de mon bras et de mon yatagan.

Hakin, demeuré seul, commença par se frotter l'épaule, et tâcha de ressaisir son haleine. Y étant parvenu, non sans peine, il s'appuya contre la muraille pour réfléchir. Voyons! se dit-il, c'est demain le Ramazan, grand jour de jeûne, ou jour de grand jeûne; c'est tout un. Comme si ce n'était pas assez de garder son ventre creux pendant vingt-quatre heures, fallait-il encore que ce jeune fou vînt me troubler par ses exigences et ses menaces!... Et c'est qu'on peut s'y fier à ses menaces!... Il ne plaisante pas celui-là!...

Allons! du courage! il faut trouver un remède. Ce soir on fera un grand repas, après lequel on avalera de l'opium, afin que le cerveau enivré impose silence à l'estomac... Je serais bien nigaud si je ne parvenais pas à en tirer parti... De belles chances, ma foi!... d'un côté le yatagan! d'un autre le pal!... C'est que j'aurais beau me cacher sous terre, ce forcené ne manquerait pas de me trouver... Ha! il faut de la prudence! Péril pour péril, le yatagan est le plus près! il faut de la prudence!...

Kirdgeali ne prit aucune part au festin, et ne toucha pas aux boulettes d'opium, enveloppées dans des feuilles d'argent, dont se nourrissaient les autres convives. Il était maintenant plus tranquille depuis qu'il avait pris son parti. Son cimeterre était bien affilé; il attendait.

Il allait peut-être trouver la mort; —

mais il ne tenait pas à la vie; et quant à sa conscience,—depuis son expédition à Silistria, il avait déchiré tout compte avec elle. Par-dessus toutes ses actions passées, il avait bu des eaux de l'oubli!... Cependant, comme il n'avait pas perdu la mémoire, il se rappela l'Arnaoute Michaïlaki et ses promesses : c'était un brigand, mais un brigand hardi, un bras d'acier, et de plus, déterminé! S'il allait lui demander son assistance?... Mais il n'était plus temps, car la porte s'ouvrit, et l'eunuque jardinier du harem se présenta devant lui, chargé d'un paquet mystérieux. Semblable au renard qui se glisse dans un poulailler, l'eunuque jeta autour de lui un regard de défiance et de crainte, et s'approcha furtivement de l'oreille du jeune homme.

— Aga, je suis envoyé vers toi par Hakin. Prends ce costume et suis-moi.

Une minute suffit à Kirdgeali pour se préparer ; ce fut une heure pour l'eunuque. L'aga cacha son yatagan sous le kaftan et sortit.

— Silence! silence! répéta l'eunuque à voix basse.

Les soldats avaient prolongé leur repas de nuit. Kirdgeali et son guide ne rencontrèrent donc pas de gardes dans la cour intérieure ; le travestissement de l'aga, la présence de l'eunuque, leur firent passer la porte du harem : la cour du harem était déserte comme la première cour. L'eunuque eut soin de visiter du regard tous les recoins ; il ouvrit ensuite un guichet donnant dans le jardin, et y fit passer l'aga.

— Attends-moi ici, lui dit-il, et pas de bruit.

Il rentra alors dans la cour en fermant la porte.

La lumière descendait des fenêtres du harem sur les pelouses du jardin. A travers le blanc tissu des rideaux, Kirdgeali voyait passer et repasser les ombres des personnes qui se promenaient dans le harem. Parmi elles se trouvait peut-être Sélima. Kirdgeali maudit la mousseline qui ne lui permettait pas de reconnaître sa bien-aimée. La nuit était froide, le vent de novembre soufflait un air glacial; cela n'empêchait pas Kirdgeali de haleter comme s'il eût été brûlé des feux du tropique. L'impatience le gagnait, et son inquiétude croissait à chaque instant. La feuille sèche qui se détachait de l'arbre et qui frôlait la terre en voltigeant; l'herbe qui frissonnait, agitée par la bise, le faisaient tressaillir soudain. Il étoufferait si cette obsession fatigante, si cette

fièvre d'attente se prolongeait plus longtemps. Enfin le mouvement commença à diminuer et la lumière à s'effacer aux nombreux fenêtres du harem. Kirdgeali se disait : Je prendrai ma bien-aimée dans mes bras, et, l'enveloppant d'une étreinte irrésistible, j'embraserai tout son être des mêmes feux dont je suis dévoré ; je lui soufflerai mon âme et j'aspirerai la sienne. Ah ! puissé-je, consumé de volupté, mourir dans ses bras ! Puissions-nous expirer tous les deux de l'excès de notre félicité !.. Vivre un instant comme cela, et puis... qu'importe ce qui peut arriver ! Ce délire d'amour faisait bouillonner son sang prêt à rompre ses veines, et son cœur battait à s'échapper de sa poitrine.

Enfin, il entendit la clef tourner sourdement dans la serrure, et la porte s'entre-bâilla.

Kirdgeali s'avança aussitôt : l'eunuque le prit par la main sans dire une parole; ils entrèrent à pas de loup dans le harem dont la porte était entr'ouverte. Les voilà dans l'enceinte sacrée; Kirdgeali chercha vainement à reconnaître les lieux. L'obscurité était si profonde qu'il ne pouvait distinguer s'il se trouvait dans un vestibule ou dans une chambre; mais l'eunuque connaissait le chemin, et Kirdgeali le suivait pas à pas. Tout-à-coup un sentiment de frayeur vint à s'emparer de lui : si on allait le livrer au pacha? Si on l'avait vendu à la vengeance de Houssaïn?... Kirdgeali passa la main sous son kaftan pour s'assurer de son yatagan. Sa présence le remit dans son assiette, son courage lui revint, et il continua son chemin. Puis entendant des voix d'hommes et des traînements des babouches, il s'arrêta et dégaîna. L'eunuque lui dit : Ta frayeur est vaine, ils sont de l'autre

côté de la muraille. Ils se remirent à marcher, montant des degrés, longeant des corridors tapissés, passant devant des portes d'où la lumière s'échappait par des fentes, et entendant murmurer partout des versets de Koran. Nous n'arriverons jamais ! se disait Kirdgeali, qui se sentait oppressé d'un sentiment indéfinissable; mélange de ravissement et de tristesse, alliage inouï de crainte, de bonheur et de remords. Par instants il aurait voulu éloigner le but de sa course... Tout-à-coup un rayon de vive lumière coupa l'obscurité et vint frapper le jeune homme au visage; en même temps il sentit une bouffée de parfums lui arriver au cœur : lumière et parfums s'échappaient d'une porte entr'ouverte où l'eunuque alla gratter d'une manière particulière. Une femme prit l'aga par la main, et Kirdgeali se trouva en présence de Sélima. Il resta debout près de la porte,

n'osant ni s'avancer, ni articuler un seul mot, ni même regarder la jeune fille; lui qui courait au-devant des balles et des sabres, et qui ne baissait ni la voix ni les yeux devant le fier Mehemed!

La vieille Zoulma, nourrice de Sélima, témoin de leur embarras, les regardait en souriant et en levant les épaules. C'est bien la peine, se disait-elle en elle-même, de leur avoir ménagé cette entrevue au prix de tant de soins et de dangers pour qu'ils se quittent sans s'être dit un mot! Elle songeait déjà à venir à leur aide, lorsque Sélima s'enhardit jusqu'à demander à Kirdgeali pourquoi il avait souhaité de la voir.

Une femme, si timide et si ingénue qu'elle soit, trouvera toujours la première le mot, le sourire, le geste capable de rassurer la timidité de son amant,

de lui rendre l'usage de la langue et la faculté d'exprimer ce qu'il a dans l'âme.

Kirdgeali tomba à genoux, baisa les mains et les pieds de la jeune vierge, en répétant avec un accent passionné :

— Sélima ! je t'aime !... je t'aime... plus que ma vie ! je te préfère à tout ce qui existe ! à mon Dieu lui-même !

Sélima goûtait doucement les paroles et les caresses de Kirdgeali ; de sa voix tendre et limpide elle invita son amant à prendre place à côté d'elle. Kirdgeali se leva, et, prenant dans ses bras la belle et svelte créature, il rapprocha de ses baisers la bouche virginale de Sélima. L'enfant effrayé n'opposa que son innocence à l'emportement de son amant.

— Calme-toi, lui dit-elle, je t'en conjure, au nom du ciel!

— Oui! répondit-il, en souriant amèrement; oui, je dois me calmer; je dois rentrer en moi-même! .. Tu as raison, noble fille de Mehemed, je ne suis qu'un esclave, l'esclave de ton père; et j'ai osé t'aimer!... toi! fille d'un pacha et fiancée au fils d'un pacha!.... Me calmer! oui, je le veux.... je serai très calme.... bientôt. En parlant ainsi, il fouilla sous les plis de son kaftan.

Sélima rougit d'une autre rougeur, et relevant son front hautain :

— Je t'aime, dit-elle, je ne t'en ai pas fait mystère; mais, sache-le aussi, je ne serai jamais ni à toi ni à Houssaïn.

Le jeune homme tomba à ses pieds :

— Ange de consolation, ne parle pas ainsi; tu es à moi! ô ma Sélima! à moi pour l'éternité!

— Écoute, Kirdgeali; je ne me nomme Sélima que pour mon père; pour moi-même, comme pour Dieu qui nous entend, je suis Sara Michaëla, je suis chrétienne; ma mère m'a légué et sa foi et son nom. C'est elle qui me fit baptiser, c'est Zoulma qui m'a enseigné à connaître le Christ. Vois donc, si je puis sans parjure t'appartenir jamais.

Kirdgeali transporté tira de sa poitrine la médaille de la vierge Marie.

— Sara Michaëla! Moi aussi je suis chrétien! Pour toi je devins un traître, un renégat; c'est à toi de me sauver!

— Zoulma! Zoulma! s'écria joyeuse-

ment Sélima, il est chrétien! Et elle se jeta dans les bras de son amant, qui la couvrit de baisers et la pressa sur sa poitrine comme s'il eût voulu l'identifier avec lui. La vieille nourrice, levant les mains en l'air, ne faisait que répéter : — Dieu vous bénisse, mes enfants! Dieu vous bénisse! Le temps passait vite alors; bientôt l'eunuque vient annoncer que le jour allait paraître. La jeune fille se dégagea des bras de son amant.

— Fuis! fuis! mon bien-aimé!

— M'aimeras-tu?

— Toujours!

La nuit pâlissait déjà, et le jour naissant commençait à envelopper la terre de son voile de brouillard. Arrivés au jardin, l'eunuque indiqua au jeune

homme un épais buisson de cyprès. — Reste caché dans ce bosquet, lui dit-il, mais aie soin surtout de ne pas te montrer. C'est l'heure où le pacha, ainsi que ses hôtes, ont pour habitude de se promener dans le jardin avant qu'on n'ouvre les portes pour la promenade des femmes. Reste donc bien caché jusqu'à mon retour, car pour te délivrer il faut que j'aille chercher les clefs que je dépose toutes les nuits dans la chambre même du pacha.

Quand l'eunuque revint, une demi-heure après, il trouva l'aga caché dans le buisson où il l'avait laissé. Tous les deux sortirent ensemble de l'enceinte réservée; Kirdgeali rentra chez lui, Hopour vint reprendre ses occupations habituelles.

A l'heure du midi, lorsqu'aux appels

du muëzin, Mehemed et Achmet, pieux et vrais croyants, vinrent courber leurs fronts devant la sainteté d'Allah, on s'étonna de ne pas voir Houssaïn au milieu des fidèles! Nulle affaire ne pouvait être plus urgente que le soin d'adorer le Saint des saints à l'heure prescrite par le Prophète! et surtout au jour solennel de Ramazan! La maladie avait-elle donc subitement paralysé les membres du jeune homme? Etait-il cloué sur un lit de douleur?

Après la prière, son vieux père se rendit dans sa chambre : le lit était froid; il y avait long-temps que l'avait quitté celui qui y avait couché. On chercha partout, on prit des informations, personne n'avait vu Houssaïn. L'inquiétude s'empara alors du père et du maître de la maison.

Hakin, qui était allé parcourir les la-

byrinthes du jardin, rentra précipitamment. Ses yeux étaient égarés; il tremblait de tout son corps, et ne put d'abord tirer un son de sa gorge.

— Malheur, malheur à nous ! s'écria-t-il enfin. Puissant seigneur, ton hôte, ton convive est mort... assassiné! Son cadavre gît dans un des bosquets du harem, à côté du cadavre de Hopour, ton eunuque, jardinier.

Ces terribles paroles éclatèrent comme la foudre aux oreilles des deux musulmans; ils se levèrent et coururent au jardin, oubliant leur dignité, qui ne leur permettait jamais de presser le pas.

Près d'une fontaine, sous un berceau de jasmins, gisait le cadavre de Houssaïn. Achmet le souleva, le retourna, et voyant que la vie s'en était enfuie sans retour,

le vieillard se tordit les mains, couvrit sa tête de poussière et poussa des gémissements si rauques... si sauvages... que tous les témoins fondirent en larmes, tandis que son œil tari n'en put trouver une seule... une seule pour soulager son cœur désolé... Mehemed roulait autour de lui des regards de tigre; la fureur et le chagrin se disputaient son âme; mais bientôt il se contraignit à examiner froidement les choses. Une large blessure avait ouvert le flanc gauche de Houssaïn; l'assassin l'avait frappé par derrière; mais ce n'était pas avec un poignard, car la fente transversale qui marquait le passage du fer à travers le kaftan et la ceinture, était large, et n'avait pu être faite que par le yatagan ou le sabre recourbé. C'était une main exercée qui avait frappé le coup, puisque du dos l'arme avait pénétré jusqu'au cœur. Houssaïn avait dû expirer immédiatement; ses bras pen-

daient le long de son corps, et sa bouche restait entr'ouverte, comme si la mort eût arrêté un cri dans sa gorge. Son corps était déjà roidi et le sang était figé sur la plaie. A quelques pas de lui, la face contre terre, était étendu le corps de l'eunuque Hopour. Celui-ci, au contraire, était affreusement tordu ; la terre, autour de lui, avait été labourée par ses ongles ; sa poitrine était percée de six coups de poignard ; le sang en découlait encore, et, quoique mort, la chaleur vitale ne l'avait pas complétement abandonné. Près de lui était un poignard ensanglanté qu'on reconnut pour celui de Houssaïn....

Mehemed n'y comprit plus rien ; Hopour avait seul les clefs du jardin, personne ne pouvait y pénétrer du dehors ; les murs étaient d'une hauteur formidable et la porte fermée de trois serrures dont le seul Hopour connaissait le secret. Était-

il probable que Hopour eût lui-même assassiné Houssaïn... et se fût tué ensuite par réflexion, voyant bien que son crime ne pouvait resté caché?... Mais où était le yatagan qui avait percé le dos de Houssaïn ? Il fut impossible de le trouver. L'avait-il jeté par-dessus les murs?... ou enterré dans quelque coin?... Qui pouvait dire ce qui en était! Il était écrit que cela se passerait ainsi !

On emmena de force le père désespéré. Les cadavres furent transportés dans la salle des morts, où on les revêtit des vêtements funèbres.

Cette triste nouvelle se répandit bientôt dans le harem. Sélima (puisqu'on l'appelait ainsi) pleura et se lamenta.

— C'est moi, disait-elle, c'est moi qui ai causé sa mort. Peut-être eut-il quel-

ques soupçons..... Hopour, afin d'obtenir le silence, a commis un crime et s'est puni lui-même ensuite...

Zulma consolait sa jeune maîtresse.

— Ne te désole pas, disait-elle, ô mon ange! Non, ce n'est pas toi... Toi, si pure, tu ne saurais être la cause d'un crime! Dieu a voulu que cela arrivât, et il est le maître. Nous ne pouvons qu'adorer ses décrets sans nous permettre de les scruter. Mais prions pour ceux qui ont cessé de vivre, et ton cœur sera soulagé.

Et les deux chrétiennes s'agenouillèrent et prièrent pour l'âme des infidèles.

Pas un mot ne sortit de la bouche de Kirdgeali, quand on lui apprit la mort de Houssaïn et de Hopour. On le trouva

occupé à fourbir son yatagan. Mais qu'eût-on pu inférer de là?.. sinon qu'il était soigneux de ses armes, comme c'est le devoir d'un bon soldat. Le soir il voulut aborder Hakin, mais l'eunuque se sauva de lui comme d'un pestiféré.

— Dieu sait ce qui peut passer par la tête de ce vieux fou, dit l'aga.

Trois jours après le Ramazan, Hadgi-Achmet fit ses adieux à Mehemed.

— Dieu, lui dit-il en partant, n'a pas voulu que Houssaïn devînt ton gendre; mais je t'enverrai Abdallah, mon sixième fils, afin que nous sachions s'il a été écrit que mon sang ne se mêlerait pas au tien.

— Mon père, lui répondit Mehemed en posant la main sur son cœur, ta volonté sera toujours la mienne.

Le pacha d'Ismaïlow conduisit le pacha de Vidin jusqu'à la porte de la ville, et Kirdgeali, par son office, eut l'honneur de l'escorter jusqu'au Danube. En route, l'aga donna, comme cavalier, des preuves d'une rare adresse. En le voyant, le cœur d'Achmet recommença à saigner. Il se disait : Houssaïn avait cette hardiesse, il était adroit comme ce jeune homme. Il s'approcha de Kirdgeali et lui dit :

— Jeune chef, mon cœur s'est ému pour vous, car vous me rappelez le fils qui vient de m'être ravi. Vous auriez été son ami si vous l'aviez connu, et lui... il soupira... il vous aurait aimé aussi. Mais la fatalité en ordonna autrement. Prenez donc pour vous ce cheval gris que montait souvent celui qui n'est plus... C'est un cheval de la plus noble race de Kourdistan. Vous me donnerez un petit se-

quin, afin que ce présent ne puisse pas vous porter malheur.

Kirdgeali changea de couleur, balbutia quelques remerciements au pacha, et se décida enfin à payer le sequin indispensable pour simuler un marché.

— Aga, reprit le pacha, je vous demande votre amitié pour mon fils Abdallah. Il viendra bientôt habiter au milieu de vous; soyez son ami, aga!

— Oui, je le serai, je vous le promets. Et dans ce moment un rayon de plaisir passager brilla sur sa figure, comme si une douce idée vînt à le soulager du fardeau qui opprimait son cœur.

Arrivé au bord du Danube, l'aga fit ses adieux au pacha, et rentra en ville avec les Albanais. Un d'eux menait à la main

le cheval gris de Houssaïn, sur la selle duquel étaient attachées les armes du mort. Kirdgeali ne jeta pas un seul regard sur ce magnifique présent qu'il tenait de la main du pacha de Vidin. Enfonçant son turban sur son front, et pressant les flancs de son cheval noir, il se lança vers la ville comme s'il eût voulu fuir un remords, comme s'il eût craint que la vue de ce présent ne lui fît jaillir l'infamie au visage. Les Albanais disaient en échangeant des regards d'étonnement: Notre aga est certainement possédé.

V.

Deux jours après le départ d'Achmet, Kirdgeali se rendit à la demeure de Farika. C'était une vieille Arnaoute connue de tous les Albanais des troupes du pacha. On était toujours sûr de trouver chez elle

un bon repas, où l'on ne manquait jamais de boissons fermentées ni de vin. Elle possédait la confiance de toute cette soldatesque, et servait souvent de médiatrice dans leurs différends. Elle savait ce que chacun devenait après avoir quitté le service du pacha; elle recevait d'eux, comme tribut, une partie du butin qu'ils faisaient à la guerre, ou qu'ils se procuraient n'importe de quelle façon. Il n'y avait pas de marchand à Ismaïlow, Arménien ou juif, fanariot ou Dacque, qui, en partant pour une expédition lointaine, ne crût indispensable de faire un présent à cette vieille pour assurer le succès de son voyage. Au reste, la vieille Arnaoute ne promettait jamais que ses prières, mais aussi jamais elle ne priait en vain. Farika n'était ni une sorcière, ni une diseuse de bonne aventure; personne ne pensait qu'elle eût jamais fait de pacte avec l'esprit malin; elle soute-

nait au contraire que les grâces du Seigneur, si elles lui étaient accordées, n'étaient que la récompense de ses ferventes prières. Jamais un pauvre ne passait le seuil de sa porte sans bénir le nom de Farika, car elle avait pour tous des paroles de consolation ou de bon conseil; et, toute misérable que paraissait être son existence, elle ne manquait jamais d'assister d'une charitable aumône les indigents et les souffreteux. Quelques commères du voisinage avaient cherché à répandre de mauvais propos sur son compte, en soutenant qu'elle donnait asile dans sa chaumière à des vauriens et à des brigands; mais ces calomnies ne trouvèrent aucune faveur. Ceux qui n'aimaient pas Farika la craignaient, et ceux qui ne la craignaient pas la respectaient; et, en général, on ne la désignait que sous le nom de *la bonne vieille.*

Kirdgeali avait attendu le crépuscule pour aller visiter Farika. Il n'y avait ni lune, ni étoiles au ciel; elles s'amusaient sans doute quelque part là-haut, et passaient gaiement la nuit sans se soucier si les pauvres humains se chagrinaient de leur absence. Quelques lampes vacillantes jetaient par l'étroite embrasure d'une fenêtre un regard curieux dans la rue et se cachaient aussitôt, comme les jeunes filles qui regardent à la dérobée. Quand les flambeaux célestes sont allumés, on ne fait guère attention aux chétives clartés de la terre; mais dans les ténèbres, elles sont saluées des passants. Kirdgeali tourna dans une petite rue, à côté de l'ancienne église de Saint-Jean-Chrysostome, maintenant transformée en magasin de fourrages pour les chevaux musulmans. Autrefois Kirdgeali n'eût pas manqué de maudire à cette occasion les profanations des autels et de jurer ven-

geance à toute la race musulmane; maintenant dominé par une impulsion étrangère, son ardeur poursuit un autre but au mépris de croyances juvéniles.

Arrivé à la porte de la chaumière, Kirdgeali frappa, répéta avec impatience; à la troisième fois il heurta si violemment que la porte vermoulue sauta presque de ses gonds, tout rouillés qu'ils étaient. Des pas traînants se firent entendre dans l'allée, et une faible lumière blanchit à travers les ais disjoints. Une vieille, toute cassée par l'âge, et portant une petite lanterne à la main, se montra enfin : c'était Farika.

— Est-ce vous, aga? dit-elle; vous êtes donc bien impatient ce soir?

— Ce n'est pas bien, la mère, de faire ainsi attendre vos enfants à la porte.

— Entrez donc, reprit-elle; et elle ajouta en murmurant entre ses dents :

— Veuille le ciel que tu sois réellement un de mes enfants!...

L'intérieur de cette demeure ne présentait à l'œil ni luxe ni élégance; il y régnait cependant un certain air de bien-être qui contrastait singulièrement avec la pauvre apparence qu'elle avait à l'extérieur.

Point de riches tapis; mais des tissus épais, quoique grossiers, garnissaient le plancher; une chaleur bienfaisante remplissait la salle, et un feu clair et bien alimenté petillait dans la vaste cheminée.

— Prenez place auprès du feu, dit la vieille, qui s'assit elle-même en face de Kirdgeali. Apportez-vous des nouvelles du

château ? On dit qu'il y a eu encore quelque assassinat, quelque accident mystérieux ?

Tout en parlant ainsi, elle tenait fixé sur Kirdgeali un œil qui, dans la cavité osseuse où les joues en se desséchant l'avaient laissé s'enfoncer, n'en conservait pas moins un regard pénétrant, capable de se glisser dans les plus obscurs replis de la pensée. Un sourire sardonique serpenta à travers les rides de sa figure fanée quand elle vit que le jeune homme ne se souciait pas de répondre à ses questions.

— Est-ce donc le hasard qui vous a amené dans mon humble demeure ? reprit-elle. Avant de m'apprendre le motif qui me procure votre visite voulez-vous manger ou boire ?

Au regard scrutateur de la vieille, Kirgeali répondit par un regard hautain, et à ses questions en lui en adressant une lui-même :

— Mère, n'y a-t-il personne dans votre cabane?

— Il faut que je sache d'abord si vous ne venez pas par ordre du pacha; si ce n'est pas pour saisir quelqu'un qui lui serait suspect.

— Non, je suis ici pour mon propre compte, et je serais bien aise d'y trouver quelqu'un.

—S'il en est ainsi, tant mieux; mais, excepté Dgenga, la bohémienne, endormie comme une souche à côté de sa quenouille, il n'y a personne dans ma maison.

— Et Michaïlaki? Vous savez au moins où le trouver?

— C'est selon; je le sais ou je ne le sais pas.

— Il m'a dit pourtant que vous pourriez toujours me donner de ses nouvelles.

— Dites ce que vous lui voulez.

— Le voir, le voir tout de suite.

— De suite, c'est impossible; il est loin d'ici.

— Cependant il m'a promis de me répondre toutes les fois que je l'appellerais.

— Il tiendra sa promesse.

— Quand?

— Attendez, je veux voir. Elle plia ses doigts, cligna les yeux, fit quelques grimaces avec ses lèvres, comme si elle cherchait par ces diverses pratiques à favoriser quelque calcul mental. Deux.. et puis deux... et trois. Dans sept jours il sera ici, et si vous le voulez encore vous pourrez le voir.

— Sept jours ! c'est bien long; mais il ne sera pas encore trop tard ; merci, ma mère.

Comme il se levait pour sortir, la vieille lui demanda d'un air significatif s'il n'avait rien de plus à lui dire.

— Rien, répondit-il, si ce n'est de vous souhaiter une nuit meilleure que la mienne.

Il ne faut pas l'effaroucher, se dit Farika

en elle-même quand il fut sorti. Ou je me trompe fort, ou il est maintenant sur le point de se retourner vers nous. Ainsi, profitons de l'occasion; c'est un de ces hommes qui ne reculent pas; une fois parmi nous il sera *nôtre*. Il a l'âme ombrageuse et violente... Le poulain des steppes est aussi farouche et fougueux; cependant on sait le soumettre à la bride. Plus une entreprise est difficile, et plus le succès en est précieux.

Le château continuait d'être monotone et triste. Le pacha était moins accessible que jamais; l'aspect des hommes lui était odieux; il évitait même la présence de Sélima. Ses ordres étaient brièvement exprimés, contenus parfois dans un geste, et ce geste, il fallait qu'il soit compris... car le glaive de Mehemed était tranchant, et la tête du délinquant ne tenait aux épaules que par un fil. Le vieux Hakin,

de son côté, était devenu aussi sombre que si chaque jour était la veille de Ramazan. Il fuyait tout le monde : s'il rencontrait Kirdgeali, il détournait les yeux et sautait de côté comme s'il eût aperçu une vipère, un chien enragé, ou le diable en chair et en os. Quant à Sélima, personne ne savait ce qu'elle devenait. Depuis la mort de Houssaïn, le guichet du jardin avait été condamné, et les fenêtres du harem étaient murées du côté du jardin. Mehemed n'avait témoigné aucun soupçon ni à sa fille ni à aucune de ses odalisques. Il avait parlé, et tout était fini: bien des années se seraient écoulées, bien des catastrophes fussent survenues, avant que personne ne s'avisât de lui demander le fond de sa pensée; et la réponse eût été fort chanceuse.

L'aga ne cessait de harasser ses chevaux, tâchant d'endormir l'importune

inquiétude de son âme en se fouettant les sens et fatiguant son corps. Seulement ses cavaliers remarquèrent qu'il en voulait surtout à son cheval gris que lui avait donné le pacha de Vidin. Il n'avait qu'à s'en approcher pour que le sang lui montât à la figure; et tant qu'il était sur son dos, il ne cessait de lui labourer les flancs à coups d'éperons et de lui déchirer la bouche de saccades. Il fallait enfin que l'animal docile, mais plein de fougue, se pliât à tous ses caprices, et subît un injuste et continuel supplice. En voyant le cheval saigner et ruisseler d'écume, les uns disaient : Il aimait sans doute Houssaïn comme un futur frère d'armes; il aurait voulu venger sa mort, et sa colère s'en prend à cette pauvre bête. Les autres disaient : Il haïssait Houssaïn, c'eût été un rival qui lui eût disputé les faveurs du maître et l'eût peut-être égalé à la guerre; sa haine n'est pas

éteinte, et c'est le cheval qui en pâtit. Kirdgeali savait bien pourquoi il agissait de la sorte, mais il n'en faisait confidence à personne. Hakin pouvait bien en savoir aussi quelque chose; car on observait que, tout eunuque qu'il était, ses nerfs se crispaient, et ses dents grinçaient dès qu'il apercevait le pauvre cheval ainsi tourmenté; mais Hakin était aussi discret que Kirdgeali, et ne révélait pas le mystère, si tant est qu'il y eût du mystère.

Les sept jours expirés, dès que la brune fut venue, Kirdgeali eut hâte de retourner chez Farika. Cette fois, la porte s'ouvrit au premier coup qu'il frappa. Michaïlaki était au rendez-vous.

— Tu vois, dit l'Arnaoute, que je suis exact. Voyons! es-tu au bout?... La prophétie de Kordaki est-elle bien accomplie?... C'était un démon que ce vieux!

— Veux-tu dire, répondit l'aga en rougissant, que je suis un assassin?

— Nullement! Que puis-je en savoir? Je n'ai parlé que pour parler. Mais tu as quelque chose à me dire : je t'écoute.

— Michaïlaki, j'aime Sélima, la fille du pacha.

— Il faut la demander pour femme à son père.

— Il ne me la donnerait pas. Il l'a déjà promise à Abdallah, le sixième fils d'Achmet.

— On peut expédier Abdallah par le même chemin que Houssaïn; ils se retrouveront sans doute avec joie.

— Mais ne reste-t-il pas cinq autres fils à Achmet?

— Rien n'empêchera de les envoyer tous avec les deux plus jeunes. La vie d'un homme, tu sais cela, Kirdgeali... un bon coup bien asséné avec un bon yatagan en fait toujours raison.

— Il est vrai... mais... il y a tant d'autres pachas qui ont aussi des fils.

— C'est juste; mais nous, nous avons de bons bras, et de bons sabres; au besoin aussi quelques longs fusils, et quelques pistolets qui n'ont pas mémoire d'avoir jamais manqué leur but.

— Tu veux rire, Arnaoute; tes expédients ne valent pas grand'chose.

— Trouves-en d'autres.

— Eh bien! écoute. Le pacha ne se méfie nullement de moi. La garde alba-

naise m'est toute dévouée; je n'ai qu'un mot à dire pour la révolter. Toi, tu t'aboucheras avec ceux de la ville. Le château est à nous, nous tuons le pacha, et alors....

— Pas si vite! seigneur aga! C'est assez d'une fois : il serait bien sot le renard qui se laisserait prendre deux fois au même piége. J'admets que nous nous insurgions de bonne foi, sérieusement; nous voilà aux prises avec les janissaires, comptant sur ton secours... Pas du tout; le pacha te dit un mot, ou même ne te dit rien du tout; la fille te sourit, et... soudain... sans nous avertir, tu nous charges, tu nous sabres, comme si tu ne nous connaissais pas..... Non, aga, ton expédient ne peut pas me convenir. D'ailleurs, je connais bien tes Albanais : mène-les à la bataille, ils te suivront; au pillage, tant que tu voudras. Mais s'il s'agit de la rébellion,

ils ne t'écouteront pas. On sait ce qu'on peut gagner en se fiant à toi. Entre nous soit dit, tu n'as ni foi ni loi. Ce que je t'en dis n'est pas pour te fâcher. Je suis ton ami, je ne puis m'en empêcher; mais ce qui est vrai est vrai. Ainsi, je suis toujours prêt à te servir, seulement je suis bien aise de prendre mes précautions, et de ne pas me faire tuer uniquement pour passer une de tes fantaisies.

Kirdgeali reçut le sermon en fronçant un peu les sourcils :

— Trouve donc, dit-il, un moyen pour mettre Sélima en ma possession.

— Attends un instant; je vais consulter Farika; elle a plus d'invention que moi, et, soit dit en passant, plus de probité que toi.

— Consulte le diable lui-même, si tu veux ; je ne reculerai devant rien.

— Oh ! pour cela, j'en suis certain, répondit l'Arnaoute en ricanant d'une façon très peu respectueuse. Là-dessus, il sortit de la chambre, laissant Kirdgeali tout seul avec ses pensées.

— Sois tranquille, dit-il en rentrant ; Farika nous promet son assistance, c'est comme si tu tenais déjà ta belle. Il faut que tu restes ici jusqu'à minuit ; mais nous aurons de quoi passer le temps, sans qu'il nous paraisse trop long.

Il conduisit Kirdgeali dans une petite chambre, à l'autre bout de la cabane, et, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, plaça sur une table un énorme rôti et quelques flacons de vin de Moldavie.

— Voici, dit-il, les meilleurs témoins d'un traité que l'on veut tenir secret; ils ne sont ni curieux, ni bavards, pourvu qu'on soit familiarisé avec eux.

Il remplit les verres : — A ta santé, Kirdgeali! à la mémoire de Kordaki! C'était un grand prophète!

— Je bois à ta santé, Arnaoute.

Tout en buvant, Kirdgeali chercha à tirer de son compagnon quelques lumières sur le caractère énigmatique de Farika.

— Comment se fait-elle ainsi craindre et respecter? Où apprend-elle tout ce qu'elle sait et qu'elle est seule à savoir? Est-elle donc sorcière ou démon?

— Femme, créature de chair et d'os

comme toi ou moi, plus vieille et plus sage seulement. Quant à ce qu'elle sait, et comment elle le sait, je ne me soucie pas de m'en informer. Il me suffit qu'elle craigne Dieu, et qu'elle n'ait par conséquent rien de commun avec le diable.

Cette explication, très peu satisfaisante, fut tout ce que Kirdgeali put tirer de l'impénétrable Arnaoute, qui paraissait plus disposé à boire qu'à parler.

Michaïlaki n'avait pas insinué à tort sa familiarité avec le vin; il buvait imperturbablement, et chaque rasade semblait accroître sa gravité et sa taciturnité. Kirdgeali eut beau s'impatienter, menacer ou prier; c'était tout un pour l'Arnaoute, qui se contentait de répondre : Tu verras bien; ou, C'est une sainte femme; ou bien : Le vin est bon, il mérite qu'on le boive avec recueillement.

Au bout de quelque temps, on entendit la porte de la chambre contiguë s'ouvrir avec précaution ; Michaïlaki montra du doigt une petite fente dans la cloison : Regarde ! dit-il à voix basse, et il entama un nouveau flacon. Kirdgeali appliquant son œil sur la fente, vit avec étonnement le vieux eunuque Hakin en conférence avec Farika ; il appliqua son oreille à la place que son œil venait d'occuper et écouta attentivement ; mais il ne put saisir que quelques mots à la volée : *Houssaïn, Hopour, Kirdgeali, Sélima*.....

L'entretien se prolongea pendant une demi-heure ; l'eunuque sortit, la vieille Arnaoute vint retrouver ses hôtes.

— Aga, dit-elle, Sélima sera votre femme. Ce sera votre affaire de mettre une distance raisonnable entre vous et Mehémed, car il n'est pas en mon pou-

voir de conjurer sa colère et sa vengeance; Michaïlaki sera chargé de vous procurer un asile.

— Et comment tout cela s'accomplira-t-il? Par quels sacrifices pourrai-je conquérir un tel bonheur, et vous payer votre assistance? Et le jeune homme s'avança pour presser dans ses bras la vieille femme qui se recula en souriant.

— Il faut d'abord que vous nous laissiez agir; je ne puis vous donner aucune explication. Mais demain, à la nuit tombante, trouvez-vous au bord du fleuve, vis-à-vis de l'île, avec vos armes et deux chevaux, de bons coureurs, car ils auront une rude course à faire. Michaïlaki et moi nous ferons le reste.

— Au moins ne me priverez-vous pas de ma part de danger?

— Il y en aura pour tout le monde. Sélima et le danger vous arriveront ensemble. Mais sachez bien que celui qui réclame mon aide doit avoir en moi une confiance aveugle. Tout est calculé et arrangé; vous n'agirez que selon qu'on vous dira, sinon j'abandonne tout.

— Au diable la vieille sorcière! pensa Kirdgeali; je t'apprendrais bien à vouloir me traiter comme un enfant!

Mais, quoiqu'il n'eût pas une foi absolue dans les promesses de la vieille, qui paraissaient en effet au-dessus de sa puissance, il garda pour lui ses réflexions malséantes et réprima son impatience. N'eût-il eu qu'une chance contre cent d'obtenir sa bien-aimée, c'en était assez assurément pour qu'il se prêtât à tout.

— A présent, continua la vieille, vous

allez rentrer chez vous. Il ne faut pas que l'on vous voie sortir d'ici ; tâchez de dormir et fiez-vous à nous. A demain ! à la nuit tombante !

Kirdgeali l'arrêta par le bras.

— J'ai de l'or, dit-il; je ne laisserai pas vos services sans salaire.

— Gardez votre or, répondit la vieille d'un air de dignité; je sais où trouver mon salaire sans toucher à vos sequins ; mais retirez-vous, je vous le répète, car il y a long-temps que les coqs ont chanté minuit.

— Eh bien, dit la vieille, après que Kirdgeali eut quitté la cabane, le voilà cet homme qui, pareil au lion du désert, ne comptait que sur sa force, ne prenait conseil que de ses volontés : le jour est

venu... et ce lion superbe courbe son front et se laisse atteler au char. Car nul ne peut fuir sa destinée, et la plus rebelle volonté ne sera que l'instrument docile d'une volonté suprême!

— Je crains fort. la mère, répondit l'Arnaoute, qu'il ne fasse faux bond; car je me trompe bien s'il n'est fait pour commander plutôt que pour obéir.

— Qu'il vous obéisse ou qu'il vous commande, cela m'est indifférent, pourvu qu'il se trouve au milieu de vous. Les paroles d'*Ivoni* ne peuvent manquer de trouver leur accomplissement. Mais ce n'est pas le moment de nous en occuper. Allons, il faut nous reposer; car, au lever du jour, nous mettrons la main à l'œuvre, et Dieu sait si nous avons à faire!

Kirdgeali ne put goûter un seul in-

stant de repos. L'inconcevable assurance de Farika et le mystère qui enveloppait ses actions troublaient toutes ses idées.

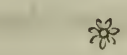
— Je n'y comprends rien, se disait-il, il faut bien la laisser agir; arrive qu'arrive. Je serai toujours le maître de dire: Assez!

Au point du jour le pacha le fit appeler :

— Kirdgeali, lui dit-il, dès que le soleil aura passé sur nos têtes, tu prendras avec toi tes Albanais, et tu iras les disposer par détachements sur le chemin de Vidin, jusqu'à quatre lieues d'ici, afin qu'ils se trouvent demain sur le passage de mon gendre Abdallah, et qu'ils lui rendent les honneurs militaires.

Il est probable que si le pacha eût fixé

les yeux sur son aga en lui parlant, celui-ci n'eût point dépassé le seuil du harem avec sa tête sur ses épaules; car, au nom d'Abdallah, l'imprudent jeune homme lança à l'orgueilleux musulman un geste insultant accompagné d'un sourire de mépris. Mais, par bonheur pour l'amant et par malheur pour le père, Mehemed parlait toujours à ses inférieurs sans détacher son regard de la terre. Kirdgeali sortit donc tranquillement, occupé de tout autre chose que de l'entrée solennelle d'Abdallah.



VI.

Attendre!... quel mot mal sonnant pour l'oreille d'un amant! Que d'heures de souffrance précèdent l'heure d'un rendez-vous! Et quand les battements du cœur sont si rapides, comme l'aiguille

du temps marche avec lenteur ! Ah oui ! l'attente est un véritable martyre, lors même que toutes les difficultés ont été écartées, et tous les obstacles prévus. Mais lorsqu'on est entre la vie et la mort; lorsque l'heure qu'on appelle doit porter l'arrêt qui vous élèvera au faîte des félicités, ou vous précipitera dans un abîme sans fond; lorsque votre avenir, vos espérances, votre vie, et ce qui vous est mille fois plus cher que la vie, se trouve à la merci des soins étrangers, livré à toutes les chances du sort; lorsque, condamné soi-même à l'inaction, sans aucune donnée sur la marche des choses, ni sur les moyens de réussite; enchaîné en présence du gouffre de pensées qui tourbillonnent sans cesse et vous ramènent sans cesse à parcourir l'immense cercle des hasards, on est forcé d'attendre : attendre alors — c'est souffrir les tortures les plus atroces de l'enfer !

Kirdgeali chercha vainement à s'arracher à son supplice; il chercha vainement à abréger l'interminable lenteur du temps en s'occupant des moindres détails de sa charge. Il inspecta ses cavaliers, fit seller ses chevaux, visita les armes; il fit tout cela comme ferait un homme tourmenté d'un cauchemar qui cherche à s'éveiller et qui n'en continue pas moins à se sentir oppressé, défaillant, harassé des visions qui le tourmentent.

Il regarda le ciel; le soleil aussi était lent ce jour-là! Il rentra dans sa chambre, prépara ses pistolets, prit tout son or; bref, il se mit en règle; jeta sur ses épaules sa bourka albanaise, et sortit de nouveau. Il sentait comme un fardeau de plomb peser sur son cœur, tandis que la crainte et l'espérance le ballottaient comme une nacelle battue par la tem-

pête. Pourtant son front n'avait rien perdu de sa fierté : sous les regards des hommes, à la face du soleil, il redressait sa tête superbe comme un aiglon qui plane au haut des cieux. Le jeune aga n'avait pas vécu de longues années, mais il avait bu largement à la coupe de l'expérience, et en avait avalé... l'amertume. Il tenait trop les hommes en mépris pour douter un instant qu'il les faut asservir pour s'en faire respecter; mais que, pour s'en rendre maître, il faut commander au son de sa voix, maîtriser l'expression de sa figure, et faire mentir son visage à son cœur!

Le soleil étant arrivé juste à la moitié de sa course, Kirdgeali fit monter sa troupe à cheval. Il monta lui-même son cheval noir habituel; son Arnaoute mena à la main le persan. Cette fois l'aga ménagea sa marche; il sortit au pas de la

ville, et laissa son cheval persan près de la cabane d'un pêcheur, située à un quart de lieue d'Ismaïlow, sur la rive du lac Kouligueri. Il envoya son Arnaoute à l'un des postes les plus avancés, et passant au grand trot, suivit la rive du Danube sur le chemin de Galatz. Après avoir échelonné ses hommes jusqu'à la hauteur de Kislitz, il revint tout seul sur ses pas.

Le soleil était alors descendu au-dessous de la terre, et ses derniers rayons doraient encore l'horizon du côté du couchant. Au-dessus, flottaient des vapeurs nuancées de rose et de violet qui pâlissaient déjà, et allaient se fondre dans la teinte cendreuse du reste du ciel. Kirdgeali prit la bride du cheval qu'il avait laissé sur le rivage, et se mit à côtoyer le fleuve en remontant vers la ville, que le crépuscule enveloppait comme une brume du printemps. Il s'arrêta vis-

à-vis de l'île, cacha ses chevaux derrière des buissons, et s'enveloppant de sa bourka, la main posée sur le manche de son yatagan, l'œil tendu du côté d'Ismaïlow..... il attendait.

Les objets étaient encore distincts. On voyait les pêcheurs revenir les reins chargés de filets, et le Tatare, criant d'une voix aiguë, pousser l'indocile troupeau de ses chevaux sauvages. On voyait les Moldaves, portant comme des fourmis des menues branches sur le dos, s'acheminer vers leurs demeures. L'aga, dont l'impatience augmentait à chaque instant, serrait convulsivement son couteau dans ses doigts. Il eût voulu purger la terre de ces témoins importuns; il maudissait cette race stupide qui continuait ses travaux tant qu'un reflet mourant du jour leur servait à se diriger; il maudissait le ciel qui hésitait à ensevelir

dans les ténèbres ce monde remuant et indiscret. Impuissante colère! fureurs sacriléges! Ses cris insensés se perdaient dans l'espace, tandis que la glorieuse nature poursuivait sa marche calme et accoutumée.

Les ombres s'épaissirent enfin. Les aiguilles des minarets, les combles des maisons et les créneaux des remparts cessèrent de se découper sur le fond assombri du ciel. Le sang de Kirdgeali était figé dans ses veines, et les battements de son cœur lui retentissaient aux oreilles. Son attente était une longue agonie!....

— C'est fini, disait-il, on s'est raillé de moi, ou bien on m'a promis ce qu'on ne pouvait tenir. C'est fini, je suis perdu!...

Soudain il crut apercevoir quelque chose à travers les brouillards... il distin-

gua comme un groupe d'hommes qui descendaient de la ville et s'avançaient rapidement vers lui..... Ce sont eux! Il courut aussitôt à leur rencontre ; il siffla, et un autre sifflement lui répondit. Ce sont eux! Dès qu'il les eut joints, ils déposèrent un fardeau à ses pieds et s'enfuirent du côté du fleuve; un seul resta, c'était Michaïlaki.

— Kirdgeali, dit l'Arnaoute, la voilà! A cheval de suite! Emporte-la!

Kirgeali prit Sélima dans ses bras.

— Ne crains rien, dit-il en la pressant sur sa poitrine. Tu es avec moi.

La jeune fille, s'éveillant de sa défaillance, entr'ouvrit ses paupières.

— Protége-moi, dit-elle; et ses yeux

se refermèrent aussitôt. Kirdgeali colla ses lèvres sur le front glacé de Sélima, et, la voyant inanimée, resta comme pétrifié. Michaïlaki le tira rudement par le bras.

— A cheval! cria-t-il, à cheval! et fuyons! Nous n'avons pas un moment à perdre.

Ces paroles réveillèrent Kirdgeali de sa léthargie. Entourant de son bras droit la taille svelte de Sélima, il s'élança sur son cheval, enveloppa l'enfant dans son manteau, et saisit les rênes de la main gauche.

— En avant, Michaïlaki!

L'Arnaoute lança son cheval, Kirdgeali le suivit, et tous les deux volèrent, semblables à des habitants de la nuit, rasant à peine la terre, et poursuivant sans re-

lâche leur course rapide et presque aérienne.

— Sara Michaëla! mon ange! je t'aime, pardonne-moi!

La jeune fille avait repris ses sens; elle tremblait et se pressait contre son ravisseur. Elle l'avait reconnu à sa voix, à ses paroles; avant ses yeux, son cœur l'avait reconnu.

— Kirdgeali, protége-moi! ils veulent m'assassiner.

— N'aie pas peur, mon ange! Kirdgeali est avec toi, et pas un cheveu ne tombera de ta tête!

— Kirdgeali, rends-moi à mon père.

Il ne lui répondit que par des baisers

rapides et brûlants, et frappant de ses étriers pointus les flancs de son cheval, il se pressa sur les traces de Michaïlaki, qui de son côté ne ménageait pas le cheval persan et fendait l'air comme une flèche.

La nuit était sombre. La lune et les étoiles, d'accord avec les désirs de Kirdgeali, s'étaient tapies derrière les nuages. Les ravisseurs galopaient sans s'arrêter. Le bruit des herbes sèches que broyaient les sabots des chevaux indiquait à Kirdgeali qu'ils avaient quitté le chemin, et le vent qui lui fouettait le visage lui apprit qu'ils tournaient vers la partie ouest du lac. Les oies sauvages, réveillées à l'improviste dans leurs réduits marécageux, criaient vers les bas-fonds ; les loups surpris se sauvaient en hurlant, car le vent des steppes prolongeait au loin le bruit des fers des chevaux son-

nant sur la terre durcie par la gelée. L'air froid sifflait dans les oreilles des nobles animaux, et les tiges des chardons et des autres plantes du désert se brisaient avec fracas sous leurs pieds agiles... La jeune fille ressentait une terreur, un plaisir... Où l'emmenait-on ? que deviendrait-elle ? elle l'ignorait. Mais elle était dans les bras de son amant et ne disait rien, ne pensait presque pas; car cette course désordonnée, jointes à cela les caresses de son amant, avaient brouillé complétement les fils de ses idées. Sa tête et son cœur tournoyaient comme dans un rêve; tout en elle était trouble, chaos et passion.

Et les braves coursiers ne fléchissaient pas.

Kirdgeali, ivre d'amour, eût voulu courir ainsi le reste de sa vie. Que lui

importait la vengeance du père!... la mort qui le suivait peut-être!... Michaïlaki pensait pour lui, et son cheval noir volait; hors là l'univers était vide!.....

Ils traversèrent des plaines et des vallées. Les braves chevaux ne se fatiguaient pas! Ils descendirent des collines et entrèrent dans les steppes. Le bruit de leurs pas se perdait dans le désert; mais les steppes et les déserts furent franchis. Les braves chevaux ne se fatiguaient pas! Ils volaient sans se ralentir..... Enfin ils atteignirent les bois; Michaïlaki enfila un sentier qui courait en zigzag à travers le taillis. Bientôt on entendit un chien aboyer; une petite lumière scintilla sous les arbres; l'Arnaoute retint la bride de son cheval.

—Halte! cria-t-il; nous allons nous reposer ici.

Il descendit, ouvrit l'entrée d'une enceinte formée par une haie vive, et frappa à la porte d'une cabane. Une vieille femme vint lui ouvrir. Elle était vêtue, comme les paysannes de la Bessérabie, d'une robe de laine d'un gris jaunâtre, et portait sur la tête une coiffe pendante en canevas écru.

— Où est le boyar? demanda Michaïlaki.

— Le boyar n'est pas encore de retour.

—N'importe. Je t'amène des convives. Tu nous feras du feu, tu nous donneras à manger, et surtout à boire; j'aurai soin du reste.

— Tout est préparé, vous êtes attendus.

— C'est bien. Entre, Kirdgeali; je veux m'occuper de nos chevaux.

Kirdgeali porta Sara Michaëla dans la cabane, et la déposa sur un petit lit qui était tout-à-fait simple, mais propre et blanc comme la neige. La jeune fille leva sur lui ses grands yeux où l'effroi se mêlait à l'amour.

— Kirdgeali, ne vas-tu pas me rendre à mon père? tu sais qu'il n'a que moi sur la terre.

— Et moi aussi je n'ai que toi sur la terre!... Je ne te céderai qu'avec ma vie. Cependant, dis un mot... j'en mourrai, mais tu seras obéie!

Il s'agenouilla auprès du lit, et couvrit de caresses les mains et les pieds de la jeune fille; il baisait sa robe et n'osait

pas approcher les lèvres de son visage.

Tant d'amour, tant de respect, rassuraient la timide enfant; son œil rayonnait de plaisir.... Si elle pouvait concilier le devoir et l'amour!

— Kirdgeali! ne crains pas la colère de mon père; je me jetterai à ses pieds, son cœur n'est pas de fer; il nous pardonnera et il nous unira.

— Oui, dit Kirdgeali avec un sourire convulsif; oui! il nous unira... toi à Abdallah, et moi à la mort!... Mais, dis un mot! commande! et nous retournerons à l'instant vers Ismaïlow..... Ma tête est prête à tomber au moindre signe de ta main. Que ferais-je de la vie sans toi, sans ton amour?

Il se leva; ses beaux traits, dont l'ex-

pression habituelle était un mélange de hardiesse et de noble assurance, étaient ennoblis encore en ce moment par ce sublime dévouement, par cette étincelle céleste qui brille dans l'œil d'un martyr ou d'un héros.

— O mon bien-aimé, s'écria la jeune fille, ne te désespère pas ainsi, ne doute pas de mon amour! J'irai où tu iras; je te suivrai partout.

Dès ce moment, tout souvenir de chagrins passés disparut pour les deux amants. Kirdgeali entoura des soins d'une mère le chaste objet de ses affections, et tous les deux ils se parlaient ce langage muet, affectueux, tendre, auquel la parole humaine n'osait se mêler dans la crainte de le profaner. Enfin, la douce enfant, fatiguée de ce voyage et de tant d'émotions diverses, s'endormit d'un

sommeil doux et chaste comme celui des anges. Kirdgeali resta auprès d'elle à genoux, n'osant pas remuer, et retenant même son haleine.

A l'autre bout de la chambre, Michaïlaki établi auprès du feu, se livrait de son côté à une muette conversation avec les flacons de vin qu'il s'était fait apporter, ne s'interrompant de temps en temps que pour attiser le feu; parfois aussi il jetait un coup d'œil sur les deux amants; et, soit que le sommeil l'eût gagné, soit qu'il eût voulu témoigner son étonnement ou sa pitié, il hochait la tête toutes les fois qu'il regardait de ce côté : au fait, l'Arnaoute avait toujours vu le jeune aga à cheval et les armes à la main, et jamais aux pieds des odalisques.

Grande était la confusion au château d'Ismaïlow. Le pacha, furieux, faisait

tout trembler autour de lui. Ses valets et ses esclaves eussent voulu se sauver sous terre. A la nuit tombante, Sélima s'était fait porter en litière à la salle des bains; elle était accompagnée de six femmes esclaves et de douze eunuques armés. La nuit était déjà close, et Sélima n'était pas revenue. Le pacha envoya le vieux Hakin aux bains : Sélima n'y avait point paru. Les janissaires parcoururent la ville des flambeaux à la main; le pacha lui-même monta à cheval, et courut les rues à la tête d'un détachement de ses fidèles spahis. Près de l'église de Saint-Jean, on trouva la litière vide... A quelque distance de là, on ramassa dans les ruelles les eunuques tapis contre les murs des maisons, et à demi morts de frayeur, ainsi que les femmes, qui regrettaient peut-être de n'avoir pas été enlevées avec leur maîtresse. Tous, ils s'accordaient à dire que des gens armés les avaient as-

saillis, battus, renversés ou dispersés... et avaient ensuite emporté Sélima. Qu'en avaient-ils fait? qu'était-elle devenue? nul ne put le dire.

Dans le premier accès de sa fureur, Mehemed ordonna au préalable, de trancher la tête à tous les eunuques; de coudre dans les sacs, et de jeter à la rivière toutes les femmes : ce qui fut dit fut fait. Mais la réflexion venue, il regretta son emportement. Ce n'est pas que les esclaves n'eussent mérité la mort pour avoir si lâchement abandonné leur maîtresse : on pouvait les faire exécuter le lendemain, sans se priver des indices malheureusement uniques pour retrouver les traces des ravisseurs. Mais ce qui était fait était fait : il n'y avait plus moyen d'y revenir. Hakin s'en alla chez la vieille Arnaoute, lui promettant la faveur du pacha, offrant de l'or et de riches présents. Mais elle

ne voulut s'engager à rien... qu'à prier.

Mehemed n'aimait à mettre personne dans la confidence de ses pensées ; il lui échappa cependant de dire en cette occasion : Si mon Kirdgeali était ici, fût-elle au fond des enfers, il saurait me retrouver mon enfant !

De nouvelles perquisitions furent faites dans la ville et hors de la ville ; on envoya des spahis dans toutes les directions, sur tous les chemins ; on expédia des Tatares vers tous les pachas voisins, pour leur donner avis du malheur arrivé, et les inviter à unir leurs efforts à ceux du père pour retrouver son enfant.

Le lendemain, complication d'embarras : un sac rempli de nouvelles de toutes sortes, de toutes couleurs, avait crevé sur la ville. Les uns avaient vu des hom-

mes passer le Danube dans des barques, et gagner la rive droite. Le pacha commanda de suite une escouade de janissaires, avec ordre au bey de Telcza d'envoyer en hâte sur toutes les routes de Boulgarie, et d'arrêter quiconque aurait l'air d'un ravisseur, ou ferait seulement mine de se sauver. D'autres avaient vu des cavaliers courant à toute bride vers Tobaki. Des spahis furent envoyés à leur poursuite de ce côté. Il y en avait qui avaient entendu le galop des chevaux vers Kilïa ; d'autres qui avaient vu un bateau faisant force de rames en descendant le Danube...

Le pacha envoya trois Tatares à Kilïa, avec ordre d'aller aussi vite que le vent ; le premier arrivé recevrait cent pièces de léva d'or, avec les deux meilleurs chevaux des haras du pacha. Mais celui qui lui ramènerait son enfant chéri pourrait

lui demander ce qu'il voudrait, fût-ce même tous les trésors du pacha.

Abdallah arriva au milieu du jour, escorté de la garde albanaise, qui revint tout entière avec lui, le seul Kirdgeali excepté. Abdallah n'avait pas vu le jeune aga, et personne de l'escorte ne put dire ce qu'il était devenu. Hakin s'étant trouvé seul avec le pacha, se permit de lui faire observer :

— Seigneur, je te l'ai dit, tu as nourri une vipère dans ton sein !

Mehemed fit un geste pour lui enjoindre le silence.

— Il n'a pu me trahir : je l'ai aimé comme s'il eût été mon fils !... Toi aussi, tu l'aimais autrefois ; mais, depuis la mort de Houssaïn, tu as pris tout le monde en

haine. Cet esprit orgueilleux répugnait à admettre qu'il eût pu se tromper ; il cherchait à imposer silence à sa douleur... en vain.

— Il ne faut rien préjuger, Hakin ! il ne faut pas condamner sans preuves. Cependant mon destin est cruel !... Je n'ai aimé d'amour qu'une seule femme, la mort me l'a ravie. Je n'ai eu qu'un seul enfant, image de sa mère, l'unique consolation de ma vie, et on m'a pris mon enfant !...

Le fier pacha ne fut plus que père, et pleura. Hakin pleura aussi; car Hakin avait vu naître Mehemed, il l'avait soigné enfant, et ne l'avait jamais quitté.

— Tout-puissant, Allah ! s'écria-t-il avec transport, et toi, grand Prophète ! fais que l'infâme ravisseur compte autant

d'années de tourments que nos yeux auront répandu de larmes!

— Arrête, Hakin, s'écria Mehemed, ne maudis pas!... Le malheur du ravisseur serait peut-être aussi le malheur de ma fille!

Il essuya ses larmes, monta à cheval, et partit avec Abdallah pour se mettre à la recherche, l'un de sa fille, l'autre de sa fiancée. Le père, pour regagner le bonheur perdu; le jeune homme, pour retrouver l'espérance envolée.

VII.

Ce jour-là le soleil se leva dégagé de vapeurs, ses rayons frappèrent les vitres gelées de la maison et y rejaillirent comme sur les facettes polies d'un diamant. La jeune fille s'éveilla et ouvrit de

grands yeux en regardant autour de soi. Elle ne sut d'abord où elle se trouvait; mais elle vit Kirdgeali qui, à genoux, avait veillé toute la nuit auprès d'elle.

— Où suis-je? s'écria-t-elle.

— Avec ton amant, ton gardien, ton esclave.

— Kirdgeali, où est mon père?

Et il y avait tant d'amour filial dans sa naïve expression, que toute la sécurité de l'amant en devint troublée.

— O mon père! mon pauvre père! qui m'aime tant... Oh! rends-moi à mon père.

Le jeune homme pâlit. Il vit son bonheur s'évanouir; mais, heureux ou non, il ne manquera pas à sa parole.

— Je te l'ai juré hier, je te le jure aujourd'hui encore : dis-moi que tu le veux, et je te remettrai à ton père, et ma tête... au bourreau !

— Kirdgeali, prions, dit la jeune fille. Elle se mit à genoux et pria avec ferveur. Kirdgeali le renégat, rappelé soudain aux sentiments religieux, se joignit de cœur à cette prière ; car son ange de salut éclaira son âme égarée, et lui apprit que le vrai amour conduit dans la voie de la vérité.

Un solennel silence s'établit dans la cabane. Michaïlaki, seul témoin de cette scène sublime, dormait toujours auprès du poêle.

Était-ce la pureté de sa conscience, était-ce l'abrutissement du crime qui lui faisait un sommeil si profond ? Dieu seul

le sait, l'homme ne peut en juger; car dans notre déplorable monde, l'enfant innocent comme le brigand endurci ne connaissent pas le remords, et dorment du même sommeil insoucieux.

La prière finie, Sara Michaëla se jeta dans les bras de Kirdgeali.

— Désormais, dit-elle, je t'appartiens.

— Oui, dit Kirdgeali, à moi pour l'éternité!

Dans ce moment, un bruit se fit entendre au dehors. Kirdgeali saisit son yatagan; Michaïlaki était déjà debout et le sabre au poing, tandis que dans son regard et dans son maintien on aurait en vain cherché la moindre trace de sommeil ou d'ivresse. Oh! l'innocence n'a pas un semblable reveil!... Il faut être

jeune soldat ou vieux brigand pour dormir d'un sommeil aussi alerte.

— Le chien fait bonne garde, dit Michaïlaki ; il a un nez qui flaire de loin. Ce sont peut-être des gens de Mehemed; mais voici une cachette où vous serez en sûreté. En prononçant ces mots, il frappa du pied une large dalle qui se trouvait près du poêle. La dalle, en faisant la bascule, laissa voir un petit escalier conduisant à des souterrains. Michaïlaki sortit; Kirdgeali jeta sur la cachette un regard de mépris, et poussant du pied la lourde trappe, il la referma.

— Ce serait bon pour un Arnaoute, mais non pour moi. Je ne reculerai pas... qu'il vienne!

La jeune fille oublia sa timidité; son

sang oriental s'enflamma en présence du danger : elle saisit son poignard.

— Kirdgeali, dit-elle, nous mourrons ensemble!

Kirdgeali l'embrassa convulsivement. Heureusement c'était une fausse alarme. Au bout de quelques instants Michaïlaki rentra.

— Ce sont les nôtres, dit-il ; et voyant la trappe refermée, il hocha la tête : —Aga, seras-tu donc fou toute ta vie? Ne sais-tu pas qu'il faut se courber là où l'on ne peut marcher la tête haute?

— Se courbe qui voudra! moi je ne le ferai pas.

Il remit lentement son sabre dans le fourreau. Deux femmes entrèrent alors

dans la chaumière. Farika était la première, Kirdgeali la salua avec bienveillance, Michaïlaki s'inclina jusqu'à terre. L'autre femme n'eut pas dépassé le seuil de la porte, que Sara Michaëla s'écria : Zoulma! ma chère Zoulma! et elle courut se jeter dans les bras de la bonne nourrice, qui la pressa maternellement sur son sein, et, en pleurant de joie, lui donna tous les doux noms qu'elle sut trouver.

Ces premiers transports satisfaits, Kirdgeali prit le bras de l'Arnaoute et lui dit:

— Maintenant nous pouvons nous mettre en route, nous sommes assez reposés.

Michaïlaki répondit en grimaçant une espèce de sourire important... et mystérieux :

— Bien parlé ; mais nos chevaux ne sont pas tout-à-fait de cet avis. Ils demandent encore quelques heures de tranquillité et ils en ont bien le droit, car ils ont vaillamment couru, et ils ne retrouveront pas de sitôt l'occasion de reprendre haleine.

Kirdgeali, qui, dans aucune circonstance au monde, ne suivait que sa volonté, n'eût pas manqué de la faire respecter à l'Arnaoute, mais Farika s'interposa.

— Nous ne pouvons pas nous remettre en route, dit-elle ; ici nous sommes à l'abri du danger, et, pour continuer notre voyage, il faut que nous soyons rejoints par une personne qui ne tardera pas à arriver. C'est qu'il s'est passé bien des choses depuis l'enlèvement de cette belle enfant. Zoulma, que je ne connaissais

pas encore, vint d'abord me demander un refuge; bien lui en prit, en me disant qu'elle était la nourrice de Sélima, car les janissaires fouillaient dans toutes les maisons, les spahis parcouraient les rues; mais ils ne trouvèrent que les esclaves et les eunuques qui ne revirent plus le harem. Puis Hakin vint chez moi; je sus tirer de lui que le pacha ne soupçonnait encore rien; alors, protégées par le tumulte et par l'obscurité, nous avons réussi à nous échapper de la ville sans être aperçues, et, Dieu aidant, nous sommes arrivées jusqu'ici.

Kirdgeali pria Farika de lui déclarer franchement si Hakin était instruit de l'affaire.

— Non, répondit-elle; je prends le ciel à témoin qu'il n'en a jamais rien su. Ne nous aurait-il pas dénoncés au pacha?

— Cependant il est venu chez vous, je l'y ai vu.

— Sans nul doute il venait chez moi. Ce fut lui qui m'apprit la prochaine arrivée d'Abdallah; c'est encore lui qui m'a dit que Sélima devait aller au bain. Le boyar Toudor, Michaïlaki et nos partisans étaient assemblés à Ismaïlow; j'ai donc pu vous promettre ce que vous avez si heureusement obtenu. Hakin m'entretint encore de la mort de Houssaïn et de Hopour; c'était là son sujet favori de conversation.

Kirdgeali cessa brusquement de la questionner, et, se tournant du côté du feu, parut occupé à réfléchir.

— Voici le boyar qui arrive, dit en entrant la vieille servante bessérabe; il faut qu'il ait été poursuivi : son cheval court

comme s'il avait une bande de loups à ses trousses.

Michaïlaki sortit aussitôt de la cabane.

— Eh bien, Michaïlaki, dit le boyar en sautant à terre, tout a-t-il réussi à souhait?

— Parfaitement. Nous voici maintenant un peu plus tranquilles que là-bas. Ils n'ont pas le nez assez fin pour nous dépister dans notre tanière. Et vous, seigneur, leur avez-vous donné le change? Ils n'ont pas manqué, j'en suis sûr, de lancer après vous tous leurs limiers?

— Je me soucie peu de tous les janissaires et des spahis du monde. Et la musulmane? et votre héros? comment se comportent-ils?

— Ils s'adorent, ils se le disent et s'embrassent; voilà tout! Mais Farika est arrivée.

— Dieu soit loué!

Et le boyar, entrant dans la chambre, alla embrasser Farika avec toute l'effusion d'un fils qui retrouve une mère chérie et respectée, échappée aux dangers qu'elle avait courus. En voyant un homme entrer, Sara Michaëla s'empressa de chercher son voile pour se couvrir la figure; mais elle l'avait perdu, et ce fut l'incarnat de la modestie qui suppléa aux plis jaloux de la mousseline.

Le boyar aperçut son embarras, il s'approcha d'elle, et lui dit avec galanterie :

— Ne rougissez pas, madame; le re-

gard d'un Valaque ne doit pas vous inspirer de crainte. Nous aimons au contraire à rendre hommage à la beauté.

En effet, son œil noir reluisait comme s'il allait en jaillir des étincelles de feu, et tout son visage exprimait l'admiration.

Ce fut au tour de Kirdgeali de rougir; mais sa rougeur n'était pas de la modestie, c'était de l'orgueil offensé. Il s'indignait de ce qu'un étranger se permît d'admirer des charmes dont il était l'esclave, en attendant qu'il en fût le maître. Michaïlaki s'aperçut de son mécontentement, et lui dit du ton d'un conciliateur:

— Kirdgeali, c'est ici le boyar Toudor, à qui tu dois beaucoup de reconnaissance. Lui et les siens ont risqué leur vie pour te procurer le bien que tu souhaitais.

— Merci, boyar, dit l'aga avec froideur; j'espère que je pourrai vous rendre service pour service.

— Ne vous inquiétez pas de cela, répondit Toudor d'un air insouciant; pensez plutôt à conduire les choses à bonne fin; car ce n'est pas sans raison que nos ancêtres les Romains avaient coutume de dire : *Si finis bonus, laudabile totum.* Et s'adressant à Farika, il ajouta : Le soleil s'est montré de bonne heure, c'est signe d'ouragan. La neige commence déjà à tomber; si, comme je l'espère, la tourmente arrive, nous nous mettrons en route aussitôt. Autrement il faut attendre la nuit, car les Turcs rôdent aux environs. Une fois que nous aurons mis le Prout entre Mehemed et nous, nous pourrons rire de sa colère.

Kirdgeali se leva brusquement.

— Boyar! nous ne vous serons pas à charge, ni moi ni ma fiancée. J'ai des chevaux vigoureux qui me mèneront rapidement à la frontière; mon sabre est bon, j'ai l'œil sûr et le bras fort; je saurai bien me défendre si l'on m'attaque. Nous vous quitterons donc à l'instant. Cependant je vous prie d'accepter ce modeste présent, en reconnaissance du service que vous m'avez rendu.

Il prit de l'or plein ses deux mains et le déposa sur la table.

La flamme de la colère et de l'indignation ondoya sur le noble visage du boyar; mais un regard suppliant de Farika prévint l'explosion, et Michaïlaki prenant une attitude majestueuse, ou qui du moins était telle dans son intention, interpella l'aga en ces termes :

— Penses-tu donc que ta sécurité soit tout, et comptes-tu la nôtre pour rien? Nous avons pour toi affronté des dangers que tu ne partageais pas : voudrais-tu nous quitter au moment d'un danger commun? aurais-tu envie de renouveler la sanglante farce d'Ismaïlow? Rappelle-toi les paroles de Kordaki; car, pour nous, nous ne les avons pas oubliées.

L'Arnaoute montra ainsi qu'il savait parler dans l'occasion, et surtout qu'il connaissait parfaitement la corde sensible de Kirdgeali. L'aga fronça le sourcil, mais il n'hésita pas à se rendre.

— Bien, dit-il, je resterai. Montrez-moi le danger, et vous êtes sûrs que je ne m'y déroberai pas.

Sara Michaëla se pencha sur l'épaule de son amant.

— Oh ! lui dit-elle, ne cherche pas de dangers; songe que moi aussi je n'ai plus que toi sur la terre !

— Ange ! tu cesserais d'aimer ton amant, s'il pouvait devenir un lâche.

— Tu blasphèmes ; je ne cesserai jamais de t'aimer.

Tandis que les amants se parlaient ainsi à l'oreille, Michaïlaki priait Toudor de lui raconter les événements de la nuit précédente.

— Tu sais, dit le boyard, comment les eunuques abandonnèrent lâchement leur maîtresse, et que nous n'eûmes pas même besoin pour nous en défaire de tirer nos sabres des fourreaux. Les Arnaoutes qui gardaient la porte de Bender nous tinrent parole. Après avoir assuré

notre sortie, ils suivirent notre exemple, et abandonnèrent leur poste sans se donner la peine de demander leur congé au pacha. Une partie de mon détachement m'a suivi à Tobaki, l'autre se dirigea sur Kilïa. Ils connaissent trop bien le point de ralliement, pour qu'on ait besoin de leur indiquer le chemin.

J'ai lancé en outre quelques uns de mes cavaliers sur Batymir et Berlat.

Si le pacha n'a pas mieux réussi à se saisir de tes gens que des miens, il cherchera long-temps avant de retrouver les traces de sa fille.

— Oh! pour mes hommes, dit Michaïlaki, il est inutile de s'inquiéter d'eux; ils sont assez rusés pour savoir se tirer d'affaire. Ils connaissent tous les sentiers de la Boulgarie, et ils savent bien

que le Danube suit rapidement sa pente vers la mer Noire. Ainsi, nous pouvons nous rassurer sur leur compte.

— Dieu merci, voici que la tourmente se lève, s'écria le boyar. Michaïlaki, il faut nous apprêter à partir. Le Turc n'aime pas à se laver la figure avec la neige.

On échangea bien quelques paroles dont on ne put se dispenser; mais Kirdgeali et Toudor se tinrent sur la réserve vis-à-vis l'un de l'autre. C'est en vain qu'ils chercheraient maintenant à rétablir entre eux la bonne harmonie : deux cœurs désunis par une première impression ne sympathisent jamais. D'où vient que l'on s'aime ou que l'on se hait ainsi à la première vue? En vain l'homme voudrait-il raisonner ces sentiments involontaires; l'empreinte primitive sub-

siste et ne s'efface plus qu'à la mort!....

Kirdgeali était jeune, Toudor était jeune aussi. Tous deux étaient de braves soldats ; ils aimaient également la gloire; passionnés pour l'indépendance, tous les deux ils ne rêvaient que la liberté guerrière. Ils auraient dû s'estimer et s'aimer. D'où vient qu'il n'en était rien? Quel pressentiment jetait donc entre eux cette ombre qui les séparait?

Toudor voyait avec colère l'orgueil de Kirdgeali. S'il lui adressait la parole, c'est que l'aga était son hôte; mais il ne s'acquittait qu'avec répugnance de ce devoir imposé par l'hospitalité. De son côté, Kirdgeali s'irritait de la hardiesse de Toudor lui-même, et volontairement il se préparait le corrosif poison de la jalousie, et ne cherchait nullement à déguiser sa haine naissante. La fille de Me-

hemed détournait son visage des regards de Toudor; ses yeux suivaient tous les mouvements de son amant. Apercevait-elle sur ce visage altier l'expression farouche de l'orgueil blessé, elle tâchait de le calmer par ses douces paroles et son accent suppliant. Avait-elle réussi, elle triomphait dans sa puissance et souriait glorieusement. Car une femme amoureuse est fière comme un enfant du pouvoir qu'elle exerce, et elle l'exerce comme un enfant.

Au milieu de ce conflit de sentiments divers, Farika restait calme; elle observait afin de pouvoir gouverner. Faisant signe à Toudor, elle passa avec le boyar dans une chambre voisine.

— Victoire! mon fils, dit-elle ; maintenant tout ira bien puisque Kirdgeali est des nôtres.

Ces paroles d'assurance n'éclaircirent point le front nébuleux du jeune boyar.

— Dieu fasse, ma mère, que ta prédiction se réalise! Dans mon opinion, ce Kirdgeali a plutôt l'air d'un brigand que d'un défenseur de la foi et de la liberté.

— Écoute, mon fils, cette prédiction n'est pas de moi, tu le sais; et ne sont-ce pas ici les propres paroles du hospodar Iwoni, paroles que nous sommes tenus de vénérer comme sacrées, parce qu'il les prononça au milieu des tourments, et d'une bouche expirante : « Chiens d'infidèles! votre règne finira, car un fils des Lechs sortira du milieu de vous, et fera le salut des enfants des Dacques... » Or, mon fils, Kirdgeali est cet homme prédestiné; il porte dans ses veines le sang des Lechs, et il a grandi au milieu des infidèles. La prophétie est donc accom-

plie de point en point. Diras-tu que c'est un hasard?... Mais le hasard existe-t-il?... Non, non! mon fils : je vois en ceci le doigt du Seigneur. J'ai joué ma vie ; j'ai prodigué tout ce que je possédais ; j'ai exposé mon caractère à des soupçons flétrissants.... pour être utile à mon pays, pour attirer dans vos rangs le jeune étranger; et maintenant que j'ai fait tout ce qui m'a été permis de faire, c'est à toi d'accomplir le reste.....

— Ma mère, ta volonté est sacrée pour moi ; mais je le répète, je n'aime pas ce Kirdgeali : nos âmes n'ont rien de commun.

— Je n'exige pas que tu l'aimes, mais que tu te soumettes à ce que réclame l'intérêt de ton pays.

— Je m'y soumettrai, ma mère ; soyez

tranquille. Maintenant il faut partir : nous allons gagner les montagnes de Campo-Lungi, et nous verrons ensuite...

Le boyar enjoignit à la vieille gardienne de la cabane à garder le plus profond silence sur tout ce qu'elle avait vu. Elle était depuis long-temps habituée à cette discrétion : bien souvent elle voyait des choses dont elle n'osait confier le secret à personne.

La tourmente avait envahi les airs ; le vent mugissait et sifflait ; la neige tombait en abondance et enveloppait la terre comme un suaire ; l'atmosphère n'était plus qu'un tourbillon immense et blanchissant, où des myriades innombrables de flocons se croisaient, se poursuivaient et se fuyaient en tous sens, montant, tournoyant et retombant. A travers les cercles mouvants et multipliés et les en-

roulements sans fin de ce duvet mat et pressé, l'œil ne distinguait que des masses informes et confuses. La cour de la maisonnette n'avait que quelques pas de circuit; cependant la haie et les arbres qui l'entouraient n'apparaissaient que comme des ombres incertaines. Plus de terre, plus de ciel : rien que la neige, le froid et l'orage! De petits oiseaux ballottés par la tempête venaient en cherchant un abri se cramponner aux fenêtres, et heurter du bec les vitres gelées ; les perdreaux se fourraient dans les feuilles amassées au pied des haies et des buissons ; la corneille elle-même, cette amie des frimas, se réfugiait sous le chaume. On n'eût pas eu le courage de chasser un chien dehors. Et cependant trois chevaux sellés attendaient à la porte, ce qui indiquait, selon toute apparence, que des créatures humaines allaient se mettre en route. Kirdgeali monta sur son cheval;

il tenait Sélima dans ses bras ; le boyar prit la vieille Farika devant lui, et Zoulma eut Michaïlaki pour cavalier : trois couples, certes, bien différents d'expression et de sentiments !

L'aga emportait sa maîtresse avec une jalouse et sauvage tendresse, semblable à celle des animaux pour leurs petits; Toudor témoignait à la vieille femme une respectueuse et filiale sollicitude ; et l'Arnaoute remuait la nourrice avec la même brusquerie, mais non sans doute avec le même amour, que si c'eût été une outre de vin de Chio. Après tout, son intention était bonne, et Zoulma n'était pas exigeante. La vieille Bessérabe, qui restait à la maison, salua les voyageurs à la porte, et bénit leur voyage par un triple signe de croix. La petite caravane, s'enfonçant dans la forêt opaque et muette, disparut aussitôt sans

laisser le moindre retentissement ni aucune trace de ses pas.

Tandis que les amants se dirigeaient vers les montagnes de la Transylvanie, le pacha rentrait dans le château d'Ismaïlow, le désespoir dans le cœur, et cette fois aussi sur le front. Il se promenait dans les salons vides et sombres, et répétait d'une voix morne : Seul ! seul ! jusqu'au sépulcre !

Quoique Abdallah n'eût pas vu sa fiancée, il pleurait sa perte, car il aimait Sélima sur la foi de la douleur de son père. Mehemed l'avait nommé aga de la garde albanaise. En voyant la douleur du jeune homme, il se disait : Un jour il se consolera !...

Le miralaï des Arnaoutes entra :

— Puissant pacha, maître souverain de ma vie! quatre de tes Arnaoutes se sont noyés dans le Danube en poursuivant les ravisseurs de ta fille.

Le pacha ne leva pas les yeux.

— Que l'on compte cent piastres à chacune des veuves, ainsi qu'à chaque enfant, afin qu'ils ne sentent pas leur perte. Cela dit, il détourna son visage, qui n'exprimait qu'indifférence et mépris pour les orphelins.

L'orgueilleux pacha, qui possédait tant d'or et de richesses sans être plus consolé, pensait-il donc que les riches seuls sussent aimer! et que les cœurs des pauvres n'étaient pas faits comme le sien! Aux mères inconsolables, aux enfants malheureux, il jetait dédaigneusement un peu d'or... pour faire taire leur

sainte désolation !... Oh ! malheur à qui nourrit des pensées aussi impies ! malheur à ceux qui les justifient ! car ils ont blasphémé et profané la douleur, la douleur qui est chose sacrée ! L'affliction visite les cœurs sous les haillons du mendiant comme sous la pourpre du prince : la douleur est un privilége commun à toute la race humaine. Et que l'infortuné ne cherche point de consolations sur la terre... il n'y a que Dieu qui puisse lui en donner : car Dieu seul est grand !

VIII.

C'est sur la frontière de la Transylvanie qu'aboutit une des extrémités de la chaîne des Karpates, qui, ondulant d'abord en bosses rocailleuses, s'élèvent graduellement pour porter au-dessus des

nues leurs fronts de Titans. On les voit de là, en suivant leur direction, border toute la Hongrie de leurs gigantesques créneaux, et se perdre enfin sur l'extrême limite du royaume de Pologne.

Le faîte d'un de ces mamelons rocheux, au pied duquel passait la rivière d'Argis, était couronné d'une enceinte de murs crénelée, et flanquée de tours et de bastions : c'étaient les ruines vénérables d'un ancien château royal. Parmi les habitants du pays, il portait le nom de *château d'Argis*. Une inscription en caractères slaves, encore lisible, sur le fronton de l'entrée principale, attestait que cet édifice avait été construit sous le règne de Niagula Besseraby, hospodar de Moldavie, en l'année 1518 de l'ère chrétienne.

Pendant deux siècles, il servit de résí-

dence aux seigneurs de la Moldavie, et de place de refuge aux Slaves et aux Dacques disséminés dans les plaines fertiles de Moldavie. C'était de là que partait le premier signal de la guerre chaque fois qu'il fallait défendre la croix contre les mécréants adorateurs du faux prophète. Mais enfin le croissant triompha sur la terre, et prévalut, pour quelque temps du moins, sur l'emblème de la vraie religion. Les Ottomans asservirent le pays des Dacques, et le bourreau d'Istamboul trancha les têtes du hospodar Brankonwan, de ses quatre fils, et du vaillant boyar Wakareskoulo, dernier défenseur de l'indépendance nationale au XVIII^e^ siècle.

Depuis cette époque, les sultans imposèrent arbitrairement aux peuples de Moldavie de vils Fanariotes qui usurpaient le titre de hospodars.

Des Grecs abâtardis, des lâches infâmes, qui trafiquaient de la liberté de leur pays et déshonoraient le glorieux nom de leur race, n'osèrent pas mettre les pieds au château d'Argis. Ils le donnèrent aux moines, et le château fut changé en monastère. Mais les moines, fidèles à la mission que leur imposait la foi du Christ, conservèrent les monuments de l'ancienne gloire nationale aussi religieusement que si c'eût été des reliques de saints; ils prêchèrent avec la même ardeur l'évangile et la liberté, car ces deux cultes n'en font qu'un.

Le monastère d'Argis devint un lieu consacré; les pèlerins, divers d'idiomes et d'origine, mais unis entre eux par le baptême chrétien, s'y acheminaient pour gagner des indulgences. Chaque jour l'église était encombrée de ces pieux visiteurs. Les uns apportaient des offrandes,

les autres cherchaient des aumônes ; ceux-là voulaient seulement soulager leurs âmes et purger leur conscience, ceux-ci demandaient également la nourriture du corps et de l'âme; et les moines, ministres de Dieu sur la terre, offraient le pain de la chair aux malheureux, et distribuaient aux pécheurs repentants, avec la rémission de leurs fautes, de saintes consolations et de salutaires conseils. Les pauvres et les opprimés trouvaient toujours un refuge, un asile dans le vaste édifice du monastère, jadis château royal. Le mahométan faisait un détour pour ne pas s'en approcher, comme s'il eût craint qu'une pierre ne se détachât du temple chrétien pour écraser la tête d'un profanateur. Le Fanariote se gardait également d'y entrer, car ces vieilles murailles lui eussent raconté de nobles souvenirs, ironiques pour son infamie ; et la vertu des vivants

lui eût reproché sa dégradation. Est-il un homme assez vil pour ne pas rougir de sa honte, du moins en lui-même?

C'était un samedi, jour consacré à la sainte Vierge. Après plusieurs jours de tempête et de neige, le ciel enfin s'était éclairci; le soleil, cette prunelle du Seigneur, brillait vivement sur l'azur pâle du ciel, et les faisceaux de ses rayons éclataient en lumineuse poussière sur la blanche écorce de la neige; les bois, les monts, les vallons, les habitations, étaient voilés d'une teinte uniforme : tout était blanc... et blanc. On ne distinguait plus dans la campagne ni les ruisseaux jetés sur la plaine, comme de clairs et sinueux rubans; ni les lacs transparents, où se mirent le soir les collines chevelues ni les chemins de sable qui serpentent aux flancs noirs de la montagne, comme des colliers d'or sur la gorge des négresses.

Tout était blanc et nivelé; le sombre monastère lui-même, tours, remparts et bastions, semblaient être revêtus d'un surplis dont la teinte éblouissante déguisait la teinte funèbre du temps.

Toutes les cloches étaient en branle, et leurs accents plaintifs et perçants se répandaient au loin dans les champs et la forêt; et plus les sons arrivaient de loin, plus leur religieuse harmonie remuait les cœurs des hommes. Le peuple s'assembla; le service divin commença. Le prêtre chanta en langue slave les louanges du Seigneur; les moines répondaient en langue slave, et le peuple répétait en chœur les hymnes sacrées. La messe finie, les réfectoires se remplirent de convives. Le supérieur du monastère, le vénérable P. Eugène, après avoir compté les grains de son rosaire et récité les saintes litanies, parcourut les salles pour

se convaincre si les devoirs de l'hospitalité étaient scrupuleusement observés. Comme il sortait, on vint le prévenir qu'un homme dont on n'avait pu apercevoir la figure venait d'arriver à cheval, et désirait lui parler sans témoins. Le Père se rendit dans sa cellule, et fit entrer le nouveau venu. Le domestique qui ouvrit la porte, raconta qu'il avait vu l'inconnu baiser la main du supérieur, et que des larmes d'attendrissement et de joie avaient brillé alors dans les yeux du vieillard. Mais comme ils s'enfermèrent aussitôt, le domestique ne put attraper que très peu de chose de leur entretien. Après des efforts inutiles pour apercevoir les traits de l'étranger, il se borna à écouter ce qu'il disait, et entendit d'abord ces mots : « C'est un ange que cette jeune fille... douce, humble, quoique infidèle... Ma mère... Quant à lui... » Et la voix mystérieuse baissa subitement.

L'oreille du curieux entendit ensuite ces mots du supérieur : « Il faut que je le fasse, puisque la mère Eudoxie le désire... je n'ai rien à refuser aux prières de la sainte matrone... La prophétie d'Iwoni est son texte favori... Une main puissante moins mystérieuse vient à notre secours... La mère le veut... Ainsi soit-il... c'est un juste prix de ses sacrifices... »

Enfin l'œil du valet eut beau s'écarquiller, son oreille eut beau redoubler d'attention, il ne vit rien et n'entendit pas grand'chose ; alors, impatienté de ce que ses efforts lui réussissaient si mal, il prit le parti d'aller raconter ce qu'il avait appris, en brodant sur le maigre texte qu'il s'était procuré un *quantum sufficit* de ses propres conjectures.

Nous tenons tous un peu de notre

bonne mère Ève ; nous avons tous notre lot de curiosité, et ne différons que du plus ou du moins. Les habitants du monastère étaient fort bien partagés sous ce rapport. L'étranger leur avait caché sa figure : le mystère aiguise la curiosité comme l'absinthe aiguise l'appétit. Ils coururent à l'écurie pour voir au moins le cheval qui se montrait à découvert. C'était une bête d'un pelage gris pommelé et du pur sang oriental; mais aucun d'eux ne le connaissait, et ne put se souvenir de l'avoir déjà vu. Les cuisses du cheval étaient marquées de caractères en zigzags, qui équivalent pour la race hippique aux parchemins et titres de noblesse. La selle et le harnais étaient bien de Moldavie ; mais ils n'allaient pas à ce noble animal, fait pour porter les plus riches caparaçons. On se perdait en conjectures : Quel pouvait être ce cavalier? Q'était-il venu faire au couvent?

Etait-ce un seigneur ou seulement un envoyé? Et qui avait pu l'envoyer? Et de quelle nature était sa mission?.... Enfin, le valet du supérieur vint brider le cheval. L'étranger sortit : il portait le costume du pays, et son capuchon enfoncé par dessus son bonnet lui couvrait la figure. Il sauta en selle, ramassa les rênes et partit au galop, sans avoir regardé ni interpellé personne. Quand il eut dépassé la porte d'entrée, il tourna vers le nord-est, descendit le vallon et remonta la colline : autour de lui la neige se soulevait en lourde poussière, chassée par les pieds rapides du cheval. Il redescendit le versant; un instant encore on vit les blancs éclats étinceler au soleil, puis l'on ne vit plus rien... Les spectateurs haussèrent les épaules, et chacun répéta : Non, je ne le connais pas; un seul excepté cependant : c'était un vieux Valaque, qui, durant sa longue vie, n'avait pas toujours

gardé le foyer de ses pères.—Je crois, dit-il à son voisin, l'avoir vu quelque part. Ne serait-ce pas notre jeune boyar?... Si c'était lui, nous aurions bientôt du nouveau. Cette assertion courut aussitôt de bouche en bouche, et tous répétèrent en chœur :

— Oui, oui, nous aurons bientôt du nouveau!

Le soir vint, la brume nocturne se répandit dans les airs. La cloche invita aux prières et au repos les moines et les habitants du monastère pour bénir Dieu pour les bienfaits de la journée, et lui demander de protéger leur sommeil. Mais le supérieur veilla, et deux moines, ses intimes confidents, veillèrent avec lui; et la garde de la grande porte avait été confiée à des domestiques affidés.

Les coqs avaient chanté pour la deuxième fois; les chiens des pâtres aboyaient ou hurlaient, sentant probablement les loups qui rôdaient dans les environs. On entendit au loin la neige durcie craquer sur le chemin, et retentir à temps égaux les pieds de chevaux courant au trot allongé; puis, on entendit le souffle bruyant des animaux, et un traîneau se présenta escorté de deux cavaliers. Les valets de garde avaient reçu l'ordre de laisser entrer sans faire de questions. La porte gémit sur ses gonds massifs en ouvrant ses deux battants; le convoi se dirigea vers le péristyle de l'église.

Dans l'intérieur de l'église, le sanctuaire était ouvert; les cierges brûlaient sur le maître-autel; les plateaux d'argent et les vases consacrés jetaient un majestueux éclat. Des deux côtés de la nef, deux moines, assis chacun dans son con-

fessionnal, attendaient des pénitents. Debout sur le marche-pied de l'autel, le supérieur, revêtu d'une chasuble brochée d'or, attendait des fidèles. Le sacristain introduisit les voyageurs ; Farika se présenta appuyée sur le bras de la fille de Mehemed ; elle était suivie de Zoulma, de Kirdgeali, de Toudor et de Michaïlaki.

En entrant dans l'église chacun se signa d'un triple signe de croix et toucha trois fois la terre de son front.

— Vénérable père Eugène, bénissez-nous, dit Farika à haute voix.

Le vénérable répéta le signe des fidèles au-dessus de leurs têtes, et les aspergea d'eau bénite en prononçant ces mots : Bénédiction sur toi, Eudoxie ! Bénédiction sur vous tous, enfants de la sainte Église du Christ !

La mère Eudoxie, ou Farika, conduisit Sara Michaëla au confessionnal de droite; Kirdgeali s'agenouilla près de l'autre, et tous les deux confessèrent des péchés commis, firent acte de contrition, et rentrèrent au giron de l'Église, dont ils s'étaient long-temps écartés.

La confession de la jeune fille ne fut pas bien longue; la plus grave de ses fautes était assurément d'avoir abandonné son père, et l'Église lui remettait un péché qui dérobait à la souillure de l'islamisme la brebis éloignée du bercail.

Mais les aveux furent de longue durée à l'autre confessionnal. On n'entendait ni la confession du pénitent, ni les admonitions du confesseur; on ne voyait pas leurs visages; on ne pouvait donc juger ni du degré de repentir du pécheur, ni de l'indignation du ministre, qui re-

cevait sous le sceau du secret des aveux si pesants, si effroyables peut-être!...

Enfin Kirdgeali put se lever. Il passa sa main sur son front, comme pour effacer le souvenir du passé, et regarda fièrement autour de lui comme il regardait toujours. Il s'approcha de sa fiancée, et, la prenant par la main, la mena à l'autel, au mépris de l'usage qui fait remplir cette formalité par un autre homme non marié et non par le fiancé. Mais Kirdgeali prétendait sans doute montrer que personne n'était digne de toucher la main d'une femme, qui allait devenir son épouse. Toudor croisa les bras sur sa poitrine; et, soit crainte, soit inadvertance, personne ne songea à avertir l'époux qu'il allait contre les usages.

Lorsque les fiancés furent agenouillés sur les marches de l'autel, Kirdgeali leva

la gaze d'argent qui voilait la figure de Sara Michaëla. Les yeux de la jeune fille brillèrent d'un éclat qui eût fait ternir les opales chatoyantes et les diamants étincelants. Le père Eugène, surpris, s'arrêta un instant pour contempler cette figure pareille à une céleste apparition. Kirdgeali promenait sur les assistants un regard de triomphe, et semblait dire : Prosternez-vous! elle est à moi!

Toudor ne leva pas les yeux. Pour la première fois de sa vie, une pensée qui n'allait pas à Dieu traversa son esprit dans le temple du Seigneur. Pour la première fois, il vit d'un œil d'envie le bonheur d'un de ses frères.

Les fiancés reçurent le corps et le sang de Jésus-Christ sous les apparences du pain et du vin ; puis le père Eugène dicta aux fiancés les paroles qui les lièrent

d'un lien indissoluble. Le serment prononcé, le prêtre prit les anneaux des mains des époux, et les changea trois fois de la main de l'un à la main de l'autre, en prononçant les paroles sacramentelles :

—Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous unis du lien conjugal.

Il prit ensuite deux couronnes consacrées à cet usage, les plaça sur les têtes des deux époux, et dit, en les changeant trois fois :

—Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous ceins la couronne conjugale. Puisse-t-elle ne vous quitter qu'avec la vie!

Il prit les époux par la main, et leur fit faire trois fois le tour de l'autel :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur dit-il, parcourez le chemin de la vie en concorde et en paix, et puissent vous accompagner partout la bénédiction du ciel et l'amour du prochain!

Il prit encore sur l'autel une pâte mince et croquante, faite de farine et de miel; et l'approchant des lèvres du jeune couple, il la retirait subitement au moment où ils voulaient y toucher.

— C'est l'emblème du bonheur conjugal: il le faut saisir à l'instant propice, sinon il s'envole et s'évanouit.

Kirdgeali, s'avançant brusquement, cassa le gâteau avec ses dents; le morceau tomba par terre, et le jeune homme ne put en connaître la douce saveur.

Sara Michaëla toucha modestement la

pâte emblématique, qui ne fit qu'effleurer ses lèvres et roula aussitôt à terre ; et la jeune femme ne put non plus en connaître la douce saveur. Les assistants firent le signe de la croix, et prièrent mentalement, afin de conjurer le fâcheux augure, dont les époux furent affectés chacun suivant son caractère : il pesa tristement sur le cœur de Michaëla, et remplit d'une fiévreuse inquiétude celui de Kirdgeali ; mais, trop fier pour laisser paraître son trouble, il jeta trois poignées d'or sur le plateau de l'offrande.

— Vénérable Père, dit-il d'une voix assurée, voici pour les besoins de l'église.

Le prêtre appela sur les têtes de deux époux toutes les bénédictions du ciel ; et pour clore la cérémonie, il leur fit faire le tour des assistants, en demandant à chacun sa bénédiction, et donnant à cha-

cun le baiser de paix sur la joue. Ils s'agenouillèrent devant la mère Eudoxie, qui leur servait de mère dans cette circonstance, et la vieille dame les bénit du fond de son cœur; mais quand vint le tour de Toudor, quand la belle mariée présenta sa joue au boyar, et qu'il dut en détacher ses lèvres pour déposer un baiser fraternel sur la joue de Kirdgeali, et confirmer par cet assentiment tacite le souhait de leur bonheur domestique..... alors un vertige s'empara de lui et son sang se porta vers son cerveau; alors tout son malheur lui fut révélé... et il vit, le généreux jeune homme, que le plus amer du calice était resté au fond... Cependant il accomplit son sacrifice sans révolte et sans faiblesse.

La cérémonie fut terminée avant la fin de la nuit. On avait voulu dérober ce mariage à la lumière indiscrète du jour

pour ne pas exposer le supérieur aux persécutions des Turcs. Les voyageurs firent leurs adieux aux bons religieux. Eudoxie, voyant que Toudor ne s'apprêtait pas à partir, lui demanda s'il ne retournait pas avec eux.

— J'irai, ma mère, répondit le jeune seigneur, demain... ou plus tard...

Et Toudor resta debout sur les marches de l'église, immobile et les yeux fixés. Il y avait long-temps que les voyageurs étaient partis, qu'il était encore là..... Le père Eugène s'approcha de lui, et le prenant par la main: — Viens, mon fils, lui dit-il. Et le jeune homme le suivit comme un enfant sans proférer une parole.

Le lendemain, au monastère d'Argis, tous les visages avaient un air joyeux;

car le boyar était l'enfant favori des moines comme il était l'espoir des montagnards de la Moldavie. Toudor n'avait jamais subi le joug des Fanariotes; il n'avait jamais humilié son front devant les Bissourmans. Enfant, il quitta les plaines arrosées par le Danube ; car l'esclavage prend plus tôt racine dans les plaines. Toudor fut élevé au milieu des montagnes; là, il respira un air pur, il apprit à aimer la vertu et à préférer la liberté à la vie. Eudoxie, sa mère, fut regardée de tout temps, parmi les habitants du pays comme une pieuse et respectable matrone. Sa personne et ses actions se trouvaient en outre entourées d'un prestige de mystère qui consacrait en quelque sorte sa mission sur la terre. Les évêques et les abbés la vénéraient à l'égal d'un envoyé du ciel, et les gens du peuple, tout en la vénérant, se sentaient à son aspect saisis d'une sorte de terreur

religieuse; car, d'après l'opinion générale, son savoir et sa puissance dépassaient les bornes de l'intelligence et des forces humaines. Six ans avant l'époque de cette histoire, elle avait subitement disparu, sans que personne pût découvrir ce qu'elle devint pendant tout cet espace de temps; et cette étrange disparition vint encore accréditer les croyances superstitieuses, qui lui attribuaient quelque chose de surnaturel.

Pendant l'absence de sa mère, le jeune boyar, bien qu'il continuât à résider au milieu des montagnes, fit des fréquentes et lointaines excursions dont on ignora toujours le but, et dont il ne confia le secret à personne. Étaient-elles entreprises dans l'intérêt de la religion? on pouvait le supposer d'après ses longues conférences avec les sommités de l'Église; s'agissait-il de l'indépendance des peuples

Moldaves? c'était tout aussi probable : il entretenait des relations amicales avec tous les chefs montagnards slaves et dacques, en deçà et au-delà du Danube, et faisait régner entre eux une fraternelle concorde. On disait même que le potentat d'un des plus puissants États slaves l'appuyait dans ses projets. Toudor possédait des richesses et des trésors immenses, et l'usage qu'il en faisait était noble comme tous les sentiments de son cœur; sa main ne se fermait que pour s'ouvrir, et les besoins du pauvre étaient toujours aperçus de son œil vigilant. En vain les Turcs et les Fanariotes lui dressèrent-ils des embûches et menacèrent-ils sa vie et ses trésors; il n'était pas facile de le surprendre. Si un kapoudgi, ou percepteur fanariote, était assez téméraire pour s'aventurer dans ces montagnes, des bras invisibles l'avaient bientôt soulagé, lui et son escorte, du fardeau de

de l'existence; et il n'eût pas été plus sûr de tenter une enquête à ce sujet. Les Musulmans savaient qu'en s'engageant dans une entreprise aussi extravagante, loin de rien découvrir, ils n'auraient gagné que de faire blanchir leurs os au souffle des vents des montagnes, tandis que leurs âmes vagabondes eussent été condamnées à un pèlerinage éternel à travers les vastes solitudes de l'air. La tête de Toudor fut mise à prix, et son signalement placardé aux portes de Yassy et de Boukarest, avec invitation à tous les fidèles sujets du gracieux et sublime sultan, de courir sus au rebelle et au mécréant. Les Fanariotes, les Turcs et les boyards avilis, le traitaient de brigand et de chef de bandits, tandis que le peuple, que l'or des tyrans n'avait point corrompu, nommait Toudor ban de Moldavie, hospodar et tzar des Dacques.

Nous avons dit que sous l'influence du boyar tout au monastère s'était animé d'une nouvelle vie. Les vieillards et les enfants vinrent saluer le ban, le hospodar, le tzar. Mais le boyar, qui autrefois leur apportait toujours une figure sereine, était triste cette fois. Il rendait cordialement salut à chacun; mais son front restait sombre, et ses lèvres ne pouvaient trouver un sourire!

Les hommes d'expérience se regardaient et se disaient à l'oreille : C'est là un présage de guerre! Avant la tempête le ciel se couvre de nuages. Sans qu'il y eût d'ordres donnés, chacun se prépara à la guerre; et le couvent, maison de paix et de prière, fut transformé en place d'armes. Une joie mâle soulevait tous les cœurs, s'épanouissait sur tous les visages; on se disait : Nous allons combattre enfin!

Braves gens! votre espérance était peut-être hasardée. Vous jugiez d'après l'air du visage du boyar; saviez-vous ce qui se passait dans son cœur?

IX.

Qui peut dire les ineffables joies de deux amants qui sont devenus époux? Dans quelle langue traduire ce cantique des anges chanté par deux âmes qui n'en forment plus qu'une? Comment expri-

mer ce bonheur extatique qui absorbe toutes les félicités rêvées? Comment peindre cette auréole dérobée aux célestes couronnes, ou bien à ce soleil mystérieux qui verse la lumière sur la cité immortelle, et dont un seul reflet suffit pour dorer toute la vie d'un mortel?

Heureux le jeune homme et la jeune fille qui trouvent dans l'union conjugale l'accomplissement de tous leurs souhaits, de tous leurs désirs; qui, absorbés dans la félicité présente, oubliant le passé, et le monde, et les choses, se disent que leur amour a commencé avec leur vie, ou leur vie avec leur amour, et qui se sentent renaître tous les jours!

Heureuse Michaëla! heureux Kirdgeali! ils ne vivent que du présent; et si leurs pensées s'égarent dans les voies obscures de l'avenir, ils s'occupent à y

marquer tous leurs pas d'espérances délicieuses et infinies! Puissent-ils ne pas s'éveiller de leur songe !.....

Au milieu d'une forêt de hêtres séculaires, près d'un défilé portant le nom traditionnel de défilé de la Tour-Rouge, se trouvait située la demeure de Toudor. L'avenue en était encaissée par de gigantesques rochers, dont les flancs déchirés par des ravins sans fonds, roulaient des torrents écumants. Les Turcs désignaient cette retraite par le nom redoutable de la Caverne d'Iblis. Les montagnards la nommaient le *Tombeau du Hospodar*. C'était là qu'un fidèle serviteur, les ayant à prix d'argent obtenus des janissaires, avait transporté et enseveli le corps du dernier de Brankowan, hospodar de Moldavie, et de ses quatre fils, décapités tous les cinq à Constantinople. Le tertre funéraire qui recouvrait leur sépulture était

devenu sacré pour les enfants de la Moldavie.

Un sentier à peine indiqué gravissait le rocher aride et dessinait des zigzags sur la pente rapide. Il fallait avoir le pied sûr, pour le parcourir; et un œil hardi, pour ne pas éprouver de vertige en présence des abîmes qui l'entouraient.

La maison du boyar n'éblouissait pas les regards par son apparence extérieure; on pouvait l'accuser au contraire de l'excès d'une nature tout-à-fait opposée. En effet, le toit semblait prêt à s'enfoncer; la cour, mal ordonnée et peu spacieuse, était entourée de blocs de pierre brute, entassés les uns sur les autres pour former une défense, et les fentes qui y étaient réservées simulaient grossièrement des créneaux. Mais l'intérieur de la maison présentait un aspect fort

différent. L'œil s'étonnait de l'amas de richesses qui s'y trouvaient entassées; et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'au lieu de s'étager en hauteur elle s'enfonçait souterrainement, et plus on descendait, plus les ameublements devenaient splendides et le luxe prodigué. La lumière du jour pénétrait furtivement dans les appartements par d'étroites ouvertures pratiquées dans le roc; mais une fois arrivée, elle jouait et scintillait au milieu des nuances chatoyantes des tapis asiatiques, des tentures de soie; et, comme pour se rémunérer des difficultés qu'elle avait trouvées à s'introduire, elle se mirait longuement au poli des vases d'or et d'argent, ou se brisait sur les ciselures en capricieux reflets.

Les salles souterraines communiquaient à des cavernes partagées en d'innombrables embranchements et dont

personne ne connaissait les issues. Le peuple croyait que ces chemins s'étendaient jusque dans la Transylvanie. Ce qui est certain, c'est qu'on trouvait dans ces grottes des dépôts d'armes de toutes sortes et des approvisionnements de guerre. Il y avait aussi de vastes écuries toujours remplies de chevaux, et des asiles habités par des hommes de différentes nations. La nuit comme le jour toutes les approches de cette retraite étaient gardées avec la sollicitude d'un avare qui couve son trésor, ou d'un jaloux qui martyrise l'objet de son amour. La maison du boyar présentait l'appareil du château d'un pacha révolté contre la puissance du sultan, ou bien d'un chef de bandits en guerre ouverte avec la race humaine. La vieille Farika, la pauvre Arnaoute du misérable faubourg d'Ismaïlow, y était devenue comme par enchantement une puissante dame, et

commandait souverainement à tout ce qui l'entourait. Aux haillons de la misère dont elle s'était couverte si long-temps, elle avait substitué de riches étoffes et des parures splendides; l'humble maintien qu'elle affectait avait fait place à un air de dignité qui prescrivait le respect. Il ne se passait pas de jour que quelque dignitaire de l'Église ou quelque boyar de la Moldavie ne vînt lui demander ses avis ou recevoir ses ordres. Quand elle se montrait aux hôtes du boyar, aux fidèles gardiens du tombeau de Brankowan, les Boulgares et les Arnaoutes, les Serviens comme les Moldaves la recevaient par de longs houras, par des acclamations d'amour et de dévouement: Longues années à la mère du peuple! Vive notre souveraine! notre mère!

Farika n'était autre qu'Eudoxie, la

mère de Toudor, comme la conduite du boyar envers elle et les paroles du père Eugène l'ont depuis long-temps indiqué. Eudoxie traitait Kirdgeali et Sara Michaëla comme s'ils eussent été ses enfants; elle les aimait presque à l'égal de Toudor. Michaëla recevait ses caresses avec une touchante et naïve joie. Elle avait besoin, la jeune épouse, d'aimer et d'être aimée de tout ce qui l'entourait; car le trésor d'amour qui remplissait son être devait s'épancher sur tout, semblable à cet arbre d'Éthiopie qui embaume les airs à cause de l'encens précieux qu'il renferme.

Kirdgeali témoignait aussi une affection filiale à Eudoxie. Il n'avait jamais connu les caresses d'une mère, et son cœur avait tressailli en entendant la vieille dame le nommer son fils!...

Au milieu de ce cercle respirant le bonheur et la joie, Toudor restait solitaire et triste; il était souvent absent du toit maternel, il y donnait quelques ordres, jetait un coup d'œil sur ce qu'on avait fait, et disparaissait aussitôt. Le bonheur des jeunes époux lui faisait mal. Quoique son âme fût pure et que son cœur restât honnête, le repos l'avait fui!... et il se disait : Je mourrai sans avoir connu le bonheur!..... Son air soucieux éveilla la sollicitude maternelle; mais Eudoxie avait oublié les émotions d'un cœur ardent et jeune, et puis, elle, qui n'avait de pensée que pour son pays, prit aisément le change sur les souffrances de Toudor.

— Mon fils, lui dit-elle, le moment s'approche où ton impatience n'aura plus besoin de se contenir; les combats

s'éveilleront bientôt, nous serons libres, et nous aurons une patrie!

Toudor baisa sa main de la mère, sourit, d'un sourire... triste... comme les larmes d'un chagrin qu'on s'est soi-même attiré, et s'éloigna sans répondre.

Mais quel génie avait pu transformer si promptement l'indomptable Kirdgeali? Son cheval noir, condamné au loisir, tournait languissamment la tête en entendant le pas d'un homme; mais il ne hennissait pas à leur approche, car ce n'était pas le pas de son maître!... Kirdgeali avait oublié le fidèle animal; ses armes restaient suspendues à la muraille et se couvraient de poussière; les chasseurs racontaient leurs périls et leurs exploits, Kirdgeali les écoutait avec insouciance. L'amour souffla sur lui une atmosphère magique, qui pénétra par

tous ses pores et changea tout son être. Kirdgeali n'était plus ni soldat, ni chasseur; il était amoureux! Et Sara Michaëla, elle aussi, elle était bien changée!. Naguère, ses regards, dans l'orgueil de leur puissance, semblaient dire à tout le monde : Je suis belle! adorez-moi! Maintenant ses yeux reflètent, la tendresse, la pure volupté de l'âme, et disent : Aimez-moi!

Elle est belle, la vierge, lorsque sur ses traits angéliques ondulent les pressentiments d'un amour chaste comme elle ; mais plus belle mille fois est la femme, quand ses yeux, diamants animés, semblent refléter le bonheur qu'elle a reçu, et tout celui qu'elle a donné!

La première est comme le soleil, que voile le réseau transparent des nuages printaniers; l'autre est cet astre res-

plendissant dans toute sa gloire sur l'azur éternel des cieux !

Nous adorons instinctivement la vierge pour les trésors que nous devinons en elle ; nous aimons en toute assurance la femme qui remplit toutes ces promesses et réalise tous nos vœux.

Sara Michaëla aimait comme on aime pour la première fois, quand cette première fois doit être aussi la dernière. Pour ces jeunes époux, la vie était comme un printemps sans fin ; tout pour eux était une source de joie et d'enchantements ; et les hommes s'étonnaient de voir Kirdgeali oublier les combats et vivre ainsi loin des dangers !

Ah ! la coupe de l'amour ne s'emplit qu'une seule fois. Hâte-toi, qui veux en boire !...

Le jeudi-saint on célébra la cène, selon l'ancienne coutume slave. Les maîtres et les domestiques, réunis autour d'une longue table, prolongèrent l'amusement de cette fête patriarcale en racontant les aventures des vieux héros, et des histoires de spectres ou de brigands. On chanta ensuite, à tour de rôle, des chants populaires. Le boyar entonna l'hymne en l'honneur de Georges-le-Noir, et raconta la bataille de Sobatchew. Vint ensuite le tour de Kirdgeali ; Michaïlaki jeta sur lui un regard de moquerie.

— Quant à l'aga, s'écria-t-il, il ne pourra chanter que l'amour; il a oublié son chezdar à Ismaïlow ainsi que le chant de guerre des anciens Boulgares.

Le feu de l'impatience empourpra les joues de Kirdgeali.

— Arnaoute, dit-il, j'ai oublié mon chezdár, soit! mais j'ai ici mon yatagan!

— C'est vrai; mais la rouille l'a scellé au fourreau.

— Tu vas le voir.

On vit aussitôt l'acier briller en l'air. Michaëla saisit le bras de son époux.

— Par amour pour moi! s'écria-t-elle.

Eudoxie se leva, et Toudor, dont l'impassible regard semblait provoquer Kirdgeali, couvrit de son corps le sarcastique Michaïlaki : celui-ci n'avait ni bougé, ni changé de physionomie.

— Remets ton yatagan, dit-il; ton courage s'exercera mieux contre les infidèles. Je sais bien que tu n'es pas novice dans

les armes, et je vois avec plaisir que ton bras n'est pas encore tout-à-fait engourdi. Quant à moi, je suis ton serviteur et ton meilleur ami, comme par le passé.

Kirdgeali avait déjà remis son arme dans le fourreau, mécontent lui-même de s'être laissé aller à cet emportement. Sara Michaëla se pressa contre sa poitrine; mais, pour la première fois, il resta insensible aux témoignages de son amour, et garda un triste silence jusqu'à la fin du banquet.

Quand on se fut retiré, la jeune épouse tressaillit comme un oiseau en regardant le visage pensif de Kirdgeali. Elle cherchait à y lire son destin. Elle avançait, s'arrêtait, hésitait; enfin elle se jeta au cou de son époux.

— Qu'as-tu, mon bien-aimé? Dis-moi

ce qui pèse sur ton âme. De mauvaises gens ont jeté un sort sur toi, et mon amour ne te suffit plus! As-tu donc cessé de m'aimer?...

— Je t'aime... tu as toujours mon amour.... Il s'arrêta un instant... mais ils me croient lâche! efféminé! Eh bien!... qu'ils m'éprouvent!....

Il se jeta sur un sofa; Michaëla chercha à le calmer, elle aurait voulu aspirer sur sa bouche la fièvre qui le dévore, elle le consolait, elle le berçait, mais vainement; la paix et le sommeil fuyaient loin de ses paupières.

Les récits et les chants guerriers avaient obscurci la sérénité de son âme, et les paroles de l'Arnaoute avaient envenimé les blessures mal cicatrisées de son cœur. Il répétait avec fureur :

— Ah! je suis un lâche!... un efféminé!... Nous verrons!

Il embrassa sa jeune femme.

— Je t'aime, lui dit-il, mais j'aime aussi la gloire. Sans ton amour, plus de bonheur sur terre! Sans mon courage, plus de bon renom parmi les hommes!

C'est ainsi qu'une seule parole tombant sur une passion assoupie la fait éclater de nouveau, en brisant tous les liens qui la rendaient muette. C'est l'étincelle qui amène une explosion en touchant la poudre endormie. La jeune et triste épouse chercha un refuge dans le sein de Dieu. Miséricorde sur elle! miséricorde sur lui!..

Le lendemain Kirdgeali se leva avec le jour, et alla visiter son cheval qu'il caressa comme autrefois. Il apprêta ses

armes, aiguisa son yatagan, tout comme s'il fût redevenu aga de la garde albanaise de Mehemed pacha.

Au milieu du jour il se rendit auprès de la mère de Toudor :

— Ma mère, lui dit-il, j'ai assez mangé chez toi le pain de l'hospitalité; il est temps maintenant que je pourvoie moi-même à mon existence. Je suis un bon soldat, j'ai un sabre qui m'est resté fidèle; j'irai demander du service au tzar des Russes, ou bien au prince de Roudnik. Le tzar, à ce qu'on dit, est rarement sans faire la guerre. Milosh va bientôt entrer en campagne; à l'un comme à l'autre un bras de plus ne sera pas inutile.

Eudoxie, après avoir écouté tranquillement ce discours, fit asseoir Kirdgeali auprès d'elle et lui parla avec bonté, mais

avec cet accent d'une inspirée qui ajoutait la foi la plus aveugle à la mystérieuse destinée de Kirdgeali.

— L'aigle, dit-elle, ne se fait pas tributaire des éperviers : il a son aire à défendre et ses aiglons à conduire. Il ne te convient pas, Kirdgeali, de soumettre ton bras au service du tzar, quelque puissant qu'il soit parmi les souverains ; tu ne dois pas non plus te ranger sous les drapeaux de Milosh, quoiqu'il soit vaillant parmi les hommes. Tu seras bientôt toi-même à la tête de guerriers aussi formidables par leur nombre que par leur valeur. Et toi aussi tu seras grand! et ton nom sera révéré! car la destinée t'appelle à être le libérateur des Dacques et des Slaves !

Kirdgeali sentit sa poitrine se soulever; les paroles qu'il venait d'entendre réson-

naient à ses oreilles comme un arrêt de la Providence proclamé par une bouche inspirée. Mais une vague et lointaine promesse ne suffisait pas à cette âme fougueuse.

— Ma mère, répondit-il, ce que tu me prédis peut tarder encore long-temps, et cependant mes jours se flétrissent dans l'oisiveté ; mon bras perdra de sa force ; faudra-t-il attendre que mon âme se soit aussi amollie ?

— Sois tranquille, l'heure sonnera bientôt. Écoute, je veux t'initier à mes plus secrètes pensées. C'est assez de mystère ; mais il a fallu que tu viennes réclamer toi-même cette confidence. Apprends donc ce qui t'a été caché jusqu'ici. C'est pour m'obéir que Michaïlaki s'est plu hier à t'irriter ; je me suis ainsi convaincue que si cet ange que le ciel t'a

donné pour compagne est chère à ton cœur, l'honneur t'est plus cher encore!

— En auriez-vous pu douter?

— Non, mais j'ai voulu en avoir un témoignage visible. Sache, mon fils, que depuis des siècles ta destinée est marquée.

Elle prit alors un grand in-folio, dont la reliure et les caractères prouvaient l'antiquité, et y lut ce qui suit :

« Alors il viendra un homme, issu du » sang des Lechs, qui croîtra fidèle au » milieu des infidèles. Ce sera un conqué- » rant, et il rendra la liberté aux Dacques. »

Elle posa le livre et continua ainsi :

— L'époque désignée dans la prophétie est arrivée. Bien des années se sont

écoulées, et le saint livre déposé au château d'Argis a toujours ranimé l'espérance des fidèles. Enfin, nous allons voir éclore le jour annoncé par le saint martyr de la foi.

Elle raconta alors l'histoire et la triste fin du malheureux prince Iwoni, qui, sous la hache du bourreau, avait lancé l'anathème sur la tête des mécréants et prédit la résurrection des Dacques.

Kirdgeali écoutait avec avidité; chacun de ces détails augmentait son étonnement; interdit et troublé, il ne savait que penser. Lui, un prédestiné, un conquérant, un grand homme! Sa naissance et sa vie annoncées dans les siècles! sa venue annoncée comme celle d'un autre Messie! son nom à jamais révéré!... Tant de grandeur et de gloire si subitement révélées!... Fallait-il croire toutes

ces magnifiques promesses?..... Crois, mon fils, disait l'orgueil; crois en tes rêves et tes pressentiments; crois en la parole de cette sainte femme!..... Mais d'un autre côté le doute insultant criait à son oreille : Cette femme n'est qu'une visionnaire, et toi... tu le sais, un paria!... un vagabond, sans famille, sans patrie!....

Eudoxie suivait sur le visage de Kirdgeali toutes les fluctuations de son esprit.

— Mon fils, lui dit-elle, tu espères et tu doutes, car ton origine est encore obscure pour toi.

— Comment! sais-tu qui je suis? parle! as-tu connu mon père?...

—Ton père était un Lech, tu en as un gage sacré.... tu portes sur ta poitrine l'image de la sainte mère de Dieu.

— Oui, mère! comment sais-tu cela?....

Il ouvrit son habit et montra le médaillon. La vieille dame baisa l'image avec vénération et en déchiffra l'inscription.

— C'est l'image de la Sainte-Vierge de Poczaïow, lieu consacré par des miracles sur la terre des Slaves. Kordaki ne m'a pas trompé; il connaissait ta mère et ton père; il savait quel est le sang qui coule dans tes veines.... mais il ne se confia entièrement à personne. Maintenant, écoute le reste : car tu dois savoir ce que les autres ne sauront pas. Sache donc que la Moldavie, quoique malheureuse et asservie, a conservé dans son sein des hommes capables de revendiquer l'indépendance de leur pays. Et moi, fille des boyars et mère d'un boyar; moi, issue de la famille des Brankowans, je me suis dit : Faible roseau, mais puissant si Dieu

t'assiste, tu peux aussi servir la patrie! N'est-ce pas d'elle que nous tenons tout? N'est-ce pas à elle que nous devons tout?... Je vis s'accomplir l'infâme traité de Koutchouk-Kaïnardji. Je passai ma jeunesse dans l'exil ; dans l'exil je fus mariée. C'est ici que mon mari est mort, et que j'ai élevé le seul enfant qui nous eut été accordé. Nous possédions des trésors; nous avions une nombreuse suite de valets, d'amis, de partisans. Les moines du château d'Argis prenaient soin de tous ceux qui nourrissaient la haine du joug musulman. Le tzar de Russie nous promettait son assistance dès que la guerre serait déclarée. Alors nous avions formé notre plan : tu sais que la Bessérabie touche aux frontières des *terres russiennes* : c'était de la Bessérabie que devait partir le premier signal de l'insurrection; voilà pourquoi je me déguisai en femme Arnaoute et vins habiter Is-

maïlow. Mon fils acheta la maison dans les environs du lac Kouliguéry où tu as passé quelques heures lors de l'enlèvement de Michaëla. Nous fîmes cela pour nous trouver plus près du théâtre de la guerre qui était imminente. Je laissai déverser le mépris sur moi ; je ne reculai ni devant le rôle de sorcière, ni devant aucun sacrifice pécuniaire, toujours aspirant au même but ! La prédiction d'Iwoni me revenait souvent à la mémoire.... Un jour Kordaki vint à parler de toi, de ton ambition, de ton courage, de l'énergie de tes passions... et, jugeant à sa manière, il conclut en disant : Cet homme sera un brigand ou un héros ! Ces paroles me frappèrent ; je le questionnai sur ton origine, et il m'apprit ce qu'il en savait. Tout le reste t'est connu ; j'ajouterai seulement que la situation est devenue plus décisive; que la guerre éclatera d'un jour à l'autre; qu'elle écla-

tera en ces lieux, et qu'ainsi tu n'as pas besoin d'aller la chercher ailleurs.

— Je combattrai avec vous, assurément; mais, au nom du ciel, apprenez-moi le sort de mon père.

— Jamais Kordaki ne voulut me le dire. Je cherchai à le gagner à force d'or et de promesses; mais rien ne put le déterminer à me faire des aveux complets. Il se contentait de me répondre : Kirdgeali est le fils d'un Lech; le sang des Lechs coule dans ses veines : qu'avez-vous besoin d'en savoir davantage? On pourrait m'ôter la vie, ajoutait-il, avant de m'arracher mon secret. J'ai juré sur mon sabre nu; et j'ai juré à mon ami que je garderais le silence. On sait, poursuivit Eudoxie, qu'un Albanais n'a jamais violé un serment aussi solennel; je dus donc renoncer à en apprendre plus long.

— Mais quelques mots échappés n'ont-ils pu au moins te mettre sur la trace? N'as-tu pas quelque indice, si vague et si dénué de preuves qu'il puisse être?... Pour la moindre chance de retrouver mon père, j'irai au bout de monde; je le redemanderai à la terre et aux hommes. S'il est puissant et fort, je ne ferai pas honte à ma naissance; s'il est pauvre et malheureux, je resterai près de lui pour consoler sa misère....

— Par toutes mes espérances mortelles ou immortelles, répondit la respectable dame fondant en larmes; par le salut du seul enfant que ce sein ait porté; je te le jure, mon fils, jamais je n'ai pu obtenir ni surprendre aucune révélation plus satisfaisante du vieil Albanais. Je t'ai dit tout ce que je sais.

Kirdgeali redevint triste. Son esprit

conservait encore des doutes. Après un instant de réflexion, il s'avisa d'un autre expédient pour obtenir quelques éclaircissements.

— Et Hakin, dit-il, n'aurait-il pu donner la clef du mystère?

— Je puis t'assurer que Hakin n'en a aucune connaissance. Kordaki le détestait; d'ailleurs, Hakin, souple, curieux, intrigant, ne s'est jamais élevé au-dessus de la portée d'un eunuque. Favori de son maître et confident de ses caprices, il n'a jamais ambitionné de sortir du cercle des volontés du pacha; le reste de l'univers ne l'intéressait pas.

— Tu entretenais cependant avec lui des relations secrètes et intimes?

— Oui, c'était mon or qu'il courtisait.

Grâce à mon or, tous ses secrets m'appartenaient. Ainsi, il me confia l'histoire de tes amours avec Sélima; votre entrevue au harem, et aussi....

En ce moment la porte s'ouvrit et Toudor entra. La présence de Kirdgeali parut le contrarier; il salua sa mère, qui, sans lui donner le temps de s'expliquer, lui dit en prévenant ses pensées :

— Mon fils, Kirdgeali est informé de tout, tu peux parler librement.

Le boyar fronça le sourcil et passa la main sur son front, mais il répondit sans hésiter :

— Le père Eugène voudrait te parler; il a des nouvelles d'une haute importance à te communiquer.

— Eh bien, je verrai le père Eugène sur-le-champ.

Un instant après le supérieur du monastère d'Argis fut introduit par Toudor.

— Dieu, vous bénisse, dit-il en entrant; mère Eudoxie, j'apporte des nouvelles qui rempliront de joie votre cœur.

— Dites, mon père; nous n'avons désormais rien de caché pour Kirdgeali, que je regarde comme un autre fils. Oui, je veux l'adopter pour mon enfant; vous ne vous y opposerez pas, n'est-ce pas?...

Quand une femme, à force de vertus et de dévouement, a établi son empire sur l'esprit des hommes, elle les domine en souveraine sans rencontrer de rebel-

les. Toudor et le moine reçurent l'ordre en silence, et le moine continua en ces termes :

— L'heure si long-temps désirée va sonner enfin. Au nom du Christ et de la liberté, on va jeter les fourreaux des sabres. Aux premiers jours du printemps, les armées de l'empereur Alexandre entreront dans notre pays pour châtier l'oppresseur de la foi. Le délai est bien court pour achever nos préparatifs, mais notre zèle y suppléera. Nous devons maintenant redoubler de prudence aussi bien que d'ardeur. Le Turc sommeille sur sa proie, nous ne devons l'éveiller qu'au bruit de nos armes.

Eudoxie leva les yeux au ciel :

— Béni soit le nom du Seigneur ! s'écria-t-elle, et puissent s'enflammer pour

la plus sainte des causes les cœurs de tous les fidèles! Mais avant tout, mes enfants, accordez une grâce à votre mère: donnez-vous les mains, et jurez-vous au nom de la patrie et au nom de la religion, jurez-vous mutuellement amour et assistance. Soyez unis, soyez frères, car de votre accord dépend le salut de la nation.

Elle unit leurs mains, le moine bénit leur fraternité. Mais cette fraternité pouvait-elle s'établir entre leurs cœurs? Les mains se tenaient, mais exprimaient-elles la foi et l'affection? Les deux jeunes gens n'échangèrent pas une parole amie; ils se regardèrent en silence. Le regard de Toudor était triste et sévère, celui de Kirdgeali était hautain et défiant. Ce ne fut donc là qu'une vaine formalité; le but d'Eudoxie ne fut pas atteint.

Cependant l'aurore d'une nouvelle existence vint éclairer les jours de Kirdgeali : son orgueil avait enfin un digne aliment. Les discours d'Eudoxie avaient subitement réveillé toutes ses passions de grandeur et de gloire, désormais justifiées par une noble origine et par tant de magnifiques promesses, sur lesquelles il enchérissait encore. Il n'était plus paria; le nuage qui entourait son berceau ajoutait encore au prestige de sa destinée.

Ainsi, se disait-il, je suis le descendant des Lechs. Honneur à mon héroïque nation! Le sang qui bouillonne dans mes veines est celui des guerriers dont j'ai souvent chanté les exploits!

J'ai chanté la gloire de leurs hospodars... et qui sait si mon père n'en était pas un?... Peut-être a-t-il conduit aux

combats ces belliqueuses armées qui firent de si grandes choses! et la guerre le conduisit vers ces contrées.... Et moi, le prédestiné; moi, appelé à briser les chaînes des peuples dacques et slaves! Moi aussi, je serai chef, hospodar, qui sait... peut-être tzar, souverain de tous ces pays!...

Enfin, le Turc, lorsque le fatal opium le fascine de ses opulentes et voluptueuses illusions, est moins dominé par ses rêves; le Bédouin, dont l'esprit est exaspéré par l'usage du hashish-hindy, s'élance avec moins de frénésie dans les steppes immenses du désir effréné... que Kirdgeali perdu à la poursuite de ses espérances de grandeur.

La douce image de sa femme pouvait-elle l'arrêter dans sa course extravagante? Naguère il ne vivait que de son amour,

il ne souhaitait rien au-delà de ce bonheur tranquille et doux; à côté d'elle il jouait comme un enfant, ou passait des heures entières à regarder ses yeux... à imiter le son de sa voix..... Auprès d'elle maintenant il était rêveur; rarement il lui adressait la parole, et cette parole, quoique bienveillante, était brève, soudaine, et semblait arrachée à de plus importantes préoccupations. Pourtant il aurait dû redoubler d'amour pour elle; car Michaëla était bienheureuse entre les femmes : elle portait dans son sein le fruit d'une union bénie.

Pauvre femme! elle se désolait en secret et cachait ses larmes comme un trésor précieux; son visage se paraît de doux sourire, tandis que son âme souffrait des douleurs sans nom!... Ainsi, rongé des vers, le fruit trompe les yeux par des couleurs brillantes. Kirdgeali passait près

d'elle sans lui demander le secret de son cœur!.. d'autres soins détournaient son attention. Les yeux indifférents ne soupçonnaient rien de ses souffrances; Toudor seul les avait devinées, il les avait toutes ressenties! Le cœur du boyar saignait à chaque nuage qui obscurcissait le front de sa sœur adoptive; il la consolait sans s'immiscer dans la cause de ses chagrins; et lui-même il dévorait les tourments que faisaient naître ceux d'une créature adorée. Auprès d'elle il étouffait ses soupirs, comme elle il retenait ses larmes qui s'échappaient malgré lui.

Michaëla aimait à écouter Toudor, car il devinait ses pensées, sans jamais alarmer la pudeur de sa douleur. Elle l'aimait comme un ami, comme un frère; et lui, s'imposait de ne l'aimer que comme une sœur. Jamais une seule parole ne trahit le sentiment plus tendre... jamais il ne

jeta de blâme sur la conduite de Kirdgeali. Au contraire, il oubliait son aversion pour lui, il lui parlait en frère. Il eût voulu le réconcilier avec le bonheur et l'amour auxquels il semblait avoir renoncé; il eût voulu, dût-il en souffrir davantage, racheter le repos et le bonheur de Michaëla. Tant qu'il avait vu les deux époux jouir en paix de leur bonheur, il avait détesté l'amant heureux; mais quand le chagrin s'était emparé du cœur de la jeune femme, sa haine s'était évanouie; il ne voyait que les souffrances de l'être adoré, et ne s'occupait que du soin de les adoucir. L'homme abandonné à ses passions est capable de renier le ciel et d'honorer le crime pour satisfaire ses désirs, car son amour n'est qu'égoïsme. L'homme vertueux, en qui l'amour est le dernier son des harmonies célestes, le dernier rayon émané de la divinité; l'homme vertueux

renoncera au bonheur et s'abdiquera lui-même pour le bonheur de celle qu'il aime, car il ne peut être heureux que de son bonheur!

X.

A la nouvelle lune, le vent soufflant du midi, les neiges s'effacèrent et les eaux dégelèrent. La terre rajeunie se dépouilla en hâte de son vêtement d'hiver, afin de saluer le printemps, parée de ses charmes

renaissants. La joie, le mouvement et la verdure reparurent. Les Musulmans sortirent de leurs harems; et déposant au seuil leur indolente gravité, montèrent sur leurs chevaux, et, fougueux comme eux, allèrent lutter de vitesse avec les vents; ils essayèrent leur adresse, le djerid à la main, et montrèrent leur vigueur aux jeux de la course et de la guerre simulée. Le chrétien faisait sortir ses troupeaux du bercail et s'acheminait vers les montagnes, le pas leste, la gaieté sur les lèvres et le front insoucieux. Était-ce la joie instinctive qui saluait le réveil de la nature? était-ce le tribut de reconnaissance au bienfaisant printemps, qui lui offrait un asile contre les vexations des Bissourmans; ou bien, un sentiment plus noble, qui se faisait jour, quoique la prudence dût le faire cacher aux yeux des tyrans? Ce qu'il y a de certain, c'est que le Moldave, cette année, vit avec plus

d'allégresse que jamais le retour du printemps.

Les armées du tzar blanc avaient quitté leur glacial pays. Des bords de Wolga et de Borysthène affluant vers le midi, elles passèrent le Prout et s'établirent dans les riches vallées de la Moldavie. Leur cri de guerre était : Pour la sainte Église d'Orient! pour la liberté des peuples chrétiens! mort aux Bissourmans!

Les hommes des races slaves et dacques ajoutaient foi aux paroles de tzar, de l'oint du Seigneur! Ils ne s'imaginaient pas, dans leur simplicité, que le mensonge et la mauvaise foi pussent souiller la bouche d'un représentant de Dieu!

Pauvres gens trompés! Ils abandonnaient leurs maisons et leurs champs,

leurs femmes, et leurs enfants, pour aller couvrir de leurs corps l'armée envahissante; courant sans le savoir au-devant de nouvelles chaînes, plus lourdes peut-être que les premières!

Les Musulmans assemblèrent leurs troupes sur les bords du Danube. Un hati-sherif du sultan investit Achmet, le pacha de Vidin, des prérogatives de gouverneur-général des terres de Moldavie, et nomma le farouche Mehemed aux fonctions de commandant en chef des forces militaires sur toute la ligne du Danube. Cent mille Ottomans étaient réunis dans les plaines d'Adrianopol. Cette immense cohue était composée d'hommes de différentes couleurs et de costumes différents, mais professant tous le même culte, invoquant tous le même Allah et son prophète; tandis qu'un corps séparé, tout formé des chré-

tiens, rassemblé sous les murs de l'antique cité de Babadadgie, attendait aussi les ordres du même chef musulman. Il fallait donc que ces chrétiens eussent été poussés par de puissantes raisons dans les rangs des infidèles, puisque, chrétiens, ils tirèrent leurs sabres pour la défense du croissant contre un tzar chrétien !... Leur maintien était celui de vaillants, et leurs actions les montrèrent comme tels aussi. C'étaient les hommes de la race des Lechs, les réfugiés Zaporogues. Sous la conduite du valheureux Nekrassa, ils avaient d'abord repoussé les Moscovites qui avaient assailli leur beau pays, et depuis — leurs sabres et leurs bras ne les ont pas trahis — mais que peut la valeur seule contre le nombre et contre l'astuce?.... Cette terre paternelle qu'ils avaient arrosée de leur sang, ils l'arrosèrent de leurs larmes.... et lui dirent un éternel adieu !... Il leur fallait bien du courage

pour se séparer du sol natal !... mais ils se dirent qu'il valait mieux errer loin de sa patrie que d'y vivre dans l'esclavage. Ils se dirent aussi que la misère et la faim étaient des maux plus faciles à supporter que l'avilissement et la honte; ceux-là finissent avec la vie, mais l'infamie survit au trépas et fait maudire la mémoire des lâches !

Ces hommes-là savaient ce que valaient les promesses et la protection du tzar ! Dès que la trompette eut proclamé la guerre, ils se jetèrent à cheval et s'écrièrent : Par le tranchant de nos sabres nous irons revendiquer notre patrie et notre liberté!

L'appel guerrier retentit dans toute la vaste étendue de l'empire Ottoman. Des milliers de voix poussèrent des acclamations unanimes. Des monts à la

plaine on n'entendait que ce cri : La guerre ! la guerre!

La demeure du boyar était devenue le camp des insurgés. Tout le monde y était occupé de préparatifs pour la prochaine entrée en campagne. Le drapeau de la Valachie, aux armes et aux couleurs du pays, flottait sur le tombeau de Brankowan. Le champ de l'écusson était d'or, et portait un corbeau perché sur un tertre, et tenant dans son bec un crucifix; au-dessous, le soleil et la lune se trouvaient figurés sur un fond d'azur. Le tertre représentait la grandeur ruinée de la Moldavie, et l'oiseau était son génie enfin réveillé. Le corbeau vit de longues années, et son aile hardie franchit des régions où le regard de l'homme peut à peine atteindre : c'était l'emblème des souhaits qu'adressaient au ciel les enfants de la Moldavie pour le triomphe de leur

cause nationale et la gloire de la croix. Le soleil et la lune qui brillaient au-dessus de la tête de l'oiseau séculaire, signifiaient que le Moldave combattrait jour et nuit pour sa religion et son indépendance, et ne déposerait pas les armes avant que la lumière de ces astres eût cessé de l'éclairer.

L'insurrection n'était plus un mystère. Les femmes et les enfants s'entretenaient de la guerre qu'on allait entreprendre. Le peuple armé fourmillait dans les Karpates, n'attendant que le signal du boyar. Au milieu de ce mouvement, Kirdgeali, semblable à un astre radieux, dominait tout, par l'intime conviction de sa grandeur future. Il jouissait sans réserve de toutes les promesses de sa destinée, il ne rêvait que triomphes et gloire. Était-ce pour en faire hommage à l'être céleste qui s'est associé à lui? était-ce pour en

laisser l'héritage à l'enfant qui doit s'honorer de son nom? Sans doute; mais surtout, c'était, pour apaiser sa soif ambitieuse et son insatiable orgueil.

Toudor paraissait aussi plus content. Il allait combattre pour sa patrie, réaliser les longs rêves de sa jeunesse, et peut-être... tomber en combattant. « Peut-» être, se disait-il, quand ma mort *lui* » sera annoncée, peut-être versera-t-*elle* » quelques larmes... et puis, qui sait?... » Il n'osa pas poursuivre sa pensée, ni se permettre de supposer les conséquences qu'aurait pu indiquer cette idée... Cependant un pâle rayon d'espérance s'était glissé dans son âme dévastée: qui peut prédire celui qui sera épargné et celui qui sera choisi par la mort sur le champ de bataille?.... alors le bonheur ne serait pas tout-à-fait perdu pour lui!.... Assurément, l'idée du crime n'aurait pu

souiller cette âme pure et désintéressée; mais est-ce un crime de bâtir son château d'espérances, fût-ce même sur les débris du bonheur d'autrui?

Le crépuscule avait bruni la terre; les harmonies du soir versaient dans l'âme des humains une vague tristesse, une mélancolie solennelle. L'homme est ainsi: quand le jour renaît, le plus malheureux, celui qu'accable la souffrance et l'infortune, aura un éclair de contentement; adressera un joyeux salut à la lumière éternelle. Quand vient le soir, au contraire, l'homme le plus saturé de vie et de joie éprouve une peine inconnue, et tristement dit adieu à la clarté céleste.

Les convives du boyar s'entretenaient de leurs prochaines espérances et d'événements probables de la guerre; mais une vague inquiétude perçait dans leurs

discours et faisait trembler le timbre de leurs voix. Chaque cœur avait des désirs, des espérances, des doutes dont il n'était pas le maître. Le soir était très avancé lorsque le supérieur du monastère d'Argis arriva au château. Tous les yeux se tournèrent vers l'arrivant. Le père portait ordinairement son regard baissé, pour satisfaire à son vœu d'humilité ; mais la sérénité de son front témoignait de la pureté de son cœur et du calme parfait de sa conscience. En ce moment, où il entrait dans un cercle d'amis, son maintien était plus agité, sans annoncer pourtant que des nouvelles, que tous les cœurs désiraient.

— Gloire au Seigneur ! s'écria-t-il avant qu'on eût pu lui adresser une question : le Dieu d'Israël mit fin à la captivité de Babylone. Les armées du tzar occupent déjà Yassy et se dirigent sur Ibraïlow. Le

tzar s'est déclaré notre protecteur et nous promet son assistance ; c'est à nous à nous montrer dignes de secours, en combattant bravement nous-mêmes pour le droit imprescriptible de notre indépendance. Le pacha de Vidin s'est établi sur la ligne de Kampoloungi, afin d'effectuer sa jonction avec le seraskier d'Ismaïlow....

Ces derniers mots firent changer de couleur Michaëla, elle se voyait parmi les ennemis de son père. Comme chrétienne et comme épouse, elle devait même souhaiter sa défaite ; et, pour Mehemed, la défaite n'était-elle pas la mort?... Quel douloureux conflit pour une âme pénétrée de sentiment filial!... Personne au surplus ne s'aperçut de son trouble, excepté Toudor. Le moine continua :

— Le détachement d'Achmet n'est

pas très imposant; profitons de notre situation pour l'écraser tout d'abord. Nous aurons l'honneur d'être entrés les premiers en lice. Prévoyant la circonstance, j'ai fait armer mille fantassins et trois cents cavaliers qui viennent ici vous demander un chef. Mettez-vous à leur tête, et que Dieu combatte avec vous! Notre monastère servira d'asile aux femmes et aux enfants.

Kirdgeali avait écouté attentivement le moine; un éclair jaillit soudain de ses yeux : c'était comme la flamme de la résolution qui saisissait son âme.

— Boyar! s'écria-t-il, tu dois rester ici pour réunir nos forces. Moi, j'irai avec nos cavaliers à la rencontre d'Achmet. Je connais les Turcs et toutes leurs ruses de guerre.

Michaëla était restée immobile, mais la vie l'abandonnait. Le seul Toudor s'en aperçut encore.

— Non, dit-il, c'est à moi de marcher. Ta place, Kirdgeali, est marquée ici, près de ta femme et de l'enfant que le ciel va bientôt accorder à tes vœux.

Toudor parlait sincèrement : il eût défié la mort, il l'eût même acceptée volontiers pour épargner le péril à Kirdgeali, c'est-à-dire pour épargner un instant d'angoisse à la fille de Mehemed. Mais Kirdgeali, que les obstacles ne faisaient qu'irriter, répondit avec arrogance :

— Le titre d'époux ou de père implique t-il celui de lâche? Avant tout, je suis homme. Tu feras ce que bon te semble; moi, je vais à la rencontre des Turcs.

Michaëla lui jeta un regard qui eût amolli un rocher, et lui tendant ses bras :

— Oh ! ne me quitte pas ! s'écria-t-elle, ou bien emmène-moi !

Kirdgeali la regarda sévèrement :

— Ta place est ici ; tu resteras.

C'était la première fois, que la jeune femme entendait une parole d'autorité de la bouche de son époux. Le maître, jusque là, n'avait point eu de volonté à exprimer, tous les vœux de l'amant étant comblés. Michaëla, épouvantée de ce changement subit, ou eut-être indignée de la rudesse du propos, se leva et sortit. Toudor allait la suivre, Kirdgeali le retint.

— Laisse, dit-il ; une femme est consolée quand elle a pleuré.

— Homme au cœur de fer, dit le boyar en lui-même, tu es bien peu digne de posséder un tel trésor.

Tous les témoins de cette scène blâmaient la dureté de Kirdgeali, mais on ne lui en parla pas. Il alla tout disposer pour son expédition ; laissant à Michaïlaki le soin de ranger la troupe, et de la mettre en mouvement, il revint dire adieu à sa femme.

En approchant, il sentait son cœur se serrer en dépit de lui-même. On n'offense pas impunément ce qu'on aime, même quand on le fait à dessein ; on n'est pas libre de ne pas s'en repentir. Pauvre ange ! se dit Kirdgeali ; elle sanglote sans doute... oh ! je me jetterai à

ses pieds et elle me pardonnera. Mais la fille de Mehemed avait reconnu le pas de son époux, et elle avait aussitôt réprimé ses pleurs et pris un air altier.

Kirdgeali la regarda fixement et ne se mit pas à genoux.

— Michaëla, dit-il, je t'ai fait de la peine ?

— Non, répondit-elle en s'efforçant de prêter à sa voix l'accent de l'indifférence.

— Ma bien-aimée, pardonne-moi !

— Tu ne m'as pas offensée.

— Tu peux être tranquille, la vie de ton père sera sacrée pour moi; je le couvrirai de mon corps s'il le faut.

— Tu lui as déjà ravi plus que la vie.

Kirdgeali voulut sortir, mais il aperçut une larme qui gonfla soudain les paupières de la jeune femme; ceci mit fin au combat que se livraient l'amour et l'orgueil dans cette âme sauvage. L'amour l'emporta, Kirdgeali se précipita aux genoux de sa femme sans proférer une parole.

Michaëla enlaça étroitement ses bras autour du cou de son amant.

— Pourquoi veux-tu me quitter? que deviendrai-je sans toi?... Reste, oh! reste! je t'en prie!... Que t'importe la gloire des hommes? n'es-tu pas assez grand? n'es-tu pas le souverain de mon âme? Elle le tenait embrassé, et répétait en l'étreignant convulsivement : Reste!... ne me quitte pas! je t'en prie!

Le jeune homme s'abandonnait à l'émotion de ces touchantes prières. Le doux rayon de l'amour délicat dissipait le sombre nuage des passions ambitieuses; le front de Kirdgeali s'amollissait, et son cœur commençait à battre plus tendrement, lorsque la voix de Michaïlaki résonna comme celle de l'ange de la mort.

— Kirdgeali, que fais-tu donc? on t'attend.

— Reste!... s'écria encore Michaëla; elle s'affaissa en même temps, et la pâleur de la mort se répandit sur son visage. Le sabre de l'Arnaoute sonnait sur les dalles du vestibule, et exprimait une impatience mal contenue. Kirdgeali prit sa femme dans ses bras et la déposa sur des coussins. Quand il ôta ses bras d'autour de sa taille, elle murmura d'une

voix à peine articulée : Ne me quitte pas... Kirdgeali posa quelques rapides baisers sur ces yeux éteints et cette bouche décolorée... et s'enfuit... hors d'haleine, les yeux effarés. Il rencontra Toudor dans la cour, il lui serra fortement la main.

— Si je ne reviens pas, je te recommande ma femme et mon enfant.

— Je jure de veiller sur eux, répondit le boyar.

Zoulma cherchait à ranimer sa fille chérie. Eudoxie, Toudor, vinrent lui apporter des consolations. Elle entr'ouvrit les yeux.

— Il est parti !... il ne m'aime plus !

Toudor s'agenouilla près d'elle, et

lui dit d'une voix remplie de larmes :

— Chère sœur, ne te désole pas, il reviendra bientôt.

Zoulma prodiguait les caresses et les douces paroles à son enfant; elle la nommait la plus belle parmi les belles, la meilleure entre les bonnes; elle lui promettait que son époux reviendrait resplendissant de gloire et plus épris que jamais. S'il était parti, c'est qu'il n'avait pu faire autre autrement. Enfin, la bonne nourrice répondait de tout, même des hasards de la guerre. Tous les discours étaient inutiles, toutes les consolations furent vaines. Michëla répétait toujours : Il est parti ! il ne m'aime pas ! et elle pleurait comme si elle eût voulu se noyer dans ses pleurs. Le cruel pressentiment précurseur de l'infortune avait envahi son cœur.

Le détachement moldave descendait sans bruit le long de la rivière d'Oltau. Kirdgeali était en tête; il ne disait rien. Excepté lui, personne ne connaissait le but de l'expédition. Si un Albanais demandait à voix basse à son voisin où on les conduisait, celui-ci haussait les épaules ou répondait : Dieu le sait, Dieu seul connaît les projets de Kirdgeali; qu'importe? nous le suivrons partout. Ils marchèrent toute la nuit; au point du jour ils firent une courte halte dans la forêt pour laisser souffler les chevaux, puis ils continuèrent leur marche en se dirigeant vers le midi. La brise du printemps remplissait l'air de senteurs vivifiantes; la terre était verte, le ciel transparent, l'influence de la saison égayait même les soldats; seule, la figure de Kirdgeali restait sombre et farouche. Les chevaux mâchaient leurs mors et secouaient leurs harnais, la terre mugis-

sait sourdement, les armes polies dardaient des rayons acérés, et les yeux des soldats défiaient le danger; Kirdgeali, entouré de tous ces bruits, de tout cet éclat métallique et guerrier, ne voyait et n'entendait rien. Ce qu'il aimait le mieux semblait pour lui sans attrait. Sous lui, son cheval noir marchait d'un pas hardi; à sa gauche, Michaïlaki l'entretenait de batailles et de prouesses; à sa suite, une troupe de soldats chrétiens convoqués pour la croix et pour la liberté : que de prestiges pour une âme enthousiaste!... Cependant la figure de Kirdgeali restait sombre et farouche.

Ils arrivèrent en vue de Slatina. Kirdgeali détacha en éclaireurs quelques cavaliers qui arrêtèrent et ramenèrent des habitants du pays. Kirdgeali interrogea les prisonniers séparément et à part; il les remit ensuite chacun sous la garde

d'un cavalier avec défense de les questionner ni de les laisser parler; il montra son sabre, c'était un argument décisif et à la portée des auditeurs. Il recommanda à toute la troupe d'user de prudence.

Au point du jour ils passèrent la rivière à la nage et s'avancèrent sur Slatina. Sous les murs de cette ville, Achmet avait établi son camp. Si loin de l'ennemi, et environné de pays soumis à la domination ottomane, le vieux pacha avait cru toute précaution inutile; il avait négligé de faire placer des vedettes et des gardes, et ses soldats retirés sous les tentes se livraient au repos comme si on eût été en pleine paix.

Le jour allait paraître, l'étoile du matin pâlissait déjà, lorsque les Moldaves sonnèrent aux Musulmans un affreux houra! en guise d'izan du matin. Les

Turcs, réveillés aussi brusquement, se levèrent et sortirent en hâte de leurs tentes. Dehors ils trouvèrent les Moldaves qui leur frottèrent les yeux avec le tranchant de leurs sabres. L'alarme se mit parmi les Bissourmans et le désordre allait croissant. Tous criaient et invoquaient Allah ! Resu-Allah ! aucun ne savait où trouver ses armes ni son cheval. Kirdgeali et les siens parcouraient le camp en long et en large. Les sabres flamboyaient et sonnaient sur les crânes des Musulmans, les coups de feu s'y joignirent bientôt et les balles sifflèrent. Les assaillants s'animaient et s'excitaient par des cris de triomphe. Les Turcs éperdus hurlaient et ne savaient de quel côté s'enfuir. Les chevaux foulaient aux pieds les cadavres des hommes et les blessés... La terre était couverte de riches vêtements et d'armes abandonnées... Le sang ruisselait, et les charges des cavaliers

moldaves retentissaient comme le tonnerre.

Le vieux Achmet rassembla ses spahis et ses janissaires, et les forma en colonne derrière les retranchements de la ville. Trois de ses fils avaient péri dès le commencement de l'attaque, mais il n'en était pas encore informé. Kirdgeali cria : A moi, les Moldaves! et tomba avec les chrétiens sur les débris de la troupe d'Achmet. Le jour était venu; on pouvait enfin mesurer le danger des yeux. Les Moldaves s'avancèrent sans garder d'ordonnance en poussant leurs chevaux à toute bride : Kirdgeali et Michaïlaki restèrent toujours en tête. Les spahis, voulant réparer l'échec de la nuit et venger l'affront fait à leurs armes par des ennemis si peu nombreux, sortirent des retranchements et s'avancèrent pour escarmoucher. Deux d'entre eux se prirent

à Kirdgeali! c'étaient Ismaël et Ali, les fils aînés d'Achmet. L'un eut la tête fendue en deux par le sabre de Kirdgeali; l'autre tomba mort sous le pistolet de Michaïlaki. Le vieux Achmet les vit tomber; il reconnut le cheval persan de Houssaïn que montait Michaïlaki; sans doute il reconnut aussi l'aga : il s'élança sur son cheval et commanda la charge. Mais les spahis et les janissaires s'enfuirent comme des lâches. En vain le vieux pacha chercha-t-il à les ramener; ni ses paroles ni son sabre ne lui servirent à rien.... La tourbe effarée l'entraîna malgré lui. Kirdgeali n'eut plus qu'à poursuivre des fuyards et à les tailler en pièces.

Un courrier expédié du château d'Argis arriva sur le champ de bataille; il courut, appela et chercha long-temps avant de parvenir jusqu'au chef; aussitôt qu'il

se fut abouché avec lui, Kirdgeali cessa la poursuite; au lieu de pousser la victoire et de pénétrer dans la ville, il s'arrêta devant le dernier retranchement et commanda la retraite. Il défendit de s'arrêter au butin; sans perdre un instant on se remit en marche. Un de ses Arnaoutes étant descendu pour dépouiller les cadavres des fils d'Achmet, Kirdgeali piqua vers lui, et faisant feu d'un de ses pistolets, coucha l'Albanais à côté des Turcs. Pourquoi prodiguer ses paroles quand on a de la poudre et du plomb?

Aucun cavalier ne s'écarta plus et l'on n'entendit pas un murmure. Ils détournèrent la tête en passant près du cadavre de leur camarade et oublièrent le riche butin qu'ils abandonnaient. Ils marchaient de nouveau sans savoir où on les menait; c'était à leur chef d'y songer,

et il venait de prouver qu'il ne permettait point d'aller contre ses volontés.

Ils remontèrent le long de la rivière d'Oltau, sans rencontrer et sans apprendre rien de nouveau.

Le soleil se coucha, la lune parcourut plus de la moitié de sa carrière céleste sans que la troupe suspendît sa marche. Kirdgeali monta sur une colline et regarda du côté du tombeau de Brankowan; un rougeâtre reflet colorait l'horizon de ce côté, comme si une autre lune se levait pour disputer à l'ancienne l'empire de la nuit. Mais cette lueur était indécise et flottante, elle s'élevait et s'affaissait tour à tour et ne faisait que tromper le regard. Kirdgeali comprit probablement le sens de cette aurore étrange; il se hâta de descendre la colline, ordonna par un geste de presser la marche, et

partit lui-même comme un trait. Ses cavaliers se précipitèrent à sa suite, comme une troupe de cavales et de poulains sauvages suivent instinctivement le vaillant étalon, qui, la crinière dressée et les naseaux au vent, les guide à travers les steppes.

Michaïlaki s'approcha du chef.

— Nous sommes encore trop loin, dit-il; les chevaux ne tiendront pas; tu n'amèneras pas seulement la dixième partie de la troupe.

Pour toute réponse, Kirdgeali jeta un regard furieux à son lieutenant, et enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval.

Effectivement, la troupe diminuait d'une manière sensible; beaucoup de

soldats étaient déjà restés en arrière; tantôt c'était un cheval qui s'abattait; tantôt un cheval qui s'arrêtait tout roide sur ses quatre jambes, quoique la vie l'eût déjà quitté.

Quand l'approche du jour fit pâlir la lune, cette lueur que l'on apercevait du côté des montagnes disparut aussi, seulement une fumée noire envahit toute cette région.

Qu'il est affreux d'avoir les yeux sans cesse frappés d'un signal de détresse comme les avait Kirdgeali, et de ne pouvoir y voler à tire d'aile! Le cheval du chef faiblit enfin comme les autres; il se jeta lourdement en avant, penchant la tête et les oreilles. Kirdgeali se vit forcé de céder, il s'arrêta. Ses cavaliers pressant leurs chevaux haletants, s'étendaient au loin en bande irrégulière : ils

arrivèrent par deux ou trois et se rangèrent en ligne. A peine la moitié de la troupe s'était-elle ralliée, les chevaux n'avaient pas encore eu le temps de reprendre un peu haleine, quand ils virent de la forêt voisine déboucher une troupe de cavaliers qui vinrent droit à eux. Aux blancs turbans qui les distinguaient, Kirdgeali reconnut les Albanais de Mehemed. Il le dit à Michaïlaki, et se tournant vers ses gens :

— Il faut, dit-il, que nos sabres nous ouvrent un chemin, ou nous creusent ici notre fosse.

Les lames furent aussitôt dégaînées. Les pâles rayons qui en jaillirent brillèrent comme des éclairs funèbres sur les têtes des cavaliers chrétiens. Kirdgeali se pencha à l'oreille de son lieutenant pour lui recommander d'épar-

gner le pacha; puis il fit ses dispositions.

Les Albanais arrivaient sur lui, roulant avec eux une nuée de poudre; le nom d'Allah grondait dans le nuage, et le cri et le tourbillon approchaient avec une rapidité furieuse. Kirdgeali les laissa venir sans bouger : le souffle de leur course se faisait déjà sentir — la poussière vint brûler ses paupières. — A présent, au nom du Christ, en avant! s'écria-t il. Les chrétiens s'élancèrent, et se heurtant avec les Turcs, refoulèrent leur charge désordonnée. Les pistolets déchargés à bout portant, les deux troupes se mêlèrent; on se battit à coups de sabre, à coups de crosse, corps à corps; combat meurtrier où chacun ne songe qu'à tuer pour se préserver de la mort. La rage sema la terreur; les Albanais reconnurent leur ancien aga, et son nom se mêla bientôt dans leurs rangs au cri de sauve qui

peut ! il vola de bouche en bouche ; les Musulmans se sauvèrent dans toutes les directions... Abdallah joignit Kirdgeali le yatagan levé ; mais celui-ci, d'un revers de son sabre, fit sauter l'arme qui menaçait sa tête, et enlevant le jeune Musulman de dessus sa selle : — Tu rapporteras, dit-il, à ton père que j'ai tenu ma promesse, que je t'ai fait grâce de la vie. Il lâcha le jeune homme, et se jetant dans la mêlée, il fit payer sa générosité aux fuyards.

La victoire avait rendu aux chevaux toute leur ardeur. Les chrétiens triomphaient ; mais ce premier succès ne devait pas se maintenir long-temps. De nouveaux cris de guerre retentirent dans la forêt : le nom d'Allah annonça aux chrétiens de nouveaux assaillants.

C'était Mehemed avec ses spahis ; le

sombre Mehemed ! le victorieux pacha ! le favori d'Azraël ! En un instant la terre fut jonchée des têtes des Moldaves tombées sous le tranchant de son yatagan. En vain Kirdgeali s'efforça-t-il de maintenir ses hommes ; sa voix se perdait, on ne le voyait plus. Il se rencontra face à face avec le pacha.

— Ha ! chien de renégat ! s'écria celui-ci ; vipère chrétienne ! infâme ravisseur ! à toi ! Et il asséna sur la tête de Kirdgeali un coup où se résumaient toute la puissance de son bras et toute la fureur de son âme. Mais le gendre ne tendit pas le front à cet embrassement paternel ; égal en force et supérieur en adresse, il put parer le coup terrible. La vie du pacha était à sa merci, il ne profita de son avantage que pour se détourner brusquement. Mehemed releva le bras et lui porta un nouveau coup, qui, mal

dirigé, blessa légèrement le cheval de Kirdgeali au cou, et le débarrassa de sa bride. L'animal se sentant blessé, et n'étant plus retenu, bondit furieux à travers la mêlée et s'élança dans les champs. Kirdgeali fit tournoyer son sabre à droite et à gauche, et se laissa emporter par son cheval qu'il ne pouvait plus guider. Les combattants se croisaient autour de lui ; il eut à parer d'abord une grêle de coups de sabre qui pleuvaient sur sa tête; puis il entendit des balles siffler à ses oreilles, et la voix de Mehemed tonner derrière lui : —Tu ne m'échapperas pas, chien d'infidèle! Il entendit plusieurs chevaux qui le poursuivaient, puis il n'y en eut plus qu'un seul ; enfin il n'entendit rien.... que le galop de son propre cheval qui l'emportait toujours. Il s'épuisa en vains efforts pour l'arrêter ; il lui arracha la crinière, il le frappa sur la tête, le cheval n'en courut que mieux;

il tendait le cou et volait comme un daim sauvage, sautant par dessus les buissons, abordant tous les obstacles, gravissant les collines, descendant les pentes au galop, franchissant les fossés, et ne se ralentissant jamais. Kirdgeali sentait déjà les froids éblouissements du vertige lui étreindre le cerveau; quand, faisant un effort pour se reconnaître, il vit qu'il approchait du tombeau de Brankowan... L'image de sa bien-aimée apparut à son âme et la rendit à elle-même. Il aurait voulu alors accélérer encore la fuite de son cheval qui entra bientôt dans le dernier vallon.

Les rochers dérobaient à Kirdgeali la vue de l'habitation, mais il pouvait voir une épaisse fumée se dérouler à la cime de la montagne et y former un nuage qui s'allongeait long-temps sur la forêt et descendait dans le vallon. Kirdgeali aper-

çut çà et là des cadavres des montagnards moldaves étendus sur la terre; à l'entour, des corbeaux sautillaient et croassaient..... et des vautours se repaissaient silencieusement..... Kirdgeali sentit son cœur se serrer..... La guerre avait passé par là ! Qu'était devenue Michaëla ?.....

Un dernier précipice restait à franchir; le cheval noir s'élança, atteignit le bord opposé.... et s'abattit.... Kirdgeali se débarrassa des étriers, et courut en toute hâte vers la maison.

L'atmosphère était remplie de l'odeur d'incendie; des cadavres obstruaient le sentier..... Kirdgeali gravit la montagne, il arriva au sommet : la maison avait disparu, il n'en restait que des débris fumants. Le jeune homme contempla ce spectacle un instant d'un œil stupide,

puis il se mit à courir en appelant sa femme; rien ne répondit à ses cris!... Il parcourut les ruines..... descendit dans les souterrains.... il appela encore : Michaëla! Eudoxie! Toudor!... personne..... Le silence de la mort avait envahi ces lieux; quelques heures avant c'était une vaste boucherie! Partout des traces du sang, du massacre et de la destruction! Kirdgeali avait déjà parcouru les souterrains; entraîné par son désespoir, il allait s'enfoncer dans les ténèbres d'une de ces grottes sans issue, lorsqu'un sourd gémissement monta à son oreille; il s'approcha.....

— Qui es-tu?

— Je suis Boukan, le pandour.

— Qu'est devenue ma femme et les autres?

Il approcha son oreille de la bouche du moribond.

— Les Turcs ont tout tué... ceux qui vivent... sont... au château d'Argis.... Donnez-moi à boire... de l'eau... au nom du ciel...

Kirdgeali le souleva dans ses bras et le porta dehors; dès que l'air eut soufflé sur lui, le pandour cligna convulsivement les yeux.

— Je n'ai plus soif... c'est fini....

Il se roidit et expira. Kirdgeali jeta le cadavre à terre.

— Au château d'Argis ! répéta-t-il en sortant des ruines. Mon cheval a eu le temps de se reposer.

L'espérance n'était pas encore éteinte pour lui. Il descendit au vallon; son cheval était couché au bord du précipice; il l'appela... l'animal ne bougea pas.... Kirdgeali alla à lui, le poussa du pied... rien; il lui toucha les naseaux... il les trouva froids; il essaya de lui desserrer les mâchoires.... il ne put y parvenir. Kirdgeali poussa un long et douloureux gémissement....

— Ainsi, dit-il, te voilà mort, toi, le compagnon de mes dangers!... Et la compagne de ma joie, de mon bonheur; où est-elle? que devient-elle?.... Oh! la main de Dieu est sur moi.....

Brisé par la fatigue et par le désespoir, il se jeta par terre, croisa ses bras sur sa tête, et resta penché sur le cadavre de son fidèle cheval.

XI.

La nuit était venue; Kirdgeali seul, à pied, au milieu de précipices et de rochers, traversait la forêt des hêtres. Ses pieds heurtaient sans cesse des cailloux, son corps était tout meurtri; mais il

n'en savait rien : trop de douleurs occupaient son âme, pour qu'elle pût écouter celles du corps. Il marchait; ses sens agités l'abusaient à tout moment; il entendait crier son nom... il s'arrêtait... écoutait... rien! C'étaient les voix de la forêt; le vent qui sifflait dans les anfractuosités des rochers.

La reine des nuits argentées, avec son radieux cortége d'étoiles, brillait au fond du firmament d'un éclat dont rien ne semblait devoir altérer la pureté. Soudain une sombre masse de funèbres nuages se rua dans les airs ; tous les groupes scintillants, tous les foyers lumineux disparurent l'un après l'autre, et les ténèbres remplacèrent la douce lumière.

Ainsi, ô Kirdgeali ! les astres du bonheur et de la gloire étaient venus illuminer ta vie ; et, dans ton orgueil, tu t'étais

dit : Voilà mon cortége éternel! Mais un sombre nuage du hasard traversa ton ciel, et la lumière s'effaça sous une ombre mortelle!

Les nuages qui couvrent l'horizon vont bientôt se dissiper, et les blanches étoiles luiront de nouveau des années et des siècles; car la source de ces clartés immortelles est intarissable et leurs bienfaits providentiels. Mais ton âme, Kirdgeali, brillera-t-elle de nouveau pure et chaste comme jadis, comme aux jours de ta jeunesse, où tu étreignais la nature d'une étreinte amoureuse, où chaque battement de ton cœur était un serment de dévouement et d'amour? Tu t'es rendu vassal du fils impur des enfers. Ton orgueil a puisé l'eau de ton second baptême dans le bourbier des espérances mondaines. Malheur à toi! ta régénéra-

tion va chanceler long-temps au souffle du doute et du désespoir !

Kirdgeali poursuivait sa marche. Dès que je l'aurai retrouvée je ne la quitterai plus ! se disait-il. Il tira de son sein le mouchoir emblématique et l'anneau aux amulettes qu'il avait reçus comme un présent de la Musulmane Sélima. Il pressa sur ses lèvres ces doux souvenirs comme il eût pu faire aux premiers jours de son amour; car le trésor que l'on croit perdu recouvre toujours un nouveau prix. En cet instant il oubliait tout, pour concentrer sur sa femme tous les désirs de son âme; tous ses sentiments étaient absorbés dans cet élan d'amour. Que ne s'était-il servi de cette chaste égide ! et que ne détournait-il son oreille des insidieuses suggestions de l'esprit malfaisant, qui vint bientôt à la tra-

verse de ces pensées naïves! « Tu as » épargné les jours d'Abdallah, disait le » tentateur; tu as laissé vivre Mehemed; » tu as été doublement généreux! et dou- » blement insensé! Rendue à son père, » ton épouse renie en ce moment les » serments qu'elle t'a faits. Pour obtenir » son pardon, elle consent à épouser ton » rival, l'homme que tu n'as pas voulu » tuer, pour ne pas manquer à une fri- » vole promesse. Quand tu te fiais à elle, » tu oubliais donc que ce n'était qu'une » femme !... »

L'excès de ses maux jeta Kirdgeali dans un délire farouche. Il grinçait des dents, poussait des rugissements convulsifs, proférait de sombres menaces contre ceux que sa main venait de protéger, et jurait de se venger de ceux qu'il aimait.... du ciel même !

L'épouvante était au monastère d'Argis. Les Turcs n'y avaient pas encore paru; mais à chaque instant des nouvelles plus effrayantes, des bruits plus alarmants y étaient apportés et augmentaient la consternation. On savait déjà la défaite du détachement de Kirdgeali ainsi que le désastre du boyar. Un espion, ou un traître, avait probablement instruit le pacha des préparatifs de guerre que faisaient les montagnards moldaves; puisque, au lieu de marcher à la rencontre des armées du tzar blanc, il s'était porté directement vers le tombeau de Brankowan. Ce ne fut qu'après avoir tout massacré, incendié et pillé, qu'il se retira sur Kampolundgi, où l'on ne savait pas encore de quel côté il allait diriger ses pas.

En attendant, les soldats du tzar prenaient leur temps pour secourir leurs

coréligionnaires. Les Russes s'étaient établis dans la Moldavie et la Bessérabie; ils occupaient les villes de Kilïa, Ismaïlow, Galatz; étendaient peu à peu leur domination; et ne se mettaient pas autrement en peine de rétablir la foi chrétienne comme ils l'avaient promis, ni d'assurer la liberté des Dacques et des Slaves qu'ils avaient cependant proclamée en arrivant sur le théâtre de la guerre.

Le monastère était plein d'étrangers qui y arrivaient de tous côtés; c'étaient les débris de l'insurrection de Toudor, des cavaliers de Kirdgeali, et aussi de nouveaux auxiliaires accourus au bruit de la guerre, et dont ces premiers revers n'avaient point étouffé l'ardeur. Les moines donnaient asile à tous dans leurs souterrains. Le jour, on célébrait l'office divin, on ne s'occupait que de pratiques de l'Église pacifique; la nuit, on faisait

des excursions et des reconnaissances; l'Église redevenait militante. Cependant le supérieur expédiait des courriers et tenait de secrètes conférences avec les anciens du monastère et les chefs de *Gorals*.

Telles étaient la disposition des esprits et la situation des choses, lorsque Kirdgeali arriva au monastère d'Argis. L'inquiétude et la honte avaient couvert d'une tristesse livide ses traits mâles et gracieux. Il passa les yeux baissés devant les personnes qu'il rencontra, il ne demanda aucun éclaircissement, mais il se rendit directement chez le supérieur.

— Dieu soit loué! s'écria le père Eugène en le voyant entrer; aussi bien, avant tout, avions-nous besoin d'un chef. Dieu t'envoie à nous! que son nom soit béni!

Kirdgeali, l'esprit continuellement tourmenté de l'échec qu'il avait essuyé, entrevit un sarcasme dans ces paroles spontanées. Pour toute réponse, il demanda d'un ton péremptoire où était sa femme, et ce qu'étaient devenus Eudoxie et Toudor.

— Dieu a voulu nous éprouver, mon fils, répondit le supérieur. Sachons nous soumettre sans murmurer à ses décrets suprêmes. Celui qui nous châtie saura bien nous consoler. Voici ce qui est arrivé. Le surlendemain de ton départ nous apprîmes que Mehemed, ayant laissé une forte garnison à Kampolundgi, se dirigeait à marches forcées vers le tombeau de Brankowan. J'en prévins sur-le-champ Toudor, qui, impatient de se mesurer avec l'ennemi, alla occuper avec la plus grande partie de ses forces les défilés de la Tour-Rouge, ne laissant pour

la défense de sa demeure qu'un détachement de montagnards. Cette disposition hardie semblait aussi d'accord avec la prudence : vainqueur ou vaincu, le boyar pouvait toujours se replier sur lui-même. Cependant il en fut autrement. Mehemed, informé à temps par des espions, traversa l'Oltau avec la garde albanaise et l'infanterie boulgare; il s'approcha du tombeau de Brankowan en longeant la rive opposée, et vint prendre à revers la troupe de Toudor, tandis qu'il était attaqué de front par les janissaires.

Le combat a été sanglant. Les nôtres, bien que surpris et entourés, se sont vaillamment battus; ils résolurent de se frayer un passage à travers l'ennemi; il leur fallut conquérir le terrain pied à pied, et cependant faire face de toutes parts aux Musulmans. Il n'y eut qu'un

petit nombre qui parvint à s'échapper. Le boyar blessé fut apporté au monastère; il n'avait aucune nouvelle de sa mère ni de Michaëla. Après avoir pris quelques heures de repos, il est parti la nuit dernière avec un de nos moines pour se rendre au camp des Russes.

Voilà tout ce qui s'est passé pendant ton absence, continua le supérieur; quant à Eudoxie et à ta femme, personne n'a pu encore nous instruire de leur sort, aucun des montagnards laissés à la garde du tombeau de Brankowan n'étant venu nous rejoindre. On suppose, à tort ou à raison, qu'elles ont été emmenées par Mehemed.

Kirdgeali écouta le moine avec une sombre attention, fixant sur lui ses yeux à demi recouverts par ses sourcils.

— J'ai laissé là un bon protecteur à Michaëla! s'écria-t-il enfin avec un accent de douleur, de courroux et de mépris. Le boyar s'est dignement acquitté de ses promesses!

— Ne l'accuse pas, jeune homme, reprit sévèrement le père Eugène; Toudor s'est conduit en homme brave et loyal; il a été malheureux, mais il n'a donné à personne le droit de le blâmer. Et toi! que t'est-il arrivé? où sont tes escadrons? Toi aussi tu as fui... et cependant, qui oserait dire que tu n'aies pas fait ce qu'homme peut faire?

Kirdgeali se redressa de toute sa hauteur.

— C'est vrai, dit-il. Père, montre-moi ceux qui veulent encore combattre; je veux les voir et leur parler.

— Ils se reposent, mon fils, pour être prêts à de nouvelles fatigues. Viens, suis-moi.

Tous deux entrèrent dans l'église; ils trempèrent leurs doigts dans l'eau consacrée et firent le signe de la croix; mais ni l'un ni l'autre n'accorda un seul regard, ni à la magnifique avenue de colonnes qui s'allongeait devant eux, ni à la voûte hardie qui s'arrondissait sur leurs têtes; quoique les colonnes fussent en marbre blanc, et qu'elles élevassent sur leurs fûts élancés des chapiteaux, chefs-d'œuvre d'imagination et de sculpture; quoique la voûte montrât une fresque gigantesque et splendide, où étaient représentées la gloire et les félicités des bienheureux. Ils ne s'arrêtèrent point pour contempler les innombrables tableaux de saints et de martyrs, dont les riches couleurs rehaussées d'or et d'ar-

gent empruntaient un merveilleux éclat aux rayons purpurins du soleil couchant. Ils passèrent sans que les lettres d'or incrustées dans le marbre noir attirassent leur attention ; c'étaient là pourtant de pieuses et nobles inscriptions qui devaient parler aux yeux d'un prêtre et d'un guerrier! D'abord, les épitaphes des hospodars de Moldavie, anciens maîtres du château d'Argis; puis celles des supérieurs du monastère, héritiers de cet asile sacré des souvenirs! Ils traversèrent la nef et arrivèrent au pied du maître-autel. Le supérieur poussa un ressort secret et souleva une dalle, qui, en s'ouvrant, montra un passage souterrain, et un escalier en pierre que le prêtre descendit, et Kirdgeali à sa suite.

Ils se trouvèrent alors dans les caveaux mortuaires du couvent. Des lampes al-

lumées le long des parois jetaient une lumière vacillante qui semblait lutter avec l'ombre dans ce froid et lugubre séjour. Des cercueils garnissaient des enfoncements pratiqués dans l'épaisseur des murs latéraux, et des faisceaux d'armes s'élevaient près des piliers : emblème de l'alliance solennelle entre la gloire du passé et les promesses de l'avenir.

Au fond des arcades funèbres, des hommes, à la mine farouche, dignes hôtes de ce temple de mort, étaient accroupis autour de rouges et fumeux brasiers qu'ils tisonnaient, tout en discourant tumultueusement des combats qu'ils venaient de soutenir. De fréquentes et copieuses libations entrecoupaient et soutenaient leurs vaillants propos, et les débris d'un repas substantiel qui gisaient autour d'eux montraient que s'ils étaient capables de supporter des pri-

vations, ils s'entendaient aussi à les réparer.

Dès que Kirdgeali parut, toutes les voix le saluèrent par son nom, et le fracas des armes accompagna les exclamations des hommes. Kirdgeali salua les compagnons de ses dangers, et reconnut parmi eux, avec un étonnement et un plaisir semblables, l'Arnaoute Michaïlaki. Celui-ci, essuyant ses noires moustaches trempées de vin, s'empressa de féliciter son chef, tout en se réjouissant lui-même de le voir au milieu d'eux.

Un sac rempli d'or était ce que Michaïlaki prisait le plus au monde; il le préférait même à un outre pleine du meilleur vin de Chio : ce qui veut dire qu'il en préférait dix mesures à une seule; mais il avoua par la suite avoir ressenti une joie plus vive du retour

inespéré de son chef, que le plus riche butin ne lui en fit jamais éprouver.

— J'ai amené, dit-il, tous ceux de nos gens que j'ai pu ramasser; d'autres arriveront encore, car ils ne peuvent espérer un meilleur asile; j'entends de ceux qui vivent, quant à ceux qui sont tués, ils sont bien où ils sont. Ta femme est tombée au pouvoir de Mehemed. Mais que cela ne t'inquiète pas, nous saurons bien la lui reprendre. Et s'adressant à ses compagnons : Allons! qu'on s'apprête! cria-t-il. Nous nous sommes assez reposés. Encore un seul coup, et en marche!

— Qui t'a dit cela? demanda avidement Kirdgeali.

— Eh! cela ne va-t-il pas tout seul? répondit l'Arnaoute, qui se méprit, ou feignit de se méprendre au sens d'une

interpellation qu'expliquaient très lucidement la pâleur et la voix tremblante de Kirdgeali. Nous sommes en nombre, continua-t-il. Et n'avons-nous pas entrepris une guerre d'extermination? Il est vrai que si nous périssons, nous courons risque de nous passer de sépulture; mais est-ce une raison pour nous enterrer vivants?

— Mais, interrompit Kirdgeali, ma femme.... Michaëla... ne m'as-tu pas dit...?

— Ah! fit l'Arnaoute; et il montra du doigt un des montagnards. Celui-ci raconta qu'il avait ouï dire que le pacha s'était emparé de tous les trésors du boyar....

— Que m'importe? dit impatiemment Kirdgeali.

Qu'il avait massacré toute la garnison....

— Je ne te demande pas cela! interrompit encore le chef.

Qu'il avait pourtant réservé quelques prisonniers, parmi lesquels devaient se trouver la mère du boyar et la femme de Kirdgeali.

C'était là une information trop vague, trop peu circonstanciée, pour calmer l'anxiété de Kirdgeali, qui ne remercia le soldat qu'en lui tournant le dos brusquement.

— En effet, disait Michaïlaki dans sa moustache, qu'est-ce que la perte d'un trésor et de cinq cents soldats, sans parler du vin et des provisions, auprès de la perte d'une femme.... jolie sans doute,

mais dont la pareille n'est pas introuvable dans le harem du pacha ou ailleurs...

Un soldat dit encore que le pacha avait expédié les prisonniers et le butin de l'autre côté du Danube ; du moins on le lui avait raconté.

Un troisième avait appris, il ne savait trop ni où, ni comment ; qu'on amenait à la suite du pacha une karoutza, où trois femmes se trouvaient enfermées. Ces trois femmes étaient *probablement* Eudoxie, Sara Michaëla et Zoulma. Mais, pour sûr, la voiture était escortée par un escadron des spahis d'Anatolie, que soutenait un détachement des Zaporogues Nekrassoviens, commandés par leur attaman, le Tefterder-Bey en personne.

Kirdgeali écouta ces divers rapports avec la même impatience. En effet,

quelles conjectures positives, quelles résolutions pouvait-il former d'après des ouï dire? car aucun ne disait : *J'ai vu, je sais;* mais seulement *j'ai entendu, je crois.* Enfin, leur intention était bonne; mais Kirdgeali n'était point en situation d'esprit de leur en tenir compte; et il eût volontiers étranglé tous ces gens, qui, dans une déroute, n'avaient pas même songé à observer ce qui pouvait l'intéresser, et ne pouvaient, à l'heure qu'il était, le tirer de son horrible incertitude. Réduite à l'inaction, sa douleur devenait du désespoir.

Sur ces entrefaites, un moine s'approcha du supérieur et lui parla à l'oreille.

La figure du supérieur prit une expression rayonnante. Kirdgeali, à qui rien n'échappait, rejoignit aussitôt le supérieur.

— Quelles nouvelles, mon père? lui demanda-t-il.

— De bonnes nouvelles! Mehemed se replie sur le Danube, et les soldats du grand tzar s'avancent de notre côté.

Oui! pensa Kirdgeali, de bonnes nouvelles... pour vous, mais non pas pour moi.

— Et ma femme? reprit-il tout haut, on n'en parle pas ?

Le supérieur et le moine baissèrent les yeux pour dire : Non !

Kirdgeali prit aussitôt sa résolution :

— J'emmènerai mes gens, dit-il, vous me fournirez seulement des armes et des chevaux. Je ne ferai pas peser la guerre

sur cette sainte habitation, j'irai chercher mon ennemi jusque dans son camp, et nous verrons si son prophète le sauvera de mes coups.

— Que Dieu te bénisse, mon fils, répondit le père Eugène, et qu'il te donne le succès ! Dispose de tout ce que nous possédons, disposes-en comme d'un bien qui t'appartient ; car tout ce qui se trouve ici est au service de Dieu et de ses fidèles enfants.

Kirdgeali prit Michaïlaki à part.

— Écoute, lui dit-il, le pacha sera demain à Tergowitza. A moitié chemin de cette ville et de Dragoneshty se trouve le village de Hrazgrada. Le boyar et moi nous en avons largement soudoyé les habitants, qui nous ont juré de marcher contre les Turcs à notre premier appel.

La route qui va de Hrazgrade à Tergowitza est bordée de ravins et de broussailles ; elle est excellente pour une embuscade. Je vais me rendre au village, d'où j'enverrai les Boulgares occuper tous les passages. Toi, prends nos cavaliers, et va te placer en tête du *gué de Tergowitza*. Mais, sois prudent, et dérobe bien ta marche. Dieu aidant, nous reprendrons peut-être à Mehemed ses prisonniers.

— Sans oublier le butin, ajouta l'Arnaoute. Et il alla aussitôt préparer l'expédition. Avant la fin du jour, Kirdgeali avait quitté le monastère. La nuit était déjà avancée lorsqu'il arriva à Hrazgrada. Il se rendit directement chez le wlodar. La porte de la maison était fermée; mais une ouverture, par où sortait de la lumière, prouvait que le propriétaire n'était pas endormi. Kirdgeali regarda par

là, et vit le wlodar occupé à nettoyer son fusil ou à l'apprêter; il n'importe, l'un ou l'autre étaient de bon augure.

— Salut, wlodar, et bon courage! lui cria Kirdgeali.

Le wlodar surpris dirigea son arme vers l'homme qui l'apostrophait d'une si étrange façon; mais il se remit à l'instant en reconnaissant Kirdgeali.

— Est-ce vous, boyar? lui dit-il; d'où venez-vous donc, et qui vous amène à cette heure?

— Que t'importe? répondit Kirdgeali quand il fut entré dans la maison; je suis en chair et en os, je ne reviens donc pas de l'autre monde. Allons, mon homme, il faut s'armer et se rassembler. Une bonne fortune nous arrive.

Les Turcs passeront par ici cette nuit.

— Nous le savons déjà, répondit le wlodar en secouant les oreilles; mais vos soldats, boyar, par où sont-ils passés? Ceux que vous avez fait périr ne ressusciteront pas.

— Non, dit le fougueux jeune homme en frappant sur son yatagan et fixant sur le Boulgare un regard terrible; mais toi non plus tu ne ressusciteras pas, chien de mercenaire! As-tu oublié tes serments et l'or que tu as reçu?

Ce ton d'assurance intimida le partisan; il se hâta de s'excuser, et se soumit aux ordres de Kirdgeali.

— Vile engeance! dit celui-ci quand le Boulgare fut sorti. Il faut que la mort soit aussi derrière eux pour qu'ils la

veuillent affronter. Parlez donc à de semblables êtres au nom de Dieu et de la liberté! Ce n'est pas de sitôt qu'ils comprendront ce noble langage. La cupidité et la terreur, voilà les seuls sentiments qu'on puisse éveiller en eux! le butin et la menace, voilà les mobiles qui les feront agir!..... Ah! Michaëla, noble créature! tu n'es pas sortie de cette race servile; on le voit bien. Tu méprises également et les richesses et les dangers. Oh! belle âme! céleste émanation! sœur des anges! ne t'aurai-je donc connue que pour te perdre à jamais!....

Pendant que le guerrier se livrait à ces amères méditations, les Boulgares avaient été convoqués par le wlodar, et bientôt on les vit arriver dans la maison, leurs fusils sur l'épaule et leurs longs coutelas à leur côté. Ils saluèrent tous Kirdgeali et se tinrent cois, examinant à la dérobée

la prestance hautaine et la mine sévère du jeune chef; soit que le wlodar eût fait passer dans leurs cœurs la terreur du sien, soit qu'il leur eût inculqué des sentiments plus sinistres encore. Celui-ci revint aussi.

— Voici à peu près tout notre monde, dit-il; où irons-nous?

— Où je vous mènerai, répondit Kirdgeali.

Cette brève réponse fut acceptée sans réplique. La salle était silencieuse comme l'est un temple au moment où va commencer l'office divin. Deux jeunes Boulgares entrèrent et parlèrent secrètement au wlodar.

— Qu'est-ce? demanda Kirdgeali.

— Seigneur boyar, j'avais envoyé ces hommes à la découverte. L'ennemi ne se montre pas encore, Dieu merci. Nous pouvons nous mettre en marche.

— Allons ! dit Kirdgeali.

Il se dirigea vers la porte. Les Boulgares ouvrirent leurs rangs pour le laisser passer; mais quand il se trouva au milieu d'eux, à un sifflement du wlodar, toute la horde à la fois se précipita sur lui.

—Ah ! chiens ! s'écria-t-il, vous ne vous réjouirez pas tous de votre trahison !

Il fit un effort surhumain pour se dégager et tirer son yatagan; mais le premier soin des traîtres avait été de lui saisir les armes, et d'ailleurs il ne pouvait déjà faire le moindre mouvement. L'un le tenait embrassé par derrière;

d'autres lui avaient empoigné les bras, les jambes, et jusqu'à la tête. Tous à la fois se ruaient sur lui pour partager l'infâme honneur de cette capture sans péril. Le wlodar apporta des cordes pour le lier. Serrez-le bien, dit-il. Kirdgeali avait reconnu l'inutilité de la résistance. Il ne dit pas un mot, il n'essaya pas un mouvement, tandis que les Boulgares le garrottèrent. Il ne leur donna pas la satisfaction de lui entendre pousser un seul gémissement, quoique le sang fût prêt à lui jaillir des yeux et des narines, et que ses poumons soulevassent les cloisons de sa poitrine.

Le wlodar avait quitté son humble attitude et se faisait fier et joyeux.

— C'est de l'or en barre, disait-il en étendant le doigt vers Kirdgeali. Le pacha ne marchandera pas la tête d'un chef de

rebelles. Les sequins vont pleuvoir sur nous. Déjà le Tefterder-Bey a été prévenu. Nous lui livrerons notre homme tout à l'heure.

Kirdgeali avait été déposé sur le carreau dans un coin de la pièce. Quoiqu'en cet état il ne pût imposer aux Boulgares, ceux-ci n'osaient encore le contempler; ils demeuraient incertains et presque immobiles. Peut-être se défiaient-ils des promesses de leur chef. Peut-être sentaient-ils la honte de leur action en songeant aux représailles. Ou bien encore dans l'incertitude où nous tient toujours l'avenir même le plus rapproché, ils répugnaient à se réjouir prématurément. Kirdgeali rompit le silence le premier sans le vouloir peut-être.

— Lâches! dit-il, vous serez payés quelque jour d'une telle action.

— Bientôt j'espère, lui répondit le wlodar qui voulait montrer de la hardiesse. Nous as-tu crus assez stupides pour t'obéir encore après ta déconfiture et celle de Toudor ? as-tu pensé que nous prendrions tes paroles pour de l'argent comptant ? Notre maître à nous, c'est celui qui a les bras les plus longs, et des bourses pleines à notre service. C'est toi-même qui m'as forcé à agir de la sorte, en venant te jeter dans mes mains et en levant ton yatagan sur moi. Tant pis pour toi, si tu as pu t'imaginer que je préférais les sabres des Turcs à leurs sequins. Ne t'en prends donc qu'à toi-même si ton heure est venue.

Kirdgeali n'écoutait plus cet odieux discours. Des pensées plus douloureuses encore étaient venues occuper son âme. C'était pour le coup qu'il devait renoncer

à l'espérance, à Sara Michaëla, aussi bien qu'à la gloire.

Un galop de chevaux fit soudain retentir la terre. On entendit devant la maison le fracas d'un halte de cavaliers, et bientôt ces nouveaux arrivés se montrèrent dans la salle. Ils portaient des habits bleu foncé, plissés et taillades à la mode polonaise, et qui laissaient voir en dessous des justaucorps blancs. Leurs ceintures de soie, bariolées et brochées d'or, retenaient de formidables appareils de poignards et de pistolets aux longues crosses recourbées et couvertes d'incrustations d'argent. Un sabre oriental pendait à leur côté. De larges pantalons à plis bouffaient autour de leurs hanches et retombaient sur des bottines de maroquin rouge. Leurs cheveux étaient coupés en rond, et les moustaches taillées comme celles des enfants des Lechs;

mais au lieu du kolpak rouge c'était le turban qui entourait leurs tempes. Enfin leur costume était un mélange plutôt qu'une fusion de l'ancien costume national des Zaporogues avec celui des Turcs. C'était en effet un détachement des Cosaques du Dnieper, réfugiés en Turquie, qui venait d'arriver à Hrazgrada. Le vieux Neczay, leur attaman, ou Tefterder-Bey, comme le nomment les Turcs, se trouvait avec eux. Lorsqu'il entra dans la salle, les Boulgares courbèrent leurs fronts jusqu'à terre; mais les Zaporogues ne reconnurent cette servile salutation par aucun signe des mains ni de la tête.

— Pourquoi nous avez-vous appelés? dit le chef en passant sa main sur sa lourde moustache.

Le wlodar s'approcha, les yeux baissés

et les bras croisés sur sa poitrine, témoignant l'humilité qui convenait à un chien comme lui, en présence d'un homme libre et d'un brave guerrier.

— Grand Tefterder-Bey, puissant hospodar, dit-il; ceux qui vous ont appelés sont les esclaves fidèles du sublime Padishah. Ils se sont emparés de la personne d'un chef des révoltés, et ils le remettent en vos mains. Le voici: c'est Kirdgeali, le déserteur d'Ismaïlow.

— A-t-il été pris en combattant?

— Il est venu lui-même se prendre au piége en cherchant à nous entraîner dans la rébellion. Vous savez, seigneur, que le pacha d'Ismaïlow a promis une récompense à ceux qui livreraient cet ennemi.

L'attaman fronça le sourcil; il fit

apporter un sac qu'il jeta devant lui.

—Voilà, dit-il, pour votre hospitalité. Et, maintenant, chiens d'esclaves, dehors ! que pas un ne reste ici !

Les misérables ramassèrent l'or et sortirent précipitamment. Le vieillard s'approcha du prisonnier.

— Infortuné, dit-il, tu es perdu !

— Vous ne pouvez m'ôter que la vie, lui répondit Kirdgeali, dont la bouche orgueilleuse maîtrisait toujours son cœur.

— Détachez-le, dit l'attaman aux soldats qui étaient proches.

Quand les Zaporogues eurent coupé ses liens avec leurs sabres, Kirdgeali se leva et essuya son visage souillé et en-

sanglanté ; mais l'attaman ne l'eut pas plutôt envisagé de face, que sa physionomie prit une expression singulière. Il attachait sur lui son regard pénétrant, comme s'il se fût attendu à en être reconnu. Jamais encore cependant ces deux hommes ne s'étaient rencontrés ; quoique chacun eût souvent entendu parler de l'autre. Au surplus, cet examen n'éveilla aucun sentiment amical dans le cœur de l'attaman. Sans chercher à éclaircir ses doutes, s'il en avait, il donna ordre d'emmener Kirdgeali et de le confier à la garde du mirza des Tatars, qui, à la pointe du jour, le ferait conduire à Tergowitza. Neczay resta seul dans la salle avec un vieux Zaporogue.

— Bohdan, dit le chef, as-tu observé cet homme ?.. Aux années près, c'est le portrait de cet autre... dont je ne puis même prononcer le nom. Ah ! maudit

soit le jour où je me suis laissé aller aux instances de ce Kordaki... qui m'a trahi comme un chien.

Le vieillard parlait avec un accent de colère concentrée. Son front se surchargeait de rides et ses lèvres frémissaient convulsivement. Le visage du soldat s'était modelé sur celui du chef.

— Père attaman, dit le Zaporogue, le traître Kordaki n'existe plus, tu le sais.

— Oui, mais cet autre!.. où est-il? Mon yatagan demande encore du sang. — Tetera, mon frère!... va! je ne t'ai pas oublié!.... En achevant ces mots, il pressa sa main sur son visage comme pour retenir ses paroles. Quoique Bohdan fût fidèle et dévoué, il n'avait jamais été complétement initié aux secrets

des souffrances de son chef. Sans doute il y avait là un de ces mystères dont la confidence est aussi difficile à faire que dangereuse à recevoir.

Dès la pointe du jour un détachement de Tatars quitta le village. Kirdgeali, à pied, les bras liés derrière le dos et la corde au cou, était traîné en laisse comme un chien par un noukir à cheval; d'autres cavaliers s'étaient chargés de presser sa marche en le frappant avec le knout et le plat de leurs sabres. Les Boulgares, hommes, femmes et enfants, accouraient sur son passage pour l'assaillir d'injures et d'outrages. Ils lui jetaient des pierres et de la boue; quelques uns vinrent même lui cracher au visage. C'était par ces ignobles traitements qu'ils vengeaient leur lâcheté et qu'ils cherchaient à capter la bienveillance de leurs maîtres. Kirdgeali demeurait impassible

au milieu de ce déchaînement général. Humilié, brisé et désespéré, il montrait cependant un visage calme et fier, et parfois même un dédaigneux sourire venait effleurer ses lèvres. Il était noble et grand comme un martyr; ceux qui l'entouraient étaient infâmes comme des bourreaux. « Il y a quelques jours, se disait-il, tout cela rampait à mes pieds, » car alors la fortune était pour moi. » Maintenant que la chance a tourné, ils » m'accablent... et renchérissent sur mes » ennemis eux-mêmes.... O race d'esclaves! on a tort de te flétrir du nom des » plus vils animaux; car tu es mille » fois plus abjecte et plus méprisable. » Dès ce moment, les noirs et amers poisons de la haine infectèrent entièrement son âme, et il jura un divorce éternel à toute la race humaine.

Lorsque Kirdgeali, en s'orientant, eut

reconnu qu'on le dirigeait vers le gué de Tergowitza, un rayon d'espérance vint ranimer son âme. Michaïlaki sera-t-il là pour le sauver? sera-t-il déjà reparti? Sans doute ne voyant rien il se sera alarmé. Ce n'est qu'un homme non plus.... mais, après tout, le mal ne vient pas de lui!... En effet, il n'y avait personne auprès du gué. Les oiseaux gazouillaient tranquillement dans les broussailles, et se perchaient sur les branches en sautillant. On n'entendait dans l'éloignement que les rafales passagères de la brise du matin, et les voix flûtées des petits ruisseaux qui se déversaient dans la rivière. Le détachement tatare s'était engagé dans le gué. Les chevaux secouaient l'eau avec leurs jambes. Kirdgeali, à demi étranglé, avait peine à suivre son gardien et à dégager ses pieds de la vase où ils s'enfonçaient. Enfin il toucha l'autre bord. Tout y était tran-

quille également..... Là le désespoir le vainquit. Tout est fini ! s'écria-t-il. Et il se laissa tomber sur le rivage. Le noukir tira la corde, et une grêle de coups répondit à l'exclamation du malheureux; mais ce fut aussi comme un signal qui fit sortir de derrière les broussailles un essaim de cavaliers inattendus. Le Tatare qui tenait Kirdgeali fut renversé un des premiers, et toute l'escorte fut en un instant sabrée, culbutée dans la rivière, ou mise en fuite par cette charge agile et imprévue. Michaïlaki avait déjà dégagé le prisonnier et lui avait présenté un cheval. —En route ! cria-t-il ; et toute la bande s'enfonça dans la forêt, dont les sentiers leur étaient familiers. Il fallut pour cette fois négliger le butin.

❀

XII.

Kirdgeali avait pris les hommes et la vie en horreur ; deux liens seulement l'y rattachaient encore : l'amour et l'ambition ; deux passions qu'il n'est donné de réunir qu'à des âmes d'une trempe peu

commune. Les relations qu'il conservait avec ses semblables n'étaient entretenues que par le désir de retrouver sa femme et son enfant; et s'il persévérait à soutenir le parti qu'il avait embrassé, c'était uniquement dans le but de laisser après lui un éclatant souvenir. C'était la gloire et non la grandeur qu'il cherchait dans les armes.

Accompagné de Michaïlaki, il parcourut toutes les villes et les bourgades des pays riverains du Danube; mais ce fut en vain qu'il prodigua son or et qu'il exposa sa vie; il ne trouva personne, ni dans les châteaux, ni dans les cabanes, qui se résolût à secouer le joug des Bissourmans. Les boyards craignaient pour leurs richesses; ils tremblaient au seul mot de liberté, et n'osaient même se livrer ostensiblement aux pratiques de la religion libératrice du Christ. Les

paysans imitaient leurs maîtres; et le pays entier semblait pour jamais résigné à son indolente servitude. Kirdgeali ne fut pas plus heureux dans toutes ses tentatives pour retrouver les traces de Sara Michaëla.

Il se rendit au camp des Russes, espérant y rencontrer Toudor; mais ce nom même y était inconnu. Il demanda du service dans les troupes de tzar; on n'accorda pas la moindre attention à ses offres. Il revint alors au monastère d'Argis, où il fut reçu à bras ouverts. Mais les moines, déçus dans les espérances qu'ils avaient fondées sur les promesses du Russe, s'étaient résolus à attendre des jours plus favorables, et se bornaient pour le présent à faire provision de bras et de moyens. Pour ces hommes consciencieusement dévoués et zélés de sang-froid, attendre, — c'était persévérer. Leur pa-

tience n'avait pas pour but d'éviter le danger, mais de garantir le succès de leur cause. Pour l'homme ambitieux, que la passion plus que la conviction attachait à cette cause, attendre au contraire—c'était désespérer. L'action seule, avait un sens pour cette organisation violente et irritée. Pour lui, la vie—c'était le mouvement; le repos—c'était la mort.

Kirdgeali tomba dans une morne fureur, connue de tous ceux que le sort a tenus enfermés dans un de ses cachots invisibles. Il restait seul tout le jour, et l'insomnie lui peuplait ses nuits de tortures. La prière et les pleurs lui étaient également interdits. Cette prédiction qui naguère avait enflé son cœur de tant d'orgueilleuses jouissances, l'étreignait maintenant comme un carcan de fer rouge. « Voilà donc, disait-il, la gloire

» et les félicités qui m'ont été promises!
» J'ai été trompé, bafoué, repoussé par-
» tout. La femme qui a décidé de toute
» ma vie m'est à jamais enlevée. Elle se
» résigne aussi sans doute à m'oublier.
» Un autre a hérité de ces trésors d'amour
» inépuisable que son cœur a besoin de
» répandre au-dehors. Ah! race maudite
» des hommes! Que ne puis-je d'un seul
» coup t'anéantir! »

Telles étaient les atroces pensées, mais plus horribles encore pour lui-même, que Kirdgeali ramenait incessamment en se tordant sur son lit de douleur, ou en parcourant d'un pas tragique les cloîtres et les souterrains du couvent. Quelquefois il s'arrêtait comme s'il eût été soudainement pétrifié; et il demeurait ainsi des heures entières, le front stupide et les yeux étrangers à ce qui se passait autour de lui. Quelquefois aussi on l'en-

tendait rire aux éclats d'un rire déchirant et convulsif qui effrayait plus encore qu'il n'étonnait, quelque étrange que fût un pareil bruit sous ces voûtes austères et recueillies.

Le père Eugène et les religieux, témoins de ce désespoir, n'essayaient point d'y porter remède. Il est des douleurs dont l'attitude haineuse et farouche étouffe toute pensée compatissante et glace les paroles consolantes.

Quant à Michaïlaki, il observait son chef de loin, et paraissait assez satisfait de l'exaspération où il le voyait arriver. Lorsqu'il crut sa fureur assez envenimée, et ses besoins de vengeance assez aveugles, il vint à lui et lui parla ainsi :

— Kirdgeali, nos sabres se rouillent dans leurs fourreaux. Attendrons-nous,

pour leur faire voir le jour, que quelque tzar blanc ou noir nous permette de les tirer? Sommes-nous donc des esclaves?

— Bah! répondit Kirdgeali; la liberté n'est qu'un mot. Aussi bien les hommes n'en sont pas dignes.

— Il y a pourtant des hommes libres, et qui n'ont pas besoin de reconquérir une indépendance qu'ils n'ont jamais aliénée.

— Où sont-ils?

— Dans les montagnes; ce sont les Pandours et les Arnaoutes, ceux que dans la plaine on appelle des brigands.

Kirdgeali hocha la tête.

— Des brigands, en effet, dit-il.

— Mais, reprit Michaïlaki avec vivacité, le tzar et le sultan ne sont-ils pas des brigands aussi? Ils massacrent et ils pillent.

— Les lois le leur permettent, et la gloire les absout.

— Va donc, en ce cas, mendier au tzar la grâce d'être accepté parmi ses mercenaires. Va te prosterner devant le sultan, pour obtenir l'honneur d'être compté parmi ses spahis. Mais d'abord commence par renoncer au moindre exercice de ta volonté.

— Arnaoute, dit Kirdgeali en relevant la tête, je sais me battre et non ramper; je sais commander à des hommes, et non obéir à des esclaves.

— Eh bien! commande aux boyars de

prendre les armes et de te suivre au nom du Christ et de la liberté. Va trouver tes compatriotes les Boulgares. Ce sont de braves gens et nullement des brigands.

— Ah ! dit amèrement Kirdgeali, en se frappant le front avec violence ; toute la race humaine est infâme !

— Non, reprit l'Arnaoute ; viens parmi les brigands ; là, tu trouveras des hommes incapables de te trahir. Tu seras leur chef et ils te suivront partout, ils te respecteront comme si tu étais leur père, ils t'obéiront comme si tu étais leur maître. Ce sont des hommes rudes, mais intrépides et fidèles. Ils préfèrent à la solde d'un maître, le butin hasardeux qu'ils acquièrent les armes à la main. Georges-le-Noir, qui a fondé la liberté des Serviens, fut aussi un chef de Heydouks ou de brigands. Pourtant le tzar

blanc et l'empereur d'Allemagne lui envoyèrent des ambassadeurs et traitèrent avec lui d'égal à égal. L'orgueilleux Padishah, lui-même, fut forcé d'entrer en négociations avec ce prince de nouvelle origine.

Kirdgeali écoutait avec attention les arguments de l'Arnaoute, qu'un ton énergique et une belliqueuse pantomime contribuaient beaucoup à renforcer. Les yeux du chef brillèrent comme autrefois; il ouvrit la bouche comme pour répondre; mais soudain se détournant, il se mit à marcher à pas précipités. L'obstiné Michaïlaki, le voyant ébranlé, revint à la charge, et employa pour le déterminer son plus fort et dernier argument.

— On t'a pris ta femme, dit-il; est-ce en restant ici, et en priant comme un moine, que tu parviendras à la retrou-

ver ?... Viens te mettre à la tête des Heydouks; fût-elle au bout du monde, ils iront l'y chercher.

Kirdgeali s'arrêta, fit de la main ce geste impérieux qui lui était habituel.

— Allons, dit-il.

Et dès le même jour, le chef et son lieutenant quittèrent le monastère.

Bientôt le nom de Kirdgeali devint la terreur de toute la contrée. Les hospodars de Boukarest et de Yassi lui payèrent un tribut. Il défiait les Turcs dans ses montagnes inexpugnables, et quand il en descendait, le bruit de son approche faisait trembler les pâles boyars, comme l'annonce du fléau de Dieu. La prédiction de Kordaki était largement accomplie dans tous les points.

Nous passerons rapidement sur cette partie de la carrière de Kirdgeali, remplie d'exploits sanglants et individuels qui ne calmèrent qu'à demi une des plaies de son cœur, tandis que l'autre demeurait toujours sans adoucissement; c'est-à-dire qu'en dépit des promesses de Michaïlaki, il ne gagna que du butin à la tête de ses Heydouks et ne retrouva point sa femme.

Un matin, le soleil se leva sur les Karpates dans toute cette fraîche splendeur qui n'appartient qu'aux premiers beaux jours du printemps. La gracieuse fille des cieux,—l'aurore,—beauté aux ondoyantes couleurs, — avait charmé la terre de ses plus aimables sourires, et, surprise à l'approche de l'astre radieux, venait de se dérober sous des voiles de vapeurs. La neige virginale des montagnes, la verdure des forêts et le cristal moiré des

torrents se couvrirent de rayonnements argentés. Toute la nature scintilla et s'anima comme un immense autel ; et les oiseaux entonnèrent leur hymne matinal pour remercier le créateur des bienfaits renaissants de la lumière. Cependant les animaux sauvages avaient regagné leurs repaires : autre hommage à la pureté du jour. L'homme en ces lieux avait appris à imiter les allures des animaux farouches : on n'apercevait pas un pâtre sur les flancs des montagnes, point de laboureurs au fond des vallées. Parfois un homme armé gravissait un sentier, semblable à un fantôme surpris par le jour : ce n'étaient point des chasseurs, car leurs pas étaient plutôt précipités que furtifs, et ils regardaient plus souvent derrière eux qu'en avant. Tous d'ailleurs se dirigeaient vers le même point, vers le tombeau de Brankowan.

La demeure du boyar était encore dans l'état où l'avait réduite le passage des Turcs. De noirs débris, et des monceaux de cendres, c'était tout ce qu'il en restait à l'extérieur. Le deuil de l'incendie y régnait toujours. Le tertre funèbre qui recouvrait les ossements du hospodar et de ses enfants restait solitaire et délaissé. Personne n'était là pour garder et pour soigner cet humble et glorieux monument, si précieux aux peuples de la Moldavie. Quelquefois seulement le corbeau, oiseau national, venait s'y abattre et y chanter son hymne funèbre.

Il y avait du monde cependant au château de Brankowan. Les brigands s'étaient établis dans les salles souterraines; bien déchues pour lors de leur ancienne magnificence. Plus de riches tapis, plus de tentures de soie ni de

meubles dorés. Les flammes et le pillage avaient remis partout le granit à nu. Les carreaux de cristal avaient été brisés, et le vent pénétrant par les ouvertures s'engouffrait en sifflant dans la caverne. Mais les hommes qui l'habitaient n'y faisaient guère attention. Les uns dormaient dans leurs manteaux sur le sable calciné; d'autres s'occupaient à entretenir le feu immense dans un des coins de la pièce, soignaient les marmites qui contenaient leur nourriture, ou faisaient griller sur les charbons des quartiers de viande qu'ils se partageaient ensuite avec leurs poignards et déchiraient avec leurs ongles; d'autres encore nettoyaient leurs armes, comptaient des piastres, ou examinaient quelque pièce de butin; d'autres enfin étaient simplement occupés à bâiller, à se frotter les yeux et à se secouer les membres; c'est-à-dire qu'ils achevaient de s'éveiller d'un sommeil

que rendaient souvent fort lourd la fatigue et les excès. Quelques uns d'entre eux paraissaient blessés, mais ils ne se plaignaient pas.

Les costumes de tous ces hommes étaient aussi disparates que leurs occupations; aussi désordonnés que leur maintien. C'étaient : des kaftans d'Arnaoutes, avec des grègues moldaves, démesurément larges autour des cuisses, et dessinant exactement la jambe depuis le genou jusqu'à la cheville; c'était : une bourka d'un paysan boulgare, d'où sortaient une tête entourée d'un turban albanais en lambeaux et des pieds où s'enlaçait le cothurne romain; c'étaient : des blouses esclavonnes rattachées avec des ceintures de laine rouge, des dolmans et des vestes, des chapeaux, des kolpaks et des calottes. Les armes étaient aussi peu uniformes. Il y avait là des fu-

sils de tout calibre et de toute longueur, et la plus effroyable variété de yatagans, de pistolets, de coutelas et de poignards. Quant aux figures, elles avaient toutes beaucoup de rapports entre elles, du moins pour l'expression : des regards farouches, des fronts hardis mais sombres, et chez presque tous quelque chose de grave et de chagrin qui indique, ou de pénibles souvenirs, ou un secret malaise. Le brigand a beau étourdir sa conscience, il y a toujours des moments où elle révendique ses droits. La fièvre du sang fait place à la fatigue, la convoitise à l'abattement, et le cœur du criminel le plus endurci à des accès de faiblesse.

Au surplus, les habitudes de désordre de la troupe n'allaient pas jusqu'à lui faire négliger les précautions nécessaires à sa sûreté. Des vedettes étaient échelonnées sur toutes les avenues de la place

d'armes; et les issues du souterrain, gardées encore à l'intérieur, étaient soigneusement cachées avec des fragments de rocher et des branches d'arbres recouvertes de la mousse des montagnes; trappes aussi faciles à soulever que difficiles à découvrir.

De temps en temps un homme rentrait de dehors, et sans s'arrêter un instant, soit pour causer, soit même pour satisfaire sa faim et sa soif, il se rendait incontinent dans une salle contiguë. Un seul homme s'y trouvait pour le moment établi près d'un grand feu. A ses grandes moustaches noires qui coupaient en deux son visage basané; à son air d'audace insouciante, et à l'arsenal d'outres et de bouteilles qui l'environnaient, on reconnaissait Michaïlaki, le lieutenant de Kirdgeali, l'infatigable Arnaoute.

Un homme de grande taille et aux larges épaules se présenta à l'entrée de la salle.

— Qu'as-tu découvert, Janko? demanda le lieutenant qui reconnut l'homme à son pas.

— Ceux des nôtres qui ne sont pas revenus ont pris parti avec Milosh Obernowitch, près de qui s'étaient déjà rendus les débris des troupes du boyar. On m'a dit aussi que Toudor était là, et que l'archiduc de Roudnik le traite bien. Je me suis glissé comme un furet par tout le banat de Kraïowa.

— Et tu n'as rien appris touchant la femme de notre ban?

— Rien.

— Le diable s'en mêle! murmura Michaïlaki, que cette réponse parut contrarier plus qu'on n'eût dû l'imaginer.

— Au surplus, reprit Janko, Sawa a dû pousser jusqu'à Roudnik; il sera de retour avant deux fois vingt-quatre heures. De mon côté je n'ai pas perdu mon temps : dans cinq jours un tchaous chargé de sequins pour le pacha de Vidin doit passer à Kraïowa.

— Son escorte?

— Trente spahis seulement. Depuis que Mehemed tient le pachalik de Silistria, les Turcs se font téméraires, mais nous leur montrerons.....

— C'est bien, Janko, va te reposer. Le ban décidera de ce que nous devons faire.

Un messager bien différent succéda au gigantesque Janko; c'était Hiry, le bohémien, petit homme maigre et nerveux, au teint de cuivre, aux cheveux noirs luisants et bouclés. C'était à lui que l'on confiait d'ordinaire les missions qui demandaient le plus d'astuce et de souplesse. Janko, qui avait de grandes prétentions à la ruse, ne laissait pas que d'en être jaloux. Le bohémien, de son côté, enviait à Janko sa réputation d'intrépidité, et les occasions périlleuses qu'on lui fournissait journellement de l'augmenter. En réalité, Janko n'était qu'un déterminé soldat, et Hiry qu'un espion habile, comme leurs physionomies l'annonçaient en dépit de leurs manières de parler.

— Capitaine, dit le petit homme sans attendre d'être interrogé, je suis allé droit à Silistria. J'ai vu Mehemed. J'ai

parlé à ses eunuques. Le pacha pleure toujours sa fille, et de temps en temps, pour se distraire, il fait couper des têtes; mais...

— Au diable! interrompit Michaïlaki. Que m'importe que Mehemed s'ennuie ou se divertisse? Où est la femme de notre ban?

— Je ne l'ai pu savoir, capitaine; autrement je l'eusse certainement ramenée avec moi. Mais j'ai découvert un trésor....

— Que tu as rapporté?

— Non, mais je l'ai vu du moins; j'ai vu la maison où il se trouve. Mehemed a envoyé mille sacs de piastres aux habitants de Hrazgrada, pour les récompenser de leur trahison envers Kirdgeali; ou plutôt, parce qu'il en attend quelque autre

service. L'or n'est pas encore distribué, il est déposé chez le wlodar.

— Tu es sûr de cela ?

— Sûr ?... Voulez-vous que j'aille vous chercher un des sacs ?

— Non, cela pourrait donner l'éveil aux Boulgares. Va, Hiry, tu es un brave.

La nouvelle était assez belle pour que Michaïlaki gratifiât Hiry de la louange à laquelle il était le plus sensible. Resté seul, le lieutenant commença à discuter en lui-même ce qu'il avait à faire. — Mille sacs, se disait-il, c'est un très beau butin. Je crains seulement que notre chef ne trouve pas l'entreprise assez périlleuse. Ce Kirdgeali est vraiment un homme étrange ; Kordaki ne le connaissait encore qu'à demi, car il n'est qu'à moitié des

nôtres. L'amour du danger seul le retient parmi nous, et puis aussi l'espérance de retrouver sa femme. Quant à l'or il s'en soucie moins que d'un Turc. Si encore sa part nous revenait !... Mais non, il faut qu'il en gratifie les moines et les paysans. Que peut-il attendre de ces gens-là? Religion, indépendance, ce sont de beaux mots, mais un peu creux. Je vois d'ici le résultat de son expédition actuelle. Il va se rendre maître de la personne et des trésors du hospodar Kalimachi. Au lieu de garder le tout, comme il le pourrait, il relâchera l'homme moyennant quelque rançon, et bientôt la somme aura passé entre les mains des moines d'Argis ou des gueux du pays. Il est vrai que dans les affaires son nom et son yatagan font merveille; et s'il ne fait pas aussi bien qu'il pourrait, il fait cependant plus que nul autre. Nos hommes ne retrouveront jamais un chef

qui leur inspire une telle confiance. Mais, pour sûr, il nous quittera, si nous ne lui retrouvons pas sa femme. Où peut-on l'avoir mise? Je donnerais volontiers ma part du prochain butin pour le savoir. Mais encore une fois, j'ai bien peur que Kirdgeali ne refuse de piller les gens de Hrazgrada. Il dira qu'il les méprise trop; comme si c'était une raison. Il faudra que j'invente quelque chose pour le décider. Et d'abord je commencerai par ne pas lui parler de Milosh Obernowitch. Il voudrait sans doute l'aller joindre; comme s'il n'était pas plus honorable et plus agréable, d'agir pour son propre compte. Je veux le servir en dépit de lui-même, et tout le monde y gagnera. J'espère qu'il ne lui sera pas arrivé malheur. Il a de braves gens avec lui, et il s'entend à les diriger. D'ailleurs il ne peut être ici avant le milieu du jour. Tout ira bien.

Durant ce soliloque, l'Arnaoute se promenait dans sa caverne, s'arrêtant de temps en temps pour réfléchir, et buvant après avoir réfléchi. Ses yeux étaient joyeux et son pas allègre. Michaïlaki, c'était Janko et Hiry réunis. Les dangers et les intrigues lui allaient également. Il était heureux d'avoir à exercer à la fois et son audace et son astuce. Placé dans une autre sphère, il eût été ou un hardi général, ou un habile diplomate; mais il n'eût jamais rempli qu'un rôle secondaire. Il n'avait point ce qui impose aux hommes; il ne commandait ni leur respect ni leur confiance. Peut-être sa passion pour le vin causait-elle cette défectuosité.

Une rumeur, où se mêlait le nom de Kirdgeali, annonça l'arrivée du chef dans la première caverne. Michaïlaki se hâta d'aller à sa rencontre. Tous les bandits

étaient debout. Ils saluèrent le chef avec l'expression d'un dévouement aveugle. Kirdgeali traversa lentement leurs rangs qui se pressaient sur son passage sans l'entraver. Il ne leur adressa pas la parole, mais il promena son regard sur eux comme pour s'assurer de leur nombre. Il fit un léger signe de tête à Janko, et un geste d'impatience à la vue de Hiry, qui s'offrait presque toujours le premier à ses yeux. Kirdgeali avait reconquis tout son orgueil. Peut-être même sa prestance était-elle plus hautaine encore que lorsqu'il commandait la garde albanaise de Mehemed; soit qu'il le crût nécessaire pour imposer à ses heydouks, soit qu'il cherchât à se déguiser à lui-même la honte de sa situation. Jamais tzar d'ailleurs ne fut entouré de plus de respects, et ne commanda plus absolument dans sa cour, que ce chef des brigands dans sa caverne. Il devait uniquement cet ascen-

dant à son intrépide valeur et au sceau de supériorité imprimé sur son front par la nature, peut-être aussi un peu à l'amitié de Michaïlaki. Si l'amour de ces gens pour lui n'eût été journellement intéressé par des expéditions d'où il les ramenait toujours victorieux et chargés de butin, ses dédains n'eussent probablement pas tardé à les mécontenter. Au surplus, s'il ne se familiarisait point avec eux pendant les intervalles du repos, jamais non plus il ne les gênait par sa présence, car il était demeuré sombre et taciturne. La douleur avait mis sur ses traits une empreinte indélébile que l'orgueil même ne pouvait voiler. Il regrettait toujours ses hautes espérances et sa gloire manquée. Il regrettait de n'avoir plus un noble sentiment auquel il rapportât sa vie, et sentait qu'il avait perdu plus que le bonheur en perdant celle qu'il aimait. Peut-être aussi toutes

ces vengeances sans éclat faisaient-elles souffrir son orgueil. Encore un crime peut-être... et le remords allait vaincre son âme.

Kirdgeali donna à Michaïlaki les ordres nécessaires pour la répartition du butin. Un tiers devait être expédié au monastère d'Argis; un autre tiers distribué aux soldats; trente piastres en sus de leur part à ceux qui avaient concouru à l'expédition. Le reste devenait la proie du lieutenant, le chef ne gardant pour lui que ce qu'il donnait. Lorsqu'il fut sorti, Michaïlaki, tout en empilant les piastres, se fit raconter les détails de l'affaire par les pandours qui étaient revenus avec Kirdgeali. A la faveur des intelligences ménagées par Hiry dans la garnison de Tergowitza, on avait pénétré dans la place. Les Turcs surpris s'étaient pourtant mis bravement en défense, mais

Kirdgeali les avait écrasés avec sa fougue habituelle. Alors le hospodar et les boyars étaient venus à ses genoux implorer merci; et lui, leur avait laissé la vie et les biens saufs, moyennant une rançon de mille sacs d'or, dont une partie avait été immédiatement distribuée aux mendiants et aux paysans.

A cette conclusion, Michaïlaki ne put s'empêcher de hausser légèrement les épaules. Après avoir rempli les ordres du chef avec sa sagacité ordinaire, il alla le rejoindre dans la salle voisine comme Kirdgeali le lui avait aussi recommandé. Lui-même était impatient de commencer ses opérations et d'insinuer à son chef la disposition d'esprit qui convenait à ses propres vues. Il le trouva debout auprès du feu. Il n'avait point pris du repos, il ne s'était pas même débarrassé de sa bourka. Son âme ne per-

mettait pas à son corps le moindre relâche ; sitôt qu'elle cessait d'être distraite par l'agitation extérieure, il fallait qu'elle s'agitât à son tour, sans tenir compte de l'affaissement de l'enveloppe.

— Ban, dit Michaïlaki, nos émissaires sont de retour de Vidin et de Silistria.

— Qu'ont-ils appris ?

— Janko a rapporté pour nouvelle qu'un convoi d'or considérable doit sous peu être expédié à Kraïowa pour le pacha de Vidin.

— Est-ce tout ?

— Oui. Et il me semble que c'est quelque chose.

—Pour vous, peut-être ; mais pas pour

moi.... De l'or, toujours de l'or!... Faudra-t-il donc que je n'aie jamais à commander qu'à des voleurs. Et Hiry? Il n'a rien appris non plus sur Sara Michaëla, car je le saurais déjà.

— Ah! ban, il y a long-temps que Sara Michaëla te serait rendue sans la trahison des Boulgares de Hrazgrada. Les Turcs avertis, prirent alors un autre chemin, et notre embuscade fut manquée. Sans cela, les prisonniers de Mehemed allaient retomber entre nos mains. A présent il est probable que le pacha a envoyé sa fille de l'autre côté de la mer.

— Hiry a-t-il pénétré dans le château?

— Il ne l'a pu; les murailles sont hautes, et les gardes ne laissent entrer personne dans la place.

— Au moins il a questionné les habitants de la ville?

— Ce sont eux qui lui ont assuré que Mehemed envoyait souvent un courrier, toujours le même, de l'autre côté de la mer.

— Il devait l'attendre et lui faire sortir son secret de la gorge.

— Le Tatare est fidèle; jamais il ne trahit celui qui l'emploie. On le couperait en morceaux qu'il ne s'en tairait pas mieux. Au reste, il faut bien que Mehemed ait reçu un grand service des Boulgares de Hrazgrada, car il vient encore de leur envoyer une magnifique récompense; et il n'est pas homme à se montrer généreux pour rien, surtout envers des Giaours. Ta capture leur avait déjà été payée.

— Maudits chiens de Hrazgrada ! s'écria Kirdgeali en frappant du pied le plancher avec tant de violence que la voûte en retentit.

— Ils ont trop vécu, reprit Michaïlaki. Il faut un châtiment qui serve à jamais de leçon à ceux qui seraient tentés de les imiter. Que le fer et la flamme s'abattent enfin sur ce nid de traîtres ! que leurs os blanchissent au soleil ! et que le vent disperse sur toute la contrée les cendres du village maudit !

— Oui, dit Kirdgeali, cette nuit même ma vengeauce s'éveillera sur eux. Va ; choisis quarante de nos hommes les plus déterminés. Tu viendras toi-même avec moi, ainsi que Janko. Que tout soit prêt au coucher du soleil.

Kirdgeali, demeuré seul, se promena à

grands pas en long et en large de la salle. Du sang, disait-il, encore du sang!... Je ne veux pas qu'il reste un seul de ces misérables!... Hélas! cela ne me fera retrouver ni ma femme ni tout ce que j'ai perdu.... N'importe, je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit... Je ne peux satisfaire que ma vengeance... Soit! elle sera terrible!

Il se couvrit la tête de sa bourka, et se jeta par terre comme pour dormir ; mais s'il dormit, ce fut d'un sommeil bien cruellement agité.

Tous ces préparatifs furent terminés à l'heure dite. Michaïlaki vint avertir le chef, qui se releva aussitôt, visita ses armes, et, toujours silencieux, alla se mettre à la tête de sa troupe. Les bandits sortirent du souterrain, et suivant un sentier qui se tortillait comme une cou-

leuvre à travers les rochers, ils descendirent dans le vallon. Un d'entre eux marchait en avant ; si quelque objet suspect frappait sa vue, si quelque son hostile arrivait à ses oreilles, un sifflement singulier avertissait la troupe, qui se dispersait aussitôt et disparaissait d'une rapidité telle, que la terre semblait s'être ouverte pour les cacher. L'alarme dissipée, un double sifflement se faisait entendre; et soudain les broussailles, les rochers et les arbres enfantaient comme par magie des hommes armés, et les lançaient sur le sentier. Ils avançaient, faisant de longs circuits pour éviter les habitations, et traversaient les clairières en rampant. Aucun bruit ne trahissait leur passage. Pas un mot n'était échangé, et leurs pas étaient si légers, que ni les oiseaux, ni les chevreuils timides ne s'en effarouchaient. Les fusils étaient dépolis, de manière à ce que nul rayon ne pût

s'y répercuter et attirer l'attention d'un regard curieux. Il y a un proverbe qui dit qu'un Goral, ou montagnard des Karpates, est invisible et insaisissable.

Cette marche de bêtes fauves, cette sauvage expédition était bien différente de l'allure des escadrons retentissants et des charges étincelantes qu'avait naguère commandées Kirdgeali. Le contraste devait lui faire cruellement sentir sa déchéance ; mais il était de ces hommes qui, une fois engagés dans une déroute, ne savent plus et ne veulent plus reculer. D'ailleurs, la vengeance est sœur de l'ambition. L'une et l'autre se repaissent de meurtres et s'enivrent de sang. Le guerrier, comme le bandit, s'applaudit de la terreur qu'il inspire et des malédictions qui s'attachent à son nom. Il ne faut à celui-ci qu'un peu plus de mépris pour les hommes et les choses, et c'était

ce qui ne manquait pas à Kirdgeali.

La nuit était entièrement close lorsque la bande déboucha en avant du village de Hrazgrada; de plus, le ciel était noir comme une caverne. Tous les feux étaient déjà éteints; les chiens dormaient en attendant la lune; les coqs ne chantaient pas encore. La nature reposait si calme et si muette, qu'on eût pu écouter dans l'éther ces frémissements mystérieux, produits peut-être par le vol des esprits élancés à la poursuite des sphères célestes. Des sons inconnus sourdaient des entrailles de la terre. C'est alors qu'on se sent saisi de frissons superstitieux et pénétré jusque dans l'âme d'une terreur sacrée et involontaire. Seuls, les brigands et les loups restent insensibles à cette solennelle impression de la nuit; c'est alors pour eux le temps d'agir.

Kirdgeali donna à voix basse ses ordres à son lieutenant. Son nom devait être le signal de l'attaque et le cri de guerre pour le massacre de la nuit. La bande se partagea en quatre détachements pour cerner le village. Michaïlaki, avec cinq des plus hardis brigands, suivit Kirdgeali, qui se dirigea droit à la maison du wlodar. Ils sautèrent par-dessus les palissades de l'enclos, et chassèrent à coups de crosse les chiens qui se sauvèrent en hurlant. La voix puissante de Michaïlaki fit aussitôt retentir les airs du redoutable nom de Kirdgeali, répété par salves tonnantes aux quatre coins du village. La porte de la maison du wlodar avait sauté de ses gonds au premier choc. Le wlodar épouvanté était accouru, et avait rencontré le yatagan de Kirdgeali qui s'était enfoncé dans sa poitrine jusqu'au manche. Un des brigands lui coupa la tête, destinée à figurer au bout d'une perche,

pour expliquer l'œuvre d'extermination qui allait s'accomplir. Kirdgeali demanda des torches. La maison bâtie en bois prit feu comme une allumette et se couronna rapidement d'une gerbe de flammes. Quatre colonnes incendiaires jaillirent à la fois sur le village; le feu, propagé par le vent, gagna toutes les maisons de proche en proche, et changea bientôt la bourgade en un vaste foyer; mais un foyer animé, criant, hurlant et mugissant. Les chiens effarés se sauvaient vers les bois; les chevaux et le bétail poussaient ces rugissements horribles qu'arrache aux animaux un danger imminent et inconnu. Les flammes les atteignaient : ils couraient pour les éviter, et les retrouvaient toujours... et furieux, ils se frappaient les uns les autres. Les habitants, semblables à des spectres, paraissaient et disparaissaient au milieu du feu, où, comme des démons,

les repoussaient les brigands. Rien ne fut épargné, ni les vieillards tremblants, ni les enfants innocents; les femmes même n'obtinrent pas grâce un instant. Le meurtre seul avait des attraits pour les bandits cette nuit-là. L'or du pacha leur faisait un butin suffisant; Michaïlaki était chargé d'y veiller.

Quand l'aurore parut, tout était redevenu tranquille dans le village, ou pour mieux dire, dans le lieu où la veille il existait un village. L'incendie s'était affaissé après avoir dévoré jusqu'à la dernière maison, et même jusqu'aux haies et aux arbres des jardins. Plus de cris ni de hurlements!... Tous les habitants avaient péri. Quelques cadavres traînaient dans une boue de cendre et de sang, et des squelettes à demi consumés sortaient des débris fumants. La tête du wlodar se balançait au-dessus des ruines

de sa maison; les yeux et la bouche en étaient restés ouverts, et l'épouvante hideuse s'y était figée. Le nom de Kirdgeali avait cessé de déchirer les airs. Les brigands étaient partis après avoir accompli leur œuvre.

Certes, la vengeance de Kirdgeali était complète. Lui-même y avait pris part vigoureusement, comme l'attestaient son visage noirci et les taches de sang qui souillaient ses vêtements. Pourquoi donc son front était-il plus sombre encore que de coutume? pourquoi marchait-il ainsi en silence et les yeux baissés? Son but n'était-il pas rempli? Ah! c'est que les jouissances du crime sont amères pour les cœurs qui ne savent pas les savourer lentement, qui ne sont point de naïfs scélérats, comme l'était Michaïlaki. Kirdgeali, en s'enivrant avec fureur à cette coupe sanglante, était promptement ar-

rivé à la lie, c'est-à-dire au remords. Quant au lieutenant, comme il tuait sans haine et uniquement pour le butin, sa conscience le laissait parfaitement tranquille dès que son but était rempli Il se fût reproché un meurtre sans profit, jusqu'à ce qu'il eût réparé ce malheur par quelque riche expédition. Le besoin de la vengeance ne s'empare guère que des êtres assez nobles; mais malheur s'ils y cèdent !... Malheur aux autres et à eux-mêmes ! Le démon les tente à proportion de leur mérite, et Dieu les châtie à proportion de leur valeur.

Michaïlaki admirait comme de coutume l'air lugubre de son chef. Le sang l'étourdit toujours, pensait-il; mais cela lui passera.

Comme les bandits allaient quitter le grand chemin de Slatina pour repren-

dre le chemin de la montagne, ils entendirent quatre coups de feu tirés en avant d'eux ; et aussitôt un cavalier montagnard déboucha au tournant, poursuivi de près par deux spahis. Ces deux ennemis audacieux furent à l'instant démontés par Michaïlaki et par Janko. On courut s'emparer d'eux. Le montagnard était blessé et chancelait sur sa selle, et quand son cheval, qu'il ne pouvait plus guider, s'arrêta, il se laissa tomber entre les bras des bandits accourus à son secours. C'était Sawa, l'homme que Janko avait envoyé jusqu'à Roudnik. Kirdgeali s'avança pour l'interroger ; mais le malheureux se mourait déjà et rendait le sang par la bouche ; pourtant il reconnut encore le chef ; il essaya de se soulever et de parler. En indiquant de la main la direction de Vidin, il bégaya quelques mots inarticulés... où Kirdgeali crut distinguer les noms de Toudor et

de Sara Michaëla.... mais le râle survint aussitôt. En vain Kirdgeali, insensible à l'agonie, essaya-t-il de l'interrompre, et de rendre au moribond un instant de connaissance, en lui répétant le nom de Sara Michaëla et en lui promettant des monceaux d'or : l'homme le plus habile à donner la mort ne peut retarder d'un instant celle de personne. Les yeux du pandour blanchirent, le nom du père Eugène sortit du fond de sa poitrine comme une suprême invocation; il se roidit et expira. Après quelques tentatives désespérées pour le rappeler à la vie, Kirdgeali se fit amener les deux prisonniers l'un après l'autre, et les interrogea séparément. Ils lui dirent tous deux que l'aga de Piteshte, ayant aperçu le feu du côté de Hrazgrada, les avait envoyés à la découverte, et que c'était ainsi qu'ils avaient rencontré et poursuivi le cavalier.

— Malédiction sur moi! dit Kirdgeali. Ma vengeance me coûte cher. Ainsi, je serai toujours moi-même l'artisan de mes maux. Sans cette horrible expédition je serais heureux maintenant... Michaïlaki, continua-t-il après un instant de sombre réflexion, tu vas venir avec moi, Janko reconduira nos gens. On emportera le corps de Sawa; c'était un homme vaillant et fidèle; quant aux prisonniers, agissez avec eux pour le mieux.

Il prit aussitôt avec le lieutenant le chemin du monastère d'Argis.

Le sort des spahis ne fut pas longtemps discuté. A un signe de Janko, deux yatagans se levèrent, et les têtes des prisonniers roulèrent dans la poussière. Et la troupe reprit incontinent le chemin du tombeau de Brankowan.

Kirdgeali reçut au monastère l'accueil amical qu'on lui réservait toujours. Aux yeux de ces moines patriotes, l'homme libre excusait le brigand. Les crimes de Kirdgeali, ne faisant de victimes que parmi les oppresseurs et les esclaves, leur semblaient très atténués, sinon entièrement effacés. Dès son arrivée, Kirdgeali réclama un entretien sécret avec le supérieur. La conférence fut longue. Quand le père Eugène sortit de la salle où elle avait eu lieu, son air était profondement préoccupé ; Kirdgeali était pâle, et, chose inouïe, ses yeux paraissaient avoir versé des larmes. Il appela Michaïlaki ; sa voix trahissait une violente émotion.

— Je reste ici, dit-il. Tu me remplaceras auprès de nos compagnons ; adieu. Nous nous reverrons peut-être quelque jour.

— Rester ici! s'écria Michaïlaki du ton du plus sincère étonnement. As-tu donc oublié le séjour que nous y avons fait?... Infortuné! mais tu veux donc mourir!...

— Va, c'est une chose que je ne puis t'expliquer. Encore une fois, adieu!

— Ainsi, c'est tout de bon? Voilà une triste nouvelle à reporter à nos hommes, et plus triste encore pour moi.

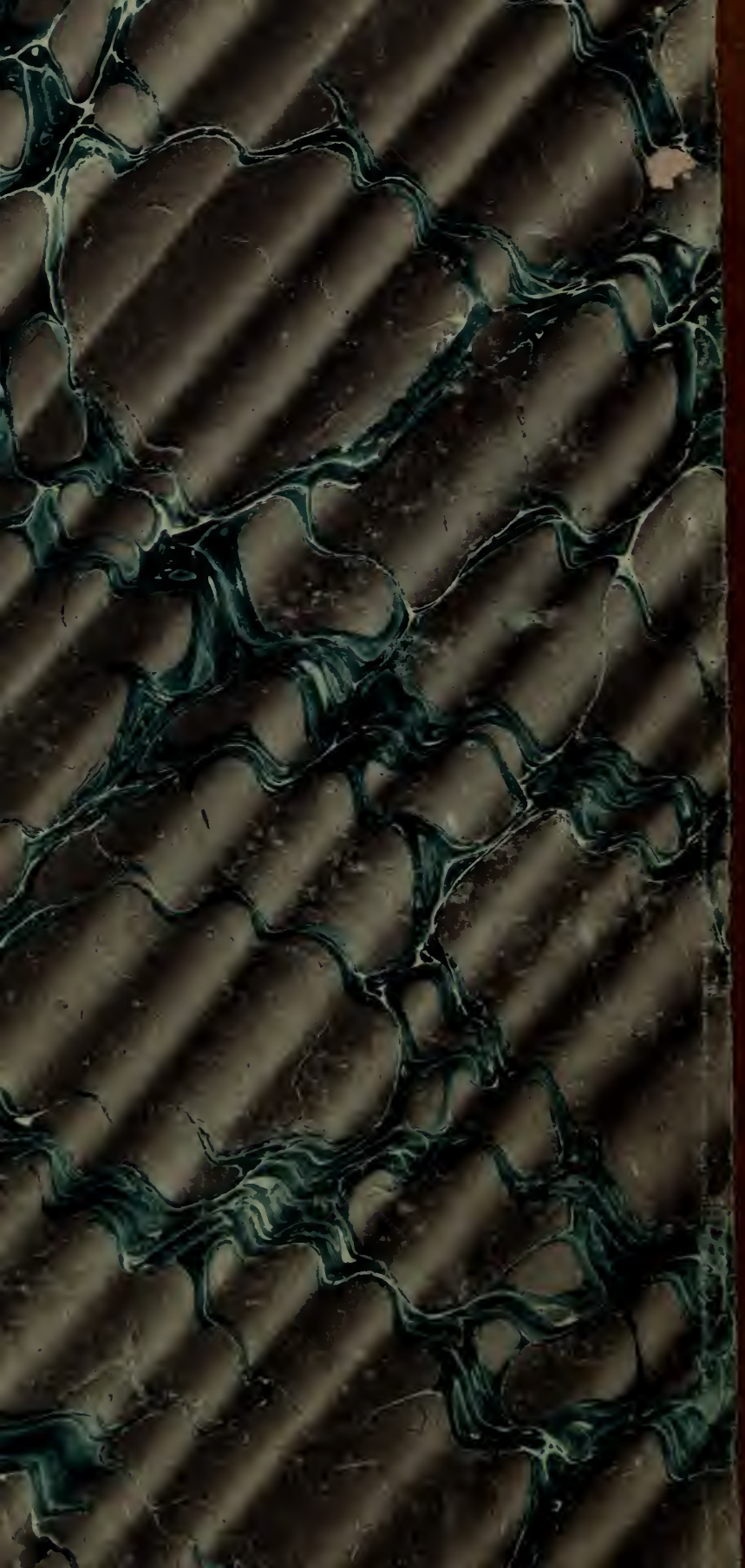
Kirdgeali fut touché de l'attachement du vieux bandit.

— Nous nous reverrons peut-être. Je connais ton attachement pour moi et je ne t'oublierai jamais; mais il faut nous quitter maintenant; adieu.

En achevant ces singulières paroles, il rentra dans l'intérieur du cloître, laissant

l'Arnaoute anéanti comme si le tonnerre venait de tomber devant lui. Son amitié pour Kirdgeali était peut-être le seul sentiment qui eût jamais germé dans cette âme de bronze. Il aimait son chef d'une affection servile, et qui eût été tendre, si ce cœur d'ours eût pu loger de la tendresse; c'était enfin une de ces amitiés capricieuses qui poussent quelquefois dans les cœurs les plus insensibles et qui ne peuvent plus en être arrachées, semblables aux plantes qui ont enfoncé leurs racines dans la pierre. Michaïlaki eût préféré la mort de tous ses compagnons à cette séparation. Cependant comme il connaissait l'inflexibilité de Kirdgeali, il ne chercha point à le revoir et n'espéra point ébranler sa résolution. Il quitta le monastère, cheminant, ce qui ne lui arrivait guère, du pas lent de l'affliction, et se donnant au diable pour deviner ce qui avait pu produire ce changement si

subit; mais cette investigation était au-dessus de sa portée.

Kirdgeali passa donc, sans intervalle, de la vie de brigand la plus effrénée, à l'existence austère du pénitent. Ses mains à peine déteintes du sang de la nuit échangèrent le sabre pour le chapelet. La prière et les pieux exercices, au lieu du feu et du carnage, vinrent remplir ses insomnies. Les pointes du cilice remplacèrent les aiguillons de la vengeance. Mais était-il bien véritablement changé? avait-il entièrement secoué le joug de ses passions mauvaises? ou bien, n'obéissait-il qu'à une impression passagère d'une âme excessive dans tous ses retours? Ne devait-il pas se blaser aussi promptement dans le cloître que dans la caserne?...

FIN DU PREMIER VOLUME.